62e ANNÉE MARS 1955

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Ernest Hemingway
PAUL CLAUDEL : Fulgens Corona
HENRY DE MONTHERLANT : Une Justification de Port-Royal
JULES ROY : La Femme infidèle (I)
PAUL MORAND : Edouard Bourdet
VIVANT DENON : Le Noble Bandit
TIBOR MENDE : Le Problème de l'Indonésie
HENRI PERRUCHOT : La Folie de Van Gogh
PIERRE ROUSSEAU : Les Soucoupes Volantes
ED. GISCARD D'ESTAING : Une Hérésie économique
BERNARD DE FALLOIS : Lawrence le véridique
DENISE BOURDET : Images de Paris
THIERRY MAULNIER : Reprise de Volpone
PIERRE AUDIAT : Les Parfaits et les Croyants

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN MISTLER, RENE GEORGIN, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages
ANDRÉ MAUROIS	Ernest Hemingway	3
PAUL CLAUDEL	Fulgens Corona	17
HENRY DE MONTHERLANT	Une Justification de Port-Royal	30
JULES ROY	La Femme infidèle (I)	38
PAUL MORAND	Edouard Bourdet	71
VIVANT DENON	Le Noble Bandit	76
TIBOR MENDE	Le Problème de l'Indonésie	81
HENRI PERRUCHOT	La Folie de Van Gogh	93
PIERRE ROUSSEAU	Les Soucoupes Volantes	105
ED. GISCARD D'ESTAING	Une Hérésie économique	119
BERNARD DE FALLOIS	Lawrence, le véridique	128
DENISE BOURDET	Images de Paris	134
THIERRY MAULNIER	Reprise de Volpone	141
PIERRE AUDIAT	Les Parfaits et les Croyants	145
Le Mois à Paris	155	Chronique bibliographique	166

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LA LIGUE ARABE
par **GABRIEL PUAUX**

JE REVIENDRAI A KANDARA
par **JEAN HOUGRON**

LA CRISE DE LA PROFESSION MÉDICALE
par le Professeur **PASTEUR VALLERY-RADOT**
de l'Académie Française

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. posteux n° I.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. posteux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires. 4.360

Angleterre .. .. £ 2/9

Égypte .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques posteux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Everisto San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistes S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs. — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1955.**

à l'Aigle
HUTCHINSON
Chaussures
Bottes
VILLE - SPORT
PLAGE
CAMPAGNE
TRAVAIL
124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS (8e)

COTE DESFOSSÉS
publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.
La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).
ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LES ANNALES

Sommaire de mars

JACQUES CHASTENET
de l'Institut
La Paiva

RAYMOND ARON
L'Asie entre l'U.R.S.S. et les États-Unis

BERNARD GAVOTY
La Tétralogie, de Richard Wagner

MARCEL THIÉBAUT
Les livres du mois

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. Imp. PÉRET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

ERNEST HEMINGWAY

par **André Maurois**

« *Notre premier mouvement est de tuer,* disait Alain, et Simone Weil : *Quand on sait qu'il est possible de tuer sans châtiment ni blâme, on tue ; ou du moins on entoure de sourires encourageants ceux qui tuent. Si par hasard on éprouve un peu de dégoût, on le tait et bientôt on l'étouffe, par peur de paraître manquer de virilité.* » Il importait de mettre en épigraphe ces deux phrases, terribles et vraies, au seuil d'une étude sur une œuvre toute consacrée à la violence et à la mort.

Ernest Hemingway est un grand écrivain. « Vétéran à vingt ans, fameux à vingt-cinq, magistral à trente ans, il a, dit Archibald Mac Leish, taillé dans un bâton de noisetier le style de son temps. » Ce style dur, taillé dans un bois dur, il l'a employé à conter des histoires dures. Boxeurs en sang, tueurs à gages, matadors éventrés, soldats mutilés, chasseurs de fauves, pêcheurs de haute mer, les personnages favoris de Hemingway sont des hommes qui donnent la mort et en acceptent le risque. Il faut essayer de comprendre comment les événements d'une vie formèrent ce style, ce tempérament et firent naître cette obsession.

I

Oak Park, Illinois, est presque un faubourg de Chicago. Là exerçait, à la fin du siècle dernier, le docteur Clarence E. Hemingway, médecin respecté à longue barbe, fameux pour sa vue perçante et pour sa grande

habileté à la chasse comme à la pêche. Sa femme, très pieuse, citait la Bible, chantait à l'église et veillait sévèrement, abusivement, sur la vie spirituelle de son mari qu'elle ne comprenait pas. Elle eut six enfants. Ernest, le deuxième, naquit le 21 juillet 1899. Les rapports de son père et de sa mère, corrects mais dissonants, rendirent son enfance difficile. Sa mère l'aiguillait vers la musique, de préférence sacrée ; son père lui mit en mains une canne à pêche à trois ans, et un fusil à dix. La solidarité des mâles se fit bientôt sentir. On lit dans une des premières nouvelles de Hemingway :

— *Ta mère te demande, dit le docteur.*

— *J'aime mieux aller avec vous, dit Nick. Je sais où il y a des écureuils noirs.*

— *Bien, dit son père. Allons-y.*

Nick Adams est le héros engendré par Ernest Hemingway pour se représenter lui-même. Nick a une jeunesse libre et sauvage, passe des étés en Michigan parmi les Indiens, et y voit la vie toute crue. Une fille indienne, jambes brunes, ventre plat, petits seins durs, l'initie, très jeune, au plaisir. Il assiste à une césarienne faite à coups de canif. Il coupe en morceaux une truite vivante, qu'il vient de prendre, et en fait un appât pour d'autres truites. Monde féroce des bêtes sacrifiées, que Hugo connut aux Feuillantines. Années d'apprentissage d'un garçon qui se voudrait fort, mais qui a ses faiblesses et, en particulier, une attitude ambiguë à l'égard de son père. Nick (Hemingway) est reconnaissant au docteur pour le fusil et pour les leçons de chasse ; il lui en veut d'être faible devant la mère et d'avoir sur « le sexe » des idées conventionnelles. « Le père de Nick était sentimental et, comme tous les sentimentaux, à la fois cruel et dupé... S'il n'avait pas été un poltron, il aurait tenu tête à cette femme... » Tous les sentimentaux sont trahis. « Nick ne pouvait pas encore écrire sur son père, mais il savait qu'un jour il le ferait. »

Ernest Hemingway, à l'école d'Oak Park, montra du goût pour les lettres et tint une place de premier plan dans la rédaction du journal scolaire. Ses camarades admiraient son talent, mais le traitaient sans affection ; ils le confirmaient dans l'idée qu'il faut, dans la vie, être dur et que seuls les coriaces survivent. Solitaire, il prenait des leçons de boxe, avec tant d'ardeur qu'il eut le nez cassé et un œil gravement endommagé. N'aimant ni sa famille, ni l'école, il s'échappa deux fois, mena pendant quelques mois une existence errante et acquit, dans les bas-fonds, l'expérience de la violence et du mal. Il travailla dans des fermes, lava la vaisselle dans des restaurants, voyagea en fraude sur les tampons des trains de marchandises ; bref, connut cette vie picaresque qui, plus que notre bohème des *Deux Magots* ou du *Flore*, semble favorable au jeune écrivain américain.

1917. Les États-Unis entrent en guerre. Hemingway essaie de s'engager. Son mauvais œil le fait réformer. Pendant six mois, il fait des

reportages pour le *Kansas City Star*, l'un des plus grands journaux du Middle-West. Il « couvre » les crimes locaux, les chiens écrasés, puis obtient de partir pour l'Europe, comme conducteur d'ambulance au service de la Croix-Rouge. Envoyé au front italien, il s'y trouve mêlé à des combats acharnés, se conduit bien, est gravement blessé et décoré de la médaille italienne *al Valore Militare*.

Cette blessure l'a marqué profondément, d'abord de cicatrices en étoile qu'il porte, aujourd'hui encore, tout le long de la jambe, et, pendant un temps, de cicatrices à l'esprit. Il était en avant des tranchées, à Fossalta di Piave, quand un *minenwerfer* autrichien le frappa. « C'est alors que je mourus », dit-il. Deux des soldats italiens qui étaient avec lui furent tués ; le troisième eut les jambes coupées. Quand Hemingway reprit conscience, il traîna vers les tranchées l'Italien sans jambes qui hurlait. Au cours de ce trajet, un projecteur le découvrit et une mitrailleuse le blessa, deux fois encore, au pied et au genou. Quand il arriva, son Italien était mort et lui-même au seuil de la mort. On retira de sa jambe deux cent trente-sept éclats d'acier.

Il n'oublia de longtemps ni cet enfer ni ce choc. Il avait perdu le sommeil et, s'il s'endormait, rêvait de ce *minenwerfer* sur lequel il avait sauté et se réveillait en sursaut. « Je me refusais de moi-même à dormir, car j'avais depuis longtemps la conviction que, si jamais je fermais les yeux dans l'obscurité et me laissais aller, mon âme déserterait mon corps. J'étais dans cet état depuis longtemps, depuis la nuit où j'avais été pris dans une explosion et où j'avais senti mon âme me lâcher, s'en aller, puis revenir. J'essayais de ne jamais y penser mais, depuis ce temps-là, elle s'était mise à m'abandonner toutes les nuits, avant que je tombe endormi, et il me fallait faire un grand effort pour la retenir... »

Quelque temps, il vécut à Chicago. Il y connut de bons écrivains, Sherwood Anderson et ses amis. Il aima une journaliste, Hadley Richardson, l'épousa en septembre 1921 et partit avec elle pour la guerre gréco-turque, comme correspondant. Malgré les mauvais souvenirs, à cause d'eux, les champs de bataille semblaient l'appeler. Attraction morbide des lieux où l'on tue. Il vit là d'autres horreurs. Après quoi il vint à Paris, avec une lettre d'introduction de Sherwood Anderson pour Gertrude Stein. C'était se mettre à bonne école.

« A ce moment, dit-il, j'essayais d'écrire et je trouvais que la plus grande difficulté (à part celle de savoir ce qu'on pense réellement et non ce qu'on est censé penser, ou ce qu'on vous a appris à penser) était de noter ce qui, dans l'action, était réellement arrivé, quels étaient les faits précis qui avaient produit l'émotion... Donc j'essayais d'écrire, en commençant par les choses les plus simples... »

Gertrude Stein, personne massive et monolithique, expatriée volontaire, était un écrivain de bon sens qui avait compris l'excellence des mots de tous les jours, la puissance de la répétition et le rythme du langage parlé, toutes choses vers quoi Hemingway tendait. Une intimité

technique s'établit entre les deux chercheurs. On vit souvent Hemingway rue de Fleurus, n° 27, parmi les Cézanne et les Picasso de Gertrude Stein ; On vit Gertrude Stein place du Tertre, où elle feuilleta les manuscrits du jeune Américain. Pas de clichés ; les mots les plus communs et les plus courts ; elle reconnut un style selon son cœur.

Que souhaitait dire alors Hemingway ? Il voulait se purger de la violence en l'exprimant :

— Votre psychanalyste ?

— La *Corona* portative n° 3.

Hadley Hemingway se fit voler, avec une valise, les premiers manuscrits de son mari. Catastrophe. En outre, Hadley était enceinte et voulait repartir pour les États-Unis, afin d'y mettre son enfant au monde sur territoire américain. Tout n'allait pas bien dans le ménage. Pourtant, le programme du couple était fixé : « Avoir le bébé, puis revenir à Paris et travailler à un roman. » En attendant, Hemingway écrivait des histoires. Elles étaient dures comme des clous. L'une d'elles, *Fifty grand* (*cinquante mille dollars*), contait l'aventure d'un boxeur qui, se sentant au bout de son rouleau, parie contre lui-même et gagne. C'était un récit aux arêtes tranchantes, tout en dialogues. Rien n'était dit ; tout était suggéré. On pense, en le lisant, au meilleur Kipling. Hemingway ne parle jamais de Kipling. Peut-être ne le lisait-il pas. En fait, un écrivain parle rarement de ses vrais inspirateurs. Il en nomme, ou de plus flatteurs, ou de moins évidents. L'*Atlantic Monthly*, importante revue, accepta de publier *Fifty grand*. Les lecteurs compétents reconnurent un maître. Cette nouvelle de vingt pages suffit pour lancer Hemingway.

Après cela, tous les magazines lui demandèrent des histoires. La chaîne des journaux Hearst offrit un contrat. Hemingway refusa. Il n'était pas hostile à l'idée de gagner de l'argent, mais cette idée n'était pas, à ses yeux, essentielle. Il voulait surtout rester un écrivain *sérieux*, au sens flaubertien. « Tout ce que je désire, c'est bien écrire. » Pour bien écrire, à loisir, pas de contrat. « Il en est de l'intégrité d'un écrivain comme de la virginité d'une femme ; une fois perdue, elle ne se retrouve jamais. » Souvent, pendant son séjour à Paris, il ne s'accorda que cinq sous par jour pour un plat de pommes frites, afin d'écrire seulement à sa manière et à son idée.

Sa réputation commençait à se répandre parmi les expatriés. Gertrude Stein, Ezra Pound, Scott Fitzgerald attendaient beaucoup de lui. James Joyce devint son ami. Les deux hommes sortaient, le soir, pour boire ensemble. « Une fois, écrit Hemingway, Joyce me dit qu'il craignait que ses écrits ne devinssent banlieusards, que peut-être il ferait mieux de circuler un peu et de voir le monde. Joyce avait peur d'un tas de choses, des éclairs, du tonnerre, mais c'était un homme merveilleux. Sa femme, qui écoutait, dit : « Oui, une touche de chasse au lion ne ferait certainement pas de mal à James. » Mais Joyce, myope comme une

taupe, était peu fait pour la chasse au lion. Hemingway, au contraire, avait besoin de chasse comme de guerre.

A Dijon, en 1923, Hemingway fit paraître chez *Contact Publishing Company* un petit livre : *Trois contes et dix poèmes*, puis, en 1924 : *In our time...* où les épisodes alternent avec de courts poèmes en prose qui, tous, évoquent d'affreux souvenirs, sans un commentaire. Les faits nus et sanglants. Exemple :

Ils fusillèrent les six ministres à six heures trente du matin, le long du mur de l'hôpital. Il y avait des flaques d'eau dans la cour. Il y avait des feuilles mortes humides sur le pavé de la cour. Il pleuvait fort. Tous les volets de l'hôpital étaient cloués. Un des ministres avait la typhoïde. Deux soldats l'apportèrent sous la pluie. Ils essayèrent de le faire tenir debout contre le mur, mais il tomba assis dans une flaque. Les cinq autres attendaient très tranquillement contre le mur. A la fin, l'officier dit aux soldats qu'il était inutile d'essayer de le remettre debout. Quand la première salve fut tirée, il était assis dans l'eau, avec la tête sur ses genoux[1].

Techniquement, c'est excellent. Peinte avec cette froideur précise, l'horreur se détache avec plus de force sur un fond plat. Mérimée savait déjà cela. Le titre : *In our time...* (*En notre temps...*) ne pouvait être qu'ironique. Évocation du : *Peace in our time, o Lord...*, du *Common Prayer Book*. « Paix en notre temps, ô Seigneur », en notre temps où l'on fusille des mourants ; où les foules exigent des matadors qu'ils risquent l'éventration ; où les blessés gémissent et saignent devant les tranchées ; où l'on passe froidement des cordes au cou des hommes, dans les prisons. C'était à la fois une muette protestation contre la violence, une volupté masochiste à la décrire, et une libération. Il faut répéter :

— *Votre psychanalyste ?*

— *La Corona portative n°* 3.

L'enfant et l'homme en avaient trop vu. Génération malade, à désintoxiquer.

II

En 1927, Hadley le quitta. Il parla de cette rupture, avec sa coutumière objectivité, dans un curieux récit : *Hommage à la Suisse*, où il se peint, bavardant dans une gare vaudoise avec trois porteurs et leur expliquant qu'il divorce.

— Et c'est la première fois ? demande l'un des porteurs suisses.

— Absolument.

— Est-ce très cher ?

— Dix mille francs.

— Suisses ?

— Non, français.

1. Ernest Hemingway : *In our time...*, chapitre V.

— Oh ! oui : deux mille francs suisses... Tout de même, ce n'est pas bon marché.

— Non.

— Et pourquoi le fait-on ?

— Parce qu'on vous le demande.

— Mais pourquoi demandent-elles ça ?

— Pour épouser quelqu'un d'autre [1].

Hemingway lui-même se remaria, la même année, avec Pauline Pfeiffer, belle rédactrice de *Vogue*. L'année suivante, 1928, fut celle d'un coup dur. Son père, Clarence Edmonds Hemingway, se suicida. Pourquoi ? Cela demeure obscur. « Le docteur tomba, dit-on, dans un piège, prit peur et n'osa faire front. » Le fils en garda (et c'est naturel) une nouvelle obsession. Le docteur avait-il été peureux ? La Peur allait être l'un des grands thèmes de Hemingway.

Jusqu'alors, ses volumes de contes, encore qu'excellents, avaient été des échecs financiers. Avec *Le Soleil se lève aussi*, roman sur les expatriés de Paris, Américains, Grecs, Anglais, il obtint pour la première fois un succès de vente. Le héros, Jake Barnes, mutilé par une blessure de guerre, promène de bar en médiocre hôtel, de la France à l'Espagne, un amour désormais impuissant. La femme qu'il aime, lady Brett Ashley, couche avec un boxeur, puis avec un toréador. Brett et Jake souffrent, mais sans phrases. Romantisme ? Oui, en un sens, mais romantisme muet, noyé dans les cocktails et le champagne.

L'effet tragique est obtenu par ce long film de nuits d'hôtel, de soûleries tristes, de barmen, de prostituées, de coucheries. Rarement un groupe humain a été à ce point détaché de toute société. Rien ne sert à rien. Le soleil se lève aussi, et aussi inutilement. Ce désespoir d'après-guerre était assez général pour que le livre touchât, chez « la génération sacrifiée », une corde toute prête à vibrer. Américains, Anglais, Français admirèrent la crudité du style. Il y avait là quelque chose de neuf. Un roman de Hemingway était à un roman traditionnel ce qu'est une architecture fonctionnelle à une architecture ornée.

Un recueil de nouvelles (*Hommes sans Femmes*) porta ces qualités à leur perfection. Une brève histoire, comme *Les Tueurs* est, à la lettre, un chef-d'œuvre. « On reconnaît un chef-d'œuvre, disait Valéry, à ceci : qu'on n'y peut rien changer. » L'attaque est brusque, sans longues préparations à la Balzac. Au lecteur d'imaginer le décor, les personnages. Au début, on ne sait de quoi ceux-ci parlent. Ils répètent dix fois les mêmes mots. Peu à peu, la situation émerge de ce chaos. Et c'est beau.

Vers 1928, Hemingway quitte l'Europe et va vivre au bord de l'océan, à Key West, Florida. Il y acquiert un ventre, une barbe et un surnom : *Papa*. De son premier mariage, il avait un fils : John, dit *Bumby*. Pauline lui en donne deux autres : Patrick, en 1929 ; Gregory, en 1932. Les

1. Ernest Hemingway : *Courtes Histoires*, p. 526 de l'édition *Modern Library*.

livres naissent aussi : en 1929, *Adieu aux Armes*, un roman sur sa campagne d'Italie ; *Mort dans l'après-midi*, un essai sur les courses de taureaux ; *Vertes Collines d'Afrique*, fruit d'un voyage de grandes chasses. La guerre, la tauromachie, la chasse : « Tuer pour éviter de se tuer. » Il fallait dominer un désespoir intérieur, un dégoût des hommes qui remontait à l'enfance. Et pourtant, c'est le temps où Ernest Hemingway collabore à *Esquire*, comme Taine avait collaboré à *La Vie parisienne*. Les critiques américains lui ont reproché de travailler pour ce magazine frivole, où ses textes voisinent avec des badinages érotiques. Mais quoi ? L'érotisme ne lui déplaît pas et le magazine a de la tenue littéraire. Thomas Mann et André Gide y écrivent.

Cependant, tout semble indiquer qu'en 1936 Hemingway était mécontent de soi. Il avait chassé, en Afrique, avec des gens très riches (bien qu'ils *soient ennuyeux, boivent trop et jouent trop au backgammon*). Il avait beaucoup trop bu lui-même (*jusqu'à émousser le tranchant de sa pensée*). Sept années de jachères s'étaient écoulées depuis qu'il n'avait écrit un bon livre : *Adieu aux armes* (et *de cette stérilité, on s'était fait une attitude : feindre de n'attacher aucune importance à ce qu'on n'était plus capable de produire*). Deux mariages avaient mal fini ; il sentait qu'on lui reprochait *Esquire... Il avait détruit son talent et s'était trahi lui-même, et ce à quoi il croyait, en buvant trop... par paresse, par snobisme, par orgueil et préjugé...* Et pour couronner le tout, l'idée de sa propre mort l'obsédait ; avec horreur, il s'apercevait que « tout pourrait finir au cours d'un *safari* futile, en chipotant avec une femme, alors qu'il ne laissait derrière lui aucune œuvre assez pure pour être sûre de durer [1].... ». Sa seconde femme divorcera en 1940.

En 1936, la guerre civile éclate en Espagne. Aux États-Unis, beaucoup d'intellectuels s'engagent pour venir en aide aux républicains. Hemingway est l'un d'eux. Moins par conviction que pour flairer à nouveau l'odeur du sang, et pour essayer de croire à quelque chose. Il en tirera un roman : *Pour qui sonne le Glas* dont le héros, Robert Jordan, incarne, comme jadis Nick Adams, Hemingway lui-même. Héros sans foi politique et dont le sacrifice est gratuit :

— *Etes-vous communiste ?* demande Maria, belle et touchante Espagnole, à Jordan.

— *Non, je suis antifasciste.*

— *Depuis longtemps ?*

— *Depuis que j'ai compris le fascisme.*

En fait, quelle est la politique de Jordan ? *Il n'en avait aucune... Il combattait dans cette guerre parce qu'elle avait commencé dans un pays qu'il aimait et parce qu'il croyait à la République.* Comme dans l'*Adieu aux Armes*, sur l'aventure guerrière est greffé un roman d'amour, mais amour à la Hemingway, sensuel, bref, mort-né.

1. Philip Young : *Ernest Hemingway*, p. 48. (Londres, G. Bell and Sons, 1952.)

En 1940, à Cheyenne, il épousa Martha Gellhorn, romancière. Ils allèrent ensemble en Chine, puis s'établirent à Cuba, non loin de La Havane. En 1942, il offre son yacht, *Pilar*, à la Marine américaine, et demande à jouer un rôle d'homme-suicide. Il croisera seul, pour attirer les sous-marins ennemis, puis, quand l'un d'eux l'accostera, il se fera sauter avec sa prise. On comprend que cette idée romantique le séduise. La Marine refuse et Hemingway parvient à se faire envoyer, comme correspondant de guerre, en Angleterre. Après le débarquement de juin 1944, il s'entend avec des F.F.I. français et forme un corps franc dont il est le général — ou capitaine. On ne sait trop. Il est *Papa* et ses homme comprennent vaguement qu'il doit être un personnage important. Il a son quartier-général à Rambouillet. Bardé d'armes, jumelles en bandoulière, vermouth sur une cuisse et gin sur l'autre, il se révèle bon technicien de la guerre dont il a une longue expérience. Les partisans le respectent ; l'armée le tolère ; il entre à Paris par un autre chemin que la division Leclerc et va aussitôt libérer le Ritz, ce qui n'est pas un symbole obscur. Place Vendôme, à la porte, il met une sentinelle et une notice : *Papa took good hotel. Plenty stuff in cellar...* (Papa a pris bon hôtel. Cave bien garnie.) Puis il part vers l'Allemagne, avec une division de son choix, étrange correspondant, toujours en pointe d'avant-garde, réclamant des chars pour protéger ses flancs, faisant le coup de feu au mépris des conventions de Genève et autres, tantôt menacé de la cour martiale, tantôt loué pour son héroïsme.

Un artiste américain, Groth, le décrit dans la forêt de Hürtgen : « Tout le monde connaissait sa *jeep*. Quand il traversait les bois sombres, on pouvait entendre des centaines de voix dire, l'une après l'autre : *Bonjour, monsieur Hemingway.* » On se serait cru sur le passage d'un roi. La plupart des soldats le nommaient *Papa*. Groth raconte qu'un soir, près des lignes allemandes, il dînait avec Hemingway et quelques officiers quand des obus se mirent à pleuvoir sur le poste de commandement. Tous les officiers mirent leur casque et se couchèrent sur le sol. Quand les chandelles furent rallumées, on vit que Hemingway était resté à table, tête nue, le dos tourné aux batteries ennemies et avait continué, tout seul, à manger son dîner. Courage d'un homme qui avait connu la peur et l'avait dominée. Il avait joué les durs et, sous le masque, le visage était devenu pareil au masque.

Après la guerre, il s'installa dans un hôtel de Venise, pour y écrire un livre sur la seconde guerre mondiale. Interrompu par une maladie (infection de l'œil, attrapée au cours d'une chasse), il abandonna ce travail pour un roman plus court : *Across the River and into the Trees*, qui est l'histoire du dernier amour, pour une jeune femme, d'un colonel amer et mûrissant. Les critiques, las de louer, fondirent sur ce livre et le déchirèrent. Hemingway s'y était livré à des digressions sur la stratégie et avait attaqué Montgomery, d'où mauvaise humeur des lecteurs anglais. A la vérité, les critiques étaient injustes et le livre non indigne

de son auteur. Pas son meilleur, sans doute, mais très supérieur aux meilleurs des autres écrivains.

Cependant, Hemingway s'était marié pour la quatrième fois, avec Mary Welsh, journaliste. Avec elle, il vit aujourd'hui dans sa maison, voisine de La Havane, *Finca Vigia* (Ferme Vigie) qu'il a choisie parce qu'il aime Cuba et s'y sent un peu plus tranquille qu'ailleurs. Des vedettes de Hollywood aux grands d'Espagne, les visiteurs sont nombreux. Hemingway, monstre sacré à barbe blanche, tanné, ridé, se lève à cinq heures trente et travaille. Il écrit au crayon ses descriptions, à la machine ses dialogues. L'après-midi, si le temps le permet, il pêche avec son marin. Il continue de penser qu'un écrivain doit garder le contact avec la nature, par quelque forme d'action. « S'il se retire de la vie, son style s'atrophie. » Il demeure un pêcheur aussi passionné qu'au temps où son père lui mettait en main sa première canne à pêche.

En 1952, il a prouvé que sa doctrine (du contact nécessaire avec la vie) est vraie, en écrivant *Le Vieil Homme et la Mer*, bref récit accueilli avec un enthousiasme unanime. Après le roman précédent, quelqu'un avait dit, à tort : « Papa est fini. » Papa n'a jamais été en meilleure forme. Le livre est beau, à la fois par l'excellence de la technique littéraire, par la précision de la technique maritime et sportive, et par une chaleureuse humanité. Un sentiment vif et vrai anime cette histoire du vieil homme qui a pêché, à force de courage et de ténacité, le plus grand poisson de sa vie et se voit dépouillé par les squales, qui dévorent sa proie et ne lui laissent qu'un squelette d'arêtes. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a là-dessous un symbole, peut-être inconscient. Le poisson géant, c'est le beau roman que Hemingway avait cru ramener et que les critiques ont déchiré. Ce sentiment personnel et cette brûlante blessure donnent au *Vieil Homme et la Mer* ses résonances amères et touchantes.

Après cette revanche, la guerre de Hemingway contre son temps est gagnée. Cette fois, le vieux pêcheur a ramené sa prise intacte. Le monde applaudit au Prix Nobel, qui lui est décerné en 1954. Point de choix plus équitable. Hemingway a vraiment donné aux lettres un style neuf, le style du siècle. Au début de l'année, pendant quelques heures, on l'avait cru mort. Alors qu'il chassait en Afrique, son avion s'était écrasé dans une jungle du Soudan, près du Nil, région de fauves et de meurtres. Les journaux avaient tiré en hâte, de la morgue, des notices nécrologiques. Elles étaient flatteuses. Mais *Papa* s'était relevé un peu meurtri, avait gagné le Nil et trouvé un bateau qui passait. « Ma chance, elle continue, très bonne », avait-il dit à une conférence de presse, réunie en hâte dans un camp de brousse. Miraculeuse transmutation de la catastrophe en publicité.

Hemingway n'est pas allé, à Stockholm, recevoir son Prix Nobel. « Les cicatrices, vous savez. » En fait, surtout à cause du travail sur le grand roman en cours d'exécution : « Ça marchait très bien, vous savez, mieux

que depuis longtemps, quand ce prix est arrivé... Et quand ça marche bien, si un écrivain s'arrête, Dieu sait quand ça reviendra. » Mais il a envoyé en Suède un message, qu'a lu l'ambassadeur des États-Unis. Il s'y excusait de n'être pas orateur : « La vie de l'écrivain, ajoutait-il, est une vie solitaire... Un écrivain fait son travail seul et, s'il est un bon écrivain, il doit affronter l'éternité, ou le manque d'éternité, chaque jour... Comme le travail littéraire serait simple s'il était seulement nécessaire de récrire autrement ce qui a déjà été bien écrit. C'est parce que nous avons eu de si grands écrivains dans le passé qu'un écrivain se trouve poussé au grand large, au-delà de ses limites, et là où nul ne peut l'aider. J'ai parlé trop longtemps pour un écrivain. Un écrivain doit écrire ce qu'il a à dire et non le parler. Je vous remercie. »

Le jour de la cérémonie de Stockholm, Hemingway pêchait, au large de Cojimar, le petit village cubain où se passe *Le Vieil Homme et la Mer*, avec son marin, Gregorio Fuentes, dans son bateau noir et vert, *Pilar*, quarante-deux pieds, deux moteurs Chrysler. Le poisson ne manquait pas et la mer souriait au vieil homme. Un rédacteur de *Time*, qui l'accompagnait, a noté ses propos. Hemingway ne voudrait changer, s'il le pouvait, ni sa vie, ni ses écrits. « Il vous suffit de *le* faire une fois pour que quelques hommes se souviennent de vous. Mais si vous *le* faites année après année, alors beaucoup de gens se souviennent et ils le disent à leurs enfants, et leurs enfants et leurs petits-enfants se souvienviennent et, s'il s'agit de livres, ils peuvent les lire. Et si c'est assez bon, cela durera tant qu'il y aura des hommes. » Ce qui est le seul prix que désire vraiment un écrivain.

III

« Il a l'air d'un moderne, a dit de lui Gertrude Stein, et ils sent le musée à plein nez. » La phrase, écrite en un temps de brouille, voulait être méchante ; elle constitue un bel éloge, involontaire. Un grand auteur, fût-il moderne, se rattache toujours à quelque tradition. L'autodidacte, qui part de zéro, va rarement loin. « Point de pensée, sinon sur les penseurs. » Point de style qui ne tienne compte des stylistes. Hemingway, bien qu'écrivain orgueilleux, lit beaucoup, ne fût-ce que pour dépasser ce qu'il lit. Et d'ailleurs Gertrude Stein elle-même a beaucoup lu Hemingway et lui a beaucoup emprunté. Je ne blâme pas ; je constate.

Quels sont les maîtres de Hemingway ? Il dit : « C'est ainsi que j'ai appris à écrire, en lisant la Bible. » Pas *seulement* ainsi, mais la Bible apprend au conteur l'art du récit dépouillé, la force de la répétition, la poésie. Il dit devoir beaucoup à Flaubert, et l'on voit bien quoi : le scrupule, la recherche du mot juste, le besoin d'une cadence. La sienne est aussi différente de Flaubert que le jazz peut l'être de Mozart, mais toute musique est musique. Il loue Stendhal ; cela ne surprend point.

Toutefois ses véritables patrons sont Américains : Ambrose Bierce, Stephen Crane, et surtout Mark Twain. Hemingway a dit : « Toute la littérature américaine moderne vient d'un livre de Mark Twain : *Huckleberry Finn*... C'est le meilleur livre que nous ayons eu. »

Mark Twain a été le premier à essayer de tirer de la beauté, et une forme, du langage courant de l'Américain. Les autres grands écrivains américains du passé sont, pour Hemingway, des écrivains « coloniaux », c'est-à-dire des écrivains anglais que le hasard fit naître en Amérique. Il reconnaît de l'adresse à Edgar Poe, « mais il est mort ». La rhétorique lui gâte Melville. Il ne peut lire Thoreau. Quant à Emerson, Hawthorne, Whittier et compagnie, c'étaient des écrivains qui ignoraient « qu'un classique ne ressemble jamais aux classiques qui l'ont précédé ». Doctrine contestable. Si un nouveau classique ne pastiche pas les anciens, il en tient compte. De quoi Hemingway lui-même est la preuve, ayant assimilé la simplicité de rythme, de phrase et de vocabulaire qui avaient fait la fraîcheur de Mark Twain. Mais il s'est ajouté ce qu'il a emprunté.

Quant à la philosophie, j'ai déjà dit qu'elle doit beaucoup, soit rencontre, soit filiation réelle, à celle de Rudyard Kipling. Le monde qui s'est révélé aux deux hommes, dès leur enfance, n'est pas un monde pour l'École du Dimanche. La force et la ruse y règnent. A cela le héros ne peut rien. L'univers est ce qu'il est. Seulement l'homme, à l'intérieur de ce monde sans lois morales, peut se donner un code et l'observer. Code d'honneur et de courage « qui, dans une vie de tension douloureuse, fait d'un homme un homme et le distingue de ceux qui obéissent à leurs impulsions, laissent pousser leurs cheveux, sont généralement sales, parfois peureux, et vivent sans règles inviolables...[1] ».

Les règles inviolables ne sont pas exactement des règles morales, ou au moins ne sont-elles pas celles de la morale puritaine et bourgeoise. Un boxeur marron, un joueur, un voleur peuvent satisfaire au code Hemingway, pourvu qu'ils soient fidèles à leur contrat, qui n'est pas conclu avec la société, mais avec des camarades choisis. « Il y a de l'honneur chez les pickpockets et de l'honneur chez les putains. Simplement les étalons de mesure sont différents. »

La faute capitale est de céder à la peur. Non d'avoir peur. La peur vient, le plus souvent, d'une incapacité à suspendre le fonctionnement de l'imagination. Les nerveux sont plus peureux que les hommes sans nerfs. Il n'y a pas là de crime. Question de nature. Mais le code exige que le peureux ne cède pas à la peur. Hemingway a écrit là-dessus une nouvelle parfaite : *La courte Vie heureuse de Francis Macomber*. Le héros est un Américain venu en Afrique avec sa femme pour chasser les grands fauves et qui, au moment d'affronter son premier lion, a été pris de peur panique. L'Anglais Robert Wilson, chasseur professionnel qui le guide, en a conçu pour son client un mépris poli. Margot

1. Philip Young : *Ernest Hemingway*, p. 36.

Macomber, elle, est honteuse de son mari. C'est une femme très belle ; la nuit qui suit l'épisode, elle va dans la tente de l'Anglais et s'offre à lui parce qu'il est brave. Wilson accepte la bonne fortune, sans étonnement ; les riches sont fous, et tout ça fait partie du métier.

Puis quelque chose se passe en Macomber, ivre de jalousie à l'heure où l'infidèle est rentrée sous la tente conjugale. La fermeté de son mentor, la rigueur du code sportif de l'Anglais, qui lui impose de ne pas mettre en danger les porteurs indigènes et de ne pas faire souffrir la bête, fût-ce au risque de sa vie, s'imposent à Macomber.

— Je crois, dit-il à Wilson, que je n'aurai plus jamais peur de rien.

Et c'est vrai. Il semble que son esprit ait été soudain nettoyé. Après tout, que peut vous faire un lion ? Vous tuer. Un homme ne peut mourir qu'une fois. Wilson cite Shakespeare :

— Nous devons une mort à Dieu ; de toute manière, laissons aller ; celui qui meurt cette année est quitte pour la prochaine.

Voici donc, par un simple déclic, Macomber devenu un homme courageux — et radieux :

— Vous savez, dit-il à sa femme, quelque chose m'est arrivé. Je me sens absolument différent.

Margot jette sur lui un étrange regard. Un peu plus tard, alors que son mari s'attaque bravement à un buffle furieux, elle tire sur l'animal et atteint Macomber à la base du crâne. Coup mortel. Accident ? Non. L'Américaine accoutumée à dominer a senti que Francis Macomber, devenu brave, ne serait plus un mari complaisant. Elle s'en est débarrassée, froidement, sans risques pour elle-même.

Car la femme, pour Hemingway comme pour Kipling, est à la fois obstacle et tentation. Elle respecte l'homme fort, l'homme du code, mais elle ne résiste pas au besoin de dominer l'homme faible. Le capitaine Gadsby, dans Kipling, était devenu à la fois bon mari et mauvais officier. Dans *La Cinquième Colonne*, pièce de Hemingway, Philip, venu en Espagne pour se battre dans la Brigade internationale, et qui s'acquitte avec héroïsme de missions de contre-espionnage, est tenté par une belle Américaine :

Dorothy. — *Philip, partons. Rien ne me retient ici... On pourrait aller à Saint-Tropez... puis aux sports d'hiver.*

Philip, très amèrement. — *Oui, et ensuite en Egypte, et faire l'amour dans tous les hôtels ; et mille breakfasts nous seraient apportés sur des plateaux, les mille beaux matins des trois prochaines années, ou les quatre-vingt-dix matins des trois prochains mois ; ou bien tout le temps qu'il faudrait pour que tu te lasses de moi, ou moi de toi. Tout ce que nous ferions serait de nous amuser. Nous logerions au Crillon, ou au Ritz, et en automne, quand les feuilles des arbres, dans le bois, seraient tombées et qu'il ferait un froid coupant, nous irions à Auteuil, voir les courses d'obstacles ; et nous réchauffer aux grands braseros du pesage ; et regarder les chevaux sauter la rivière, et les voir franchir la haie et le vieux mur de pierres. C'est ça ! Et entrer au bar, pour un champagne-cocktail, avant de dîner chez Larue ; et, les week-ends, aller en Sologne pour tirer des faisans. Oui, oui, c'est ça. Et nous envoler pour Nairobi et le Mathaiga*

Club ; et au printemps, un peu de pêche au saumon. Oui, oui, c'est ça. Et toutes les nuits au lit ensemble, est-ce bien ça?

DOROTHY. — *Oh ! chéri, pense à ce que ce serait !...*

PHILIP. — *Tu peux y aller si cela te plaît. Je te ferai un itinéraire.*

DOROTHY. — *Mais ne pouvons-nous pas y aller ensemble?...*

PHILIP. — *Tu peux y aller. Moi, j'ai visité tous ces endroits-là et je les ai laissés derrière moi. Et là où je vais maintenant, j'irai seul ; seul ou avec ceux qui s'y rendent pour la même raison que moi.*

DOROTHY. — *Et je ne peux pas y aller?*

PHILIP. — *Non.*

DOROTHY. — *Et pourquoi est-ce que je ne peux pas y aller, où que ce soit? Je pourrais apprendre — et je n'ai pas peur.*

PHILIP. — *La première raison, c'est que j'ignore où c'est. La seconde, que je ne veux pas t'emmener.*

DOROTHY. — *Pourquoi?*

PHILIP. — *Parce que tu es inutile, vraiment. Tu es ignorante ; tu n'es bonne à rien ; tu es une idiote et tu es paresseuse.*

DOROTHY. — *Le reste est peut-être vrai, mais je ne suis pas* inutile.

PHILIP. — *A quoi sers-tu?*

DOROTHY. — *Tu le sais bien — ou tu devrais le savoir.* (Elle est en larmes.)

PHILIP. — *Oh ! oui.* Ça.

DOROTHY. — *Tu n'y attaches aucune importance?*

PHILIP. — *C'est une denrée qui ne doit pas être payée trop cher*[1].

Alors, point d'amour ? Pourtant la sensualité paraît l'essence même des héros de Hemingway. Amour physique, soit, mais il ne faut pas le payer trop cher.. La femme du combattant moderne est celle qui se donne généreusement, entre deux combats, et sait que l'oubli suivra. De ses amours, elle ne gardera d'autres souvenirs qu'une chambre d'hôtel, des bouteilles vides, des pourboires aux domestiques et aux garçons d'ascenseur, et des obus qui sifflent dans la nuit. Ceci est un temps de plaisirs pris en hâte.

Ce code fut vrai, pour beaucoup d'hommes et de femmes, en tous pays, pendant quelques années. C'était la loi de la jungle ; celle d'un monde en guerre où règnent la crainte, le courage et, tout au fond, le désespoir. Ce monde a été quelque temps celui de tous ; il reste celui d'un grand nombre d'hommes ; il est peut-être, si nous n'y veillons, celui de demain. Toute sa morale est fondée sur la conduite à tenir en présence de la mort. Dans cet état constant d'alerte, il y a deux solutions. L'une, c'est d'oublier. Les personnages de Hemingway, comme leurs prototypes, boivent et font l'amour pour s'étourdir. L'autre solution, la plus noble, c'est un stoïcisme qui accepte comme normal ce sursis de condamnés à mort. L'homme marche au milieu des ruines, toujours prêt pour l'explosion finale, essayant d'oublier ses cauchemars et guettant, parmi les blessés, de « pathétiques idylles »... « L'amour, comme la chasse ou la guerre, ou la beuverie, tous actes de violence et d'excès,

1. Ernest Hemingway : *La Cinquième Colonne*, p. 97 à 99 de l'édition *Modern Library*.

nous cachent la présence du *nada* — un moment, un court moment[1]. »

Ce monde est plus terrible que celui de Kipling, et plus aussi que le monde véritable dont il n'est qu'un aspect. Nous connaissons des centaines de villages, des milliers de maisons où des hommes travailleurs, des femmes maternelles, des enfants joueurs goûtent un paisible bonheur. Tous les êtres n'ont pas besoin d'oublier. L'obsession de la mort est une psychose réelle, par trop réelle, et pourtant la plupart des hommes n'en souffrent pas, et ceux-là méritent aussi d'être décrits. Mais l'angoisse de Hemingway est légitime après deux interludes infernaux, et devant le danger de souffrances plus grandes. Cet enfer est celui que nous avons habité et que nos enfants peuvent habiter demain. Les angoisses d'un Proust y semblent bénignes.

Ce monde est sauvé par la forme. Il y a, pour échapper « au non-sens d'un monde sans valeurs », une évasion plus belle que l'ivresse ou le spasme, qui est la création. Ici Hemingway rejoint Proust. Celui-ci cherchait à envelopper les choses les plus simples dans « les anneaux d'un beau style ». Hemingway recourt moins à l'image. Son style est objectif et nu. Il décrit les pires horreurs avec une sobriété classique. Cette retenue dans la description du monstrueux est, très exactement, le style. Comme le sportif fait avec grâce les gestes de force, Hemingway a trouvé pour peindre « le cauchemar en plein midi » qu'est à ses yeux l'univers, un style « aussi frais et aussi résistant qu'un caillou ramassé au fond d'un ruisseau[2] ».

Surtout, plus qu'à la métaphore, il recourt pour appréhender l'univers à de vastes symboles, comme celui du vieil homme et de son poisson. Un monde n'est pas tout à fait sans valeurs quand il reconnaît des valeurs esthétiques. L'écrivain comme le chasseur, comme le soldat, respecte son code et il arrive, par ses incantations, non point à retrouver le Temps, ce qui serait, pour Hemingway, retrouver l'horreur, mais à le tuer. Il est possible que le mot de l'univers soit *nada*, rien, mais le code et le métier, dans ce néant, dessinent vaguement l'ombre de quelque chose.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

1. John Brown : *Panorama de la Littérature contemporaine aux Etats-Unis*, p. 129. (Paris, Gallimard, 1954.)
2. Ford Madox Ford.

FULGENS CORONA

par Paul Claudel

Une fois de plus, comme il y a deux ans, grâce à l'aimable insistance de M. l'abbé Claude Roffat et à la condescendance affectueuse de S. Em. le cardinal Gerlier qui veut bien présider à cette réunion[1], le vieux poète que je suis est invité à rendre devant ses amis lyonnais un témoignage de sa foi. Ce qui lui donne courage est que nous sommes à la fin de l'année mariale et que d'un hommage à rendre à la Sainte Mère de Dieu, dans cette ville qui lui est consacrée, il n'y a voix qui soit exclue. Peut-être l'accent ne lui en est-il pas tout à fait étranger depuis soixante-huit ans qu'un certain jour de Noël à Notre-Dame de Paris nous avons fait connaissance. Il y a si longtemps depuis lors que je l'ai pratiquée, comme on dit, sous tous les aspects, si longtemps qu'elle ne fait plus qu'un avec tous les moments de ma vie, d'une longue vie aventureuse, avec toutes les démarches de mon existence, sur lesquelles elle sait mieux que personne à quoi s'en tenir, mais elle connaît mon cœur aussi. Ce cœur, il n'était que temps, à la fin, avant de disparaître, de le laisser parler. Tout haut, de le laisser parler tout haut ! De le laisser parler d'elle. C'est ce qu'il m'a été demandé de faire ce soir.

Les premiers mots qui me viennent aux lèvres, ce sont ceux qui ouvrent l'Encyclique de Notre Saint-Père le Pape sur l'année mariale : *Fulgens Corona.* Une couronne resplendissante. C'est une couronne qu'elle reçoit, c'est une couronne qu'elle est et c'est une couronne qu'elle détermine. Cette couronne royale qu'instituant une nouvelle fête de l'Église, le Pape vient de déposer solennellement sur le front de la Mère de Dieu.

Au chapitre IV du Cantique des Cantiques, Dieu, s'adressant à cette épouse mystique en qui l'Église a toujours reconnu la Sainte Vierge, lui dit : *Viens du Liban, Mon élue, tu seras couronnée.* Liban, qui veut dire *blancheur*, suggère le mystère de l'Immaculée Conception. Aussi

1. Réunion des enseignants chrétiens. Ce texte a été prononcé en février 1954 au Grand Séminaire de Versailles en présence de S. E. Mgr. Renard.

bien saint Jean, au chapitre XII de l'Apocalypse, nous montre, qui constitue *ce grand signe dans le ciel*, une femme revêtue de soleil et couronnée de douze étoiles. Douze c'est le chiffre de la plénitude. Il ne s'agit pas seulement des douze tribus d'Israël, il s'agit, résumé dans ce chiffre symbolique, du ciel tout entier de la Toussaint, de ce jour précisément de l'an de grâce mil neuf cent cinquante où le dogme de l'Assomption a été proclamé. Pas un de ces astres, pas un de ces « préposés lumineux à l'étendue » dont parle le vieil Eschyle, qui ne doive à Marie le principe de son éclat. « Vierge féconde ! dit le prophète, c'est alors que tu afflueras et que tu t'émerveilleras au foyer de ces populations torrentielles qui ont reçu de toi la naissance en un même jour, regarde-les qui te sont venues du Nord et du Midi, et pas un de ces radieux citoyens de l'éternité qui ne te reconnaisse comme sa mère ! »

C'est une couronne exigeante. Des multitudes humaines qui piétinent et se heurtent douloureusement dans l'obscurité, une question s'élève qui ne reçoit réponse d'aucune bouche, adéquate : « Qui fera de nous des étoiles ? Qui délivrera en nous ces puissances prisonnières de connaissance, d'action de grâce et d'efficacité ? » Et, d'autre part, Dieu envisageant dans la perspective comme à l'infini des âges les générations sans nombre de Ses saints et de Ses élus, demande : « Qui Me fera leur père ? Qui M'ouvrira la porte ? la voie à une miséricorde qui soit la compagne inséparable de la Justice, qui Me l'ouvrira ? »

C'est alors que Marie apparaît, l'heure est venue. Elle dit oui. Elle donne Dieu à l'Humanité et elle donne l'Humanité à Dieu. Elle exauce ce double désir. Le prophète Osée nous dit qu'elle exauce le froment, le vin et l'huile qui en sont les instruments sacramentels.

Exaucer, cela s'appelle couronner. Et c'est vrai, Marie est une couronne. La litanie de Lorette nous dit qu'elle est aussi une porte. Une porte est cela qui sert d'un côté comme de l'autre à entrer. Et de même une couronne a deux aspects, elle est le résultat comme elle est la cause d'un rassemblement.

La couronne n'est pas simplement un ornement décoratif. Non plus elle n'est pas simplement un signe, celui de la plénitude. De cette plénitude elle est l'instrument comme elle est l'aboutissement. C'est pourquoi le Cantique nous dit de la Femme dont nous parlions tout à l'heure qu'elle s'élève en palmier, elle s'élève en une tige dont les frondes retombent de tous côtés comme une voûte chargée de fruits. La plénitude, la couronne, pour chaque être, c'est la perfection qui lui est appropriée. Or, quelle est la perfection de Marie, c'est d'être une servante, *ancilla Domini*. Le diable a dit : *Non serviam*. Marie au contraire ne veut être tout entière que servante et que service. Dieu Se sert de tant d'instruments imparfaits, comment ne Se servirait-Il pas de celui-ci qui est parfait et qu'Il appelle Lui-même : *Perfecta mea ?* Sa manière de servir est d'être mère, et, servante parfaite, d'être une mère parfaite. Cela veut dire qu'elle ne se contente pas de donner le jour à ses enfants.

Elle ne cesse pas d'exercer sa maternité jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la plénitude, à la couronne.

Servante n'est pas créatrice. Qui dit servante dit administratrice. Administratrice de Dieu à tout ce qui en nous, impatient de la chair et du sang, s'est mis en devoir d'être le fils de Dieu. Le prophète Zacharie donne à Dieu le nom de Germe. Nous sommes fils de Dieu, il faut donc qu'il y ait eu en nous un germe de Dieu. Marie, comment ne s'intéresserait-elle pas à ce germe en nous à qui elle a coopéré ? Comme elle l'a insinuée elle soigne, elle cultive en nous la vocation de cette couronne elle-même qu'elle est. Pas seulement une couronne décorative : un feuillage organique qui nous permette de nous réaliser pleinement, et, si je peux dire, de naître pleinement à notre Créateur. De naître pour de vrai.

La couronne de Marie, quelle couronne ? Je n'ai qu'à suivre la description que nous en donne le père Jésuite Porée. Elle est triple. Il y a, dit-il, la couronne de signification, la couronne de gloire et la couronne de bienfaisance.

La signification, c'est ce qu'on entend par le nom. Le nom qui résume toute la personne et qui sert à nous appeler à la présence. Qui nous appelle pour nous permettre de répondre. Marie est ce qui pleinement, au nom de l'Humanité, répond à l'appel de Dieu, à cet « Où es-tu ? » qui jadis après la Faute a retenti dans le Jardin d'Éden. « Où es-tu ? », dit un Père désolé, et la créature aveugle, à son tour, victime de cette vanité à laquelle elle est soumise, ne le voulant pas, elle non plus, elle ne peut arriver à réprimer cette question désespérée qui lui monte aux lèvres : « Toi, le Père, où es-tu ? » Que quelqu'un nous montre le Père et cela suffit. Et voici qu'un grand cri a retenti. C'est d'une femme, c'est d'une vierge qu'il sort : « Je L'ai trouvé ! *Je L'ai trouvé et je ne Le lâcherai pas* (Cant. 3-4) ! Je L'ai tellement trouvé qu'à jamais Il n'arrivera plus à se débarrasser de moi ! Je le tiens, je le retiens, je le contiens, ou plutôt c'est lui qui me contient, comment dire ? Je suis cette tige en Lui à la face des nations à qui Il emprunte racine, stature, vie, visage, parole ! N'avez-vous pas entendu cette voix venant du ciel qui vous dit : *Celui-ci est Mon Fils bien-aimé, écoutez-le !* C'est moi aussi qui ai le droit de dire : Celui-ci, eh bien, ce fils bien-aimé, Il est aussi le mien, c'est de moi qu'Il a reçu souffle et parole et qualité pour vous dire : *Qui Me voit voit Mon Père.* La voici en une âme et un corps, cette parole qui est le Verbe. Non point une parole qui passe, mais quelqu'un qui est avec nous pour ne plus s'en aller jusqu'à la consommation des siècles. Le voici, Celui que j'ai engendré pour donner signification à tout. Celui à qui rien n'existe qui ne soit signe et allusion. Celui qui donne Son nom à la Création, parce qu'Il en est le commencement et la fin. Je L'ai mis à votre disposition, prenez-Le, regardez-Le ! Et si vous ne pouvez Le soutenir, moi, je vous donne mon visage. Regardez-moi qui Le regarde ! Regardez-le, le visage de cette mère qui L'a fait. »

C'est la couronne de signification. Qu'est-ce maintenant que la couronne de gloire ?

La gloire est l'attribut exclusif de Dieu, selon que nous dit l'Épître aux Romains (16.17) : *Gloire à Dieu seul par Jésus-Christ!* et Isaïe (42.8) : *Moi, le Seigneur, Je ne donnerai pas Ma gloire à un autre.*

Cela ne veut pas dire qu'Il se la réserve jalousement à Lui seul, tandis que chaque jour à la messe nous entendons que les cieux et la terre sont remplis de Sa gloire. Mais cela veut dire que Lui seul en est le dispensateur authentique, comme Lui seul en est l'objet condigne. C'est pourquoi nous Le voyons dans l'Apocalypse couronné de diadèmes nombreux, tandis que les vingt-quatre vieillards prosternés jettent leurs couronnes à Ses pieds. Cette couronne qui Lui appartenait de droit éternel, cependant, il lui a plus de la mériter dans la Justice suivant cette parole d'Isaïe : *le vêtement de justice*, il s'agit de cette chair qu'Il a revêtue, *M'a enveloppé comme un époux décoré de sa couronne* (Is. 61.20). Mais qui Lui a donné ce vêtement de justice ? Qui Lui a permis de mériter ? C'est le Cantique qui nous donne la réponse : *Sortez, fille de Sion, et regardez le roi Salomon avec la couronne dont sa mère l'a couronné, le jour de la joie de son cœur* (Cant. 3.11). Et, en effet, nous lisons dans saint Jean que *Jésus sortit, Il sortit à la rencontre de Son Père* et Il sortit aussi à la nôtre, *portant la couronne d'épines* (Is. 19.5). Cette couronne, cette couronne méritée, cette couronne de justice, cette couronne de gloire, cette couronne qu'Il doit à Sa Mère, ne la partagera-t-Il pas avec elle, suivant cette image de nos paroissiens qui nous montre les deux cœurs enveloppés de la même ronce triomphale ? Ne lisons-nous pas au Livre des Rois (3 Reg. 8.23) que la gloire du Seigneur remplit la maison de Dieu ? Que dire de cette Maison d'or qui n'a cessé du haut en bas d'être ouverte au rayon de Nazareth et du Calvaire ? *L'or est à Dieu*, dit le prophète Aggée, mais Marie tout entière n'est qu'or, elle n'est que miroir, elle n'est que reflet, elle n'est que pureté, elle n'est que fidélité. C'est elle dans le Cantique que l'on compare à la lune, à une lune parfaite, immaculée. De ce rayon qu'elle a reçu elle ne garde rien pour elle. Mais l'on ne saurait dire que, comme la sentinelle glacée de nos nuits, elle le rejette tout entier au dehors. Au contraire, on nous dit que toutes ces choses qu'elle a reçues de Dieu, elle les conserve dans son cœur et que toute la gloire de la Fille du Roi vient de l'intérieur. Dans *conserver* il y a *servir*. Elle sert, elle est celle qui sert, la Femme forte, celle qui sert Dieu, celle qui sert à Dieu, celle qui se sert de Dieu. Celle qui confère toutes choses dans son cœur. Elle qui est l'aboutissement de toute la Création pour l'offrir à Dieu, pour lui en faire une couronne de gloire ! C'est elle qui explique Dieu à la création et qui explique, oserais-je dire, la Création à Dieu par le moyen de cette « consommation abrégée » qu'elle est. C'est bon de rendre gloire à Dieu ! C'est bon d'être arrivés à être les fils de Dieu par le moyen de cette mère qu'elle est ! C'est bon d'être tous ensemble les fils de Dieu

et d'avoir les uns des autres besoin pour être tous ensemble autour de Dieu une couronne de gloire par le moyen de cette Mère qu'elle est ! Une couronne inextricable ! C'est bon d'apprendre d'elle comment on fait pour se comprendre en tant que l'œuvre de Dieu, pour ne plus se rapporter les uns aux autres qu'en tant que l'œuvre de Dieu, pour ne plus se servir de Dieu que pour servir à Dieu. *S'il faut me glorifier*, dit l'Apôtre, *c'est dans mes infirmités que je me glorifirai*, c'est-à-dire dans tous les moyens qui me sont accordés d'avoir besoin de mon Créateur.

Et c'est ainsi que, comme les couleurs de l'iris, la couronne de gloire fond ses nuances dans la couronne de bienfaisance.

Quand, à la veille du Calvaire, Madeleine rompit sur les pieds du Sauveur son vase de larmes et de prières, il y eut un parfum, comparable à ce bruit mystérieux de l'Esprit Saint dont le livre des Actes nous dit qu'en un instant il remplit toute la maison. Le moment est venu qu'il donne son odeur puissante de suavité, ce nard sacré dont nous parle le Cantique des Cantiques. Et de même quand entre l'époux des âmes et que quelque créature bienheureusement appelée s'est faite la reconnaissance substantielle, comment s'étonner qu'à la rupture en elle du sceau le plus profond il y ait un parfum qui remplisse toute la maison, et que la nouvelle s'en répande aussitôt au dehors ? Une nouvelle puissante en vérité, une nouvelle efficace ! Car on peut résister à un argument, mais qui serait capable de résister à un parfum ? à ce parfum, dit saint Paul, *qui est la bonne odeur du Christ*. Mais ce qui chez nous ici-bas n'est que le guerdon précaire de quelques minutes privilégiées, entre la Vierge et son époux, entre la Vierge et son fils, c'est la permanente possession d'un droit dans la Justice, et l'émanation en remplit toute la terre, toute la création. Et telle est, je n'en doute pas, la *couronne de bienfaisance* dont le père Porée nous parlait tout à l'heure. Une couronne de vie qui n'est pas faite seulement pour le réjouissement de nos sens, mais quelque chose de nourrissant et de respirable à qui nous ne demandons jamais en vain aussi bien l'humilité et la patience que les dons les plus élevés du courage et du génie.

Tout n'est pas dit par là. C'est peu de participer à la Vierge par le sentiment et de la louer en paroles si nous ne coopérons avec elle, si nous ne nous mettons en état par l'action de prouver à quel point nous tenons à elle et elle tient à nous, de manière vraiment à ne faire qu'un ensemble. Le premier mot de saint Paul quand il fait connaissance avec son Sauveur sur le chemin de Damas est : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Et ce mot, il est l'être, il est la substance même de la Vierge, qui n'est autre chose qu'une servante, celle qui sert, celle qui fait, celle qui mérite, et qui tient à nous de si près qu'elle ne pourrait s'empêcher de nous communiquer sa passion de servir et de faire et de mériter. Regardez-la en face de son Fils qui Lui montre autour d'elle le ciel, non pas celui des astres corruptibles, mais celui des âmes sans cesse naissantes et renaissantes dans le soleil de la Vérité, et qui Lui

dit : « Je ne suis pas restée vide entre tes mains ! Regarde ce que j'ai fait de Toi ! Regarde ce que j'ai fait de Toi avec Toi ! Regarde tout ce que je T'ai donné depuis qu'il y a eu cet appel à moi adressé qui me disait : Écoute, ma fille ! Cet appel dont j'ai été faite et qui me disait : Ne crains point ! Demande ! J'ai demandé ! Je me suis multipliée ! Regarde la génération sans nombre autour de toi de cette Marie qui dit oui et qui ne cesse de contribuer à Ta couronne, ô mon Dieu, et à la mienne par la voie de la cooptation ! Comment ferais-Tu maintenant pour lui échapper, ô mon Dieu, à ce filet que j'ai tendu autour de Toi ? C'est Toi-même maintenant qui es cette proie, le prophète nous l'a dit, dont se réjouissent les chasseurs ! Il vaut mieux donner, as-Tu dit, que recevoir. C'est pourquoi ce privilège de la bienfaisance dont Tu m'as constituée le monument, il T'a plu par moi de l'étendre à tous Tes enfants. Tu es cette chair inépuisablement qu'ils se partagent les uns aux autres. Toi, leur maître, Tu T'es mis à leurs pieds comme un solliciteur, en telle sorte qu'ils aient quelque chose à Te donner et quelque chose à se donner les uns aux autres. »

Qu'est-ce qu'il s'entend dire à lui, le Fils prodigue, quand, écroulé sur l'épaule de ce Père qu'il tient entre ses bras, il n'y a pas beaucoup de distance entre cette oreille humiliée et cette bouche qui lui parle tout bas ? *Omnia mea tua sunt.* Et quand Jésus au Calvaire fera son testament au profit de l'Humanité et qu'à Sa mère Il lègue un fils et qu'au fils Il lègue une mère, la Sienne, il ne s'agit pas simplement d'une formule affectueuse. C'est un acte solennel, sacramentel. Ce fils, Il Le lègue avec toutes ses exigences qui ne laissent relâche à aucune des fibres de la maternité, et cette mère, la Sienne, Il la lègue avec tous ses privilèges. A l'une il est dit de garder et à l'autre de regarder. Par le regard on arrive à la contemplation et par la contemplation à l'intelligence. C'est ainsi que quand certains coups nous atteignent, et par exemple que nous avons perdu une personne bien-aimée, nous demeurons d'abord comme engourdis et stupéfiés et l'on dirait que nous ne sentons rien : et puis quelqu'un se met à pleurer à chaudes larmes auprès de nous, et alors notre âme fait explosion dans la réalisation de ce qu'elle a perdu. Et de même, au concert, c'est l'œuvre d'un grand musicien que nous écoutons, mais en vain, nous lui sommes sourds, jusqu'au moment où nous nous apercevons de ce visage près du nôtre tout rayonnant de compréhension et de ferveur, et alors au fond de nous aussi il y a une oreille qui s'ouvre au Sublime citharède.

Par la contemplation, ai-je dit, c'est-à-dire par un regard intense et prolongé nous arrivons à l'intelligence. Une dame dont on admirait la pénétration disait : « Quand deux personnes causent dans un salon, si je veux savoir ce qu'elles disent, j'imite l'expression de leur physionomie et le mouvement de leurs lèvres. » Il ne s'agit là que d'un contact superficiel et momentané. C'est plus, ici, qui nous est demandé. Il faut que

par l'intelligence nous arrivions à la communion et par la communion à la ressemblance.

Mais quelle ressemblance possible, dira-t-on, de nous à la Mère de Dieu ? Comprenons bien que Marie n'est pas une création particulière du Tout-Puissant, n'ayant de rapport avec l'Humanité que la forme extérieure. Nous lisons au contraire qu'elle a été élue, qu'elle a été choisie, qu'elle a été bénie entre toutes les femmes. Cela veut dire que non seulement elle est une femme, mais qu'elle est la représentante par excellence de ce pouvoir d'enfantement qui est celui de toute créature humaine, qu'il y a une certaine idée de la femme en elle qui a été pleinement à travers les générations successives sollicitée, exaucée, réalisée, couronnée. Qu'elle ne fait qu'un avec tout ce peuple au milieu duquel elle a été distinguée sans cesser d'en faire partie. *Una est electa mea*, dit le Cantique. De sorte que, comme toute paternité est en Dieu, toute maternité est en Marie, ou, du moins, qu'elle a été choisie pour dépositaire de cette maternité qu'il y a en Lui, selon cette parole que le prophète Isaïe met dans Sa bouche : *Que si une mère vous oubliait, et Moi, Je ne vous oublierai pas.* Marie est devenue mère de Jésus-Crist, cela veut dire que toutes les femmes en elle par elle couronnées et qui ne font qu'une solidairement avec elle, sont devenues d'une certaine manière les mères de Jésus-Christ. Fille d'Ève, ce qui de toi naîtra de saint, dit l'Ange, de toi qui es une femme entre toutes les femmes, sera appelé le fils de Dieu. Le voici qui sort pour nous des plus profondes entrailles de l'Humanité.

Tout homme digne de ce nom se rend compte qu'il n'est, comme dit saint Jacques, qu'un certain commencement de la créature. Il n'est que l'ébauche de cet être, de ce Je mystérieux, dont Dieu a confié le développement à ses forces végétatives et raisonnables. Ce développement, les philosophes païens, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui se sont figuré qu'ils l'obtiendraient du dehors et comme par leur propre industrie. « Fais ta statue », disaient les orgueilleux du Portique. Une statue qui est une idole, et de ces fabricants d'idoles, écoutez comme se moque le prophète Isaïe. *J'entends quelqu'un en train de limer du fer. Un petit peu par ici, un petit peu par là.* Modicum ibi, modicum ibi. *Il a passé la pièce au feu, et maintenant il prend son marteau et il forge, l'autre, c'est le bois qui est son job, regardez le joli morceau de bois qu'il a choisi, et maintenant c'est l'affaire du cordeau. Il dessine la forme de l'idole au crayon, il travaille dessus avec la gouge, il en mesure les proportions au compas. Il en fait la figure d'un homme, d'un bel homme, quelqu'un de tout à fait bien et capable de vous faire honneur.* Le résultat, vous le connaissez. Vous n'avez qu'à lire la *Vie des grands Hommes* de Plutarque, ou de ces idoles en bronze qui faisaient jadis l'ornement de nos boulevards. Mais en réalité, toute cette industrie dont nous parle Isaïe, c'est bien fatigant. Il est plus simple, suivant le conseil que nous donne Kant et que suivent aujourd'hui tous ces teneurs de journaux

fascinés par leur propre nombril, d'ériger nos défauts en maxime universelle et alors nous obtenons quelque chose de comparable aux productions si admirées aujourd'hui de l'Art nègre. Quel homme, nous dit l'évangile, réussira à ajouter une coudée à sa taille, fût-ce en s'empoignant par le toupet pour s'extirper de ses bottes ?

C'est qu'il ne s'agit pas pour l'homme de faire de lui-même, de soi-même, une idole, mais de donner satisfaction à ce *germe*, dont nous entendions tout à l'heure le prophète Zacharie nous parler, que Dieu a déposé en nous pour en obtenir quelqu'un à Son image. C'est cette vocation séminale que Jésus a confiée à Sa mère, dont l'Église a assumé les fonctions pour lui fournir entretien et nourriture. *Femme*, lisons-nous dans l'évangile, *qu'y a-t-il entre toi et moi?* Ce qu'il y a ? Il y a la paternité et il y a la maternité. C'est par la maternité que Dieu est devenu le fils de l'homme et c'est par la maternité que l'homme devient le fils de Dieu, selon ce que Jésus dit à Nicodème qu'*il lui faut naître de nouveau*. Et quand ce docteur, quand ce littéraliste étonné, demande s'il lui faudra rentrer dans le sein de sa mère, nous songeons à toutes ces générations qu'une certaine mère a contenues dans son sein et que l'Église jusqu'à la fin des temps ne cessera pas d'enfanter dans le soleil. Née d'une mère, voici une nouvelle maternité que Dieu enrôle à Son service. Ce n'est pas en vain que dans maints endroits de notre pays Marie est invoquée sous le nom de Notre-Dame-de-la-Délivrance. Elle délivre en effet. Il y a au fond de tout être humain une âme captive, une séquestrée qui est soumise à la vanité, ne le voulant pas, et qui aspire plus ou moins confusément à la connaissance et à la lumière. Mais réussirait-elle enfin à dire oui, réussirait-elle dans sa gémissante entreprise contre les ténèbres et l'oppression, s'il n'y avait cette Église dans la personne de ses représentants que nous n'avons pas appris à distinguer de la fille d'Anne et de Joachim pour l'assister dans son effort obstétrical ? *Tu as fendu mon sac*, dit le psaume, ce sac affreux où j'étais incarcérée, et *tu m'as enveloppée d'allégresse*. Voici quelqu'un qui s'est saisi de nous avec des mains dorées ! Tous les besoins de notre esprit et de notre cœur, tous nos besoins de beauté, de vérité, d'amour, tout ce qui nous rend capables, du fond de la même frustration congénitale, de prêter l'oreille et de satisfaire à ces déchirants appels autour de nous d'un monde douloureux, l'Église le met surabondamment à notre disposition. Venez et enivrez-vous, mes bien-aimés !

Mes chers amis, je ne suis pas venu ici pour vous faire un sermon. Ce serait, comme dit le proverbe anglais, porter du charbon à Newcastle. Je profite, seulement, de l'occasion qui m'est offerte de soulager mon cœur, de donner ouverture à des sentiments que j'ai été obligé de garder toute ma vie au fond de moi-même réprimés et ensevelis. La solitude qui est l'épreuve de tant de prêtres, je ne sais si elle peut être plus grande que dans le monde au milieu de gens avec qui on ne se sent pas grand-chose de commun. Personne n'a mieux compris que moi

la parole de saint Paul qui est d'user du monde comme n'en usant pas, non point par vertu, mais par nécessité, par désagréable nécessité. Combien de fois le smoking ne m'a-t-il pas paru un cilice, et j'aurais préféré un rocher au milieu de l'océan Pacifique à cette place d'honneur à un dîner officiel où il m'est arrivé de dire mon chapelet sous la nappe entre deux femmes de sénateurs américains ! A cette solitude qui m'accompagnait venait, en effet, s'ajouter celle de l'exil, celle d'une vie entièrement passée au milieu de gens dont je ne partageais ni la langue, ni les intérêts, ni la religion. Celle aussi d'un écrivain qui se livrait désespérément à son art avec la certitude de n'être compris de personne, s'aheurtant, comme il faisait, d'un côté comme de l'autre à un double conformisme, à deux murailles également indifférentes et irréductibles. C'est alors que je ressentis le prix de cette mère aux quatre coins du monde qui jadis m'avait donné le jour et qui ne me lâchait pas. De tous côtés, je trouvais une église catholique qui m'ouvrait les bras. Ce n'étaient plus comme autrefois les voûtes glorieuses de Notre-Dame de Paris, c'était quelque pauvre baraque d'un pays de mission, quelque humble asile de pauvres gens au bout d'une ruelle de Boston ou de Hambourg, dans son humilité consciente et attifée. Tout de même c'était pour moi la maison d'or de la litanie que nos paroissiens traduisent par sanctuaire de la charité, c'était la porte du ciel, c'était l'arche d'alliance, au-dessus de laquelle brillait l'étoile du matin, cette étoile précisément que le prêtre allait me mettre dans la bouche.

La Providence n'a pas mis seulement sur mon chemin des refuges, elle m'a procuré des prêtres dont le premier, l'abbé Vuillaume, vicaire de Saint-Médard, a eu sur ma formation une influence profonde. C'était un homme sévère et qui tout de suite sut se faire obéir de l'adolescent indiscipliné que j'étais alors. C'est lui qui m'imposa, malgré mes répugnances, la Société de Saint-Vincent-de-Paul et le patronage de la rue Planchat où je connus l'abbé Anizan. C'est lui qui m'imposa aussi, et c'est une immense obligation que j'ai envers lui, sans aucune préparation, la lecture des deux Sommes de saint Thomas qui furent mon étude assidue pendant mes cinq premières années de Chine. Plus tard, j'eus le privilège de connaître deux prêtres éminents, l'abbé Daniel Fontaine, curé de Clichy et l'abbé Mary, curé de Saint-Jean-les-deux-Jumeaux, tous deux rayonnants d'humilité, de gaieté, de bonté et de sainteté. Mais leur influence ne fut pour moi que de simple édification et ne saurait être comparée à la main sage, salutaire, forte et cruelle de l'abbé Vuillaume, celle précisément qu'il me fallait à ce moment de ma vie. C'est là vraiment que je compris, au point de vue humain, les liens d'affection austère qui peuvent se créer entre un pénitent et son directeur.

Je parle du point de vue humain. Plus tard, au cours d'une carrière longue et diverse, je n'eus guère affaire qu'à des prêtres anonymes et invisibles, dont j'étais presque séparé d'ailleurs par la langue, et avec qui je ne pouvais avoir que des rapports sacramentels. La situation ne

changea guère en France pendant les années de guerre, dans le village qui m'abritait, où je trouvais derrière la grille du confessionnal un vieux prêtre falot dont le bégaiement ne faisait que monnayer le mutisme, sans grave inconvénient d'ailleurs puisqu'il s'adressait à un sourd. C'est le point de vue humain : mais ce prêtre de hasard, anonyme et invisible, réduit pour moi à son pouvoir sacramentel, réalisait-il le bien qu'il faisait, le pouvoir immense et formidable dont il était investi, quand, levant la main sur cet empoisonné à ses pieds, avec le goût affreux du péché mortel ou véniel dans sa bouche, cette main qui l'absolvait *ex omni vinculo excommunicationis et interdicti*, il voyait se redresser un homme affranchi, allégé, illuminé, revêtu d'une innocence aurorale ?

C'est la même main qui le matin suivant lui mettait sur la langue la petite hostie blanche. Cette main dont parle le Cantique quand il dit qu'elle distille la myrrhe et qu'elle s'introduit pour notre réfection à travers la fissure de ce monde insuffisant. Que ce soit en Chine, au Japon, au Brésil, au plus profond de l'Allemagne et de l'Amérique protestantes, que ce soit à Bordeaux et à Alger au plus noir de l'humiliation et de la défaite, il y a eu un prêtre pour élever entre ses doigts, pour nous montrer ce petit disque rayonnant et pour nous demander si nous étions dignes de le recevoir. Dignes, prêtre ? dignes, dis-tu ? Bien sûr que nous n'en sommes pas dignes, mais cela ne m'a pas empêché de faire partie de ces vagues épaisses de croyants, appartenant à toutes les races, à toutes les tribus et à toutes les langues de l'Humanité, à toutes les classes et à tous les âges, qui se jettent l'une après l'autre à la table de communion pour ouvrir à leur unique Sauveur, à cet unique Désiré qui maintenant ne leur parle plus en proverbes, ce gouffre qui est leur bouche et leur cœur. Ouvre-toi, dit le psaume, et je te remplirai.

Le ciel a changé bien des fois au-dessus de ma tête, mais je n'ai jamais cessé d'y trouver Marie, d'y trouver l'Église, d'y trouver cette couronne de points lumineux autour de moi, auxquels je n'étais rattaché que par leur pouvoir infaillible de direction et de bienfaisance, toujours présents, de tous côtés présents pour m'imposer le chemin et pour m'interdire l'alternative.

Et, quelle merveille ! Cette couronne, Marie l'a détachée de son front pour nous la donner et pour en faire un instrument entre nos doigts de contemplation et d'efficacité. Ce qu'on appelle le Rosaire. Ce petit grain que nous serrons entre le pouce et l'index, c'est Marie elle-même qui se fait pour nous le véhicule de notre œil et de notre voix et qui nous entraîne avec elle, en un cycle toujours recommencé, dans son itinéraire d'adoration. Cette Marie tout de même, cette Église, cette Mère de Dieu, qui s'est mise tout entière entre nos doigts pour que nous nous servions d'elle ! Fais attention, Seigneur ! lisons-nous à chaque ligne dans les psaumes. Prête l'oreille ! ne t'endors pas ! Elle monte de la

terre vers Dieu jour et nuit, cette sourde rumeur entrecoupée de cris perçants ! Une multiplication de Maries qui L'empêche à jamais de dormir.

Mais il y a une autre couronne, ou disons plutôt un filet, celui où le divin chasseur, un certain soir de Noël, m'a capturé à Notre-Dame, jusqu'au jour où, presque au terme de ma longue vie, franchissant la grille du chœur il me soit échu aux pieds des vénérables chanoines, cette stalle où, pour la première fois, je me suis trouvé pleinement à mon aise et à ma place. Je parle de la liturgie, de ce zodiaque spirituel dont le soleil vient occuper successivement les XII Maisons, de cette table tournante où l'Église vient présenter à Dieu les fruits surabondants de la Grâce et se préparer dans le temps, dans la plénitude de l'œuvre accomplie et de la promesse encaissée, aux rémunérations de l'Éternité. Imperturbable, indifférent au vacarme séculier, il y a eu quelqu'un au fond d'une ville païenne ou protestante qui tournait l'une après l'autre les feuilles de son bréviaire.

La liturgie, telle que je la comprends aujourd'hui, n'est pas un asile hermétique, un refuge contre les cruautés et les scandales d'un monde dont saint Jean nous dit qu'*il est tout entier posé dans le Malin*. L'Église est le couronnement de l'Humanité, comme l'Humanité est le couronnement de la nature. L'une et l'autre sont astreintes à l'Office, et c'est pourquoi nous lisons dans le psaume que *Dieu bénit la couronne de Sa bénignité*. L'*opus Dei* à quoi j'avais rêvé un moment de m'associer dans un monastère, la vie laïque, elle aussi, me permettait d'y coordonner mon existence. Il me suffisait de faire attention à ce que je fais, aux dépens de la frivolité, de l'ignorance et de l'habitude. Ce qu'on m'avait appris à lire au dedans, pourquoi n'y trouverais-je pas la transcription au dehors ? L'idée s'imposa à moi peu à peu qu'il n'y a pas un monde laïque où la rédemption s'introduit comme un épisode étranger, mais que le Christ est vraiment l'alpha et l'oméga, que rien n'existe que par le Christ et pour le Christ, que tout dans les moindres détails des quatre points de l'horizon du temps et de la nature converge au Christ et au Christ crucifié, cet Agneau dont l'Apocalypse nous dit dans un texte essentiel qu'*il a été égorgé avant la création du monde*. C'est Lui sur la Croix dont l'Épître aux Hébreux nous dit qu'*Il a été fait l'héritier de tous les siècles*. Ce besoin du Christ qui avait tant de force dans mon cœur, il était celui de la terre entière qui essaie d'échapper à la vanité et de trouver pas ailleurs qu'en ce rédempteur, son sens et son authenticité. Où est ton Dieu ? me disait une voix répercutée par tous les horizons de la terre. Et alors le souvenir me vint de ce livre où jadis, sur les genoux de la Vierge à Notre-Dame pendant de longues années, j'avais appris à épeler le rudiment. Maintenant, j'avais soixante ans. L'heure de la retraite n'allait pas tarder à sonner pour moi. Ce livre, on m'avait dit, et l'expérience m'avait confirmé, que c'était la Parole de Dieu, le Verbe écrit. C'est intéressant, la Parole de Dieu ! Pourquoi désor-

mais ne pas y consacrer mon existence ? L'heure de la délectation était passée, une autre était venue, celle de la passion et de l'étude.

L'heure d'être catholique. L'heure était venue pour moi, cette chance m'était offerte que j'avais convoitée au jour de ma conversion, d'être catholique, j'entends catholique au sens universel. Quelqu'un qui a vraiment surmonté le monde et qui n'y voit plus rien qui soit étranger au Christ, fût-ce dans la contradiction, même le mal, même le péché. Quelqu'un qui est monté, quelqu'un que l'on a fait monter sur cette montagne de la pureté, qui est aussi celle de la révélation, dont il est parlé dans ce passage du Cantique où il est dit : *Viens du Liban et tu seras couronné.* C'est comme le sommet d'une montagne où toute la terre à nos pieds autour de nous nous fait comme une couronne et prend un sens par rapport à nous parce que nous en occupons le centre. Les anciens Pères ne se sont pas trompés quand ils ne cherchent dans l'Écriture que le Christ et estiment tout le reste vanité. Et, en effet, *multifariam multisque modis*, nous dit saint Paul, tantôt ouvertement proclamé, tantôt sous-entendu, tantôt injonction et tantôt allusion lointaine ou écho par maintes parois répercuté, rien au monde n'existe et rien ne se passe que par rapport au Christ et à cet Agneau, nous dit l'Apocalypse, qui fut égorgé avant la création du monde. Rien n'existe qui ne soit symbole et rien ne se passe qui ne soit parabole. L'Écriture est à la fois un vocabulaire et un récit d'événements. Le vocabulaire ne comporte pas de termes abstraits, son alphabet est composé d'éléments qui ne doivent leur présence, une présence réelle, qu'au Fiat divin et non pas à celui de l'homme. « Interroge les êtres animés, nous dit le Livre de Job, et aussi bien ceux qui ne le sont pas. » Tous contiennent une image plus ou moins lointaine des perfections et des énergies divines, une image que j'appellerai sacramentelle, que ce soit la terre, le ciel, la mer, les montagnes, les fleurs, les plantes, les animaux, le vin, le froment, l'huile, une lampe, une porte, une arme, un vase, et jusqu'aux plus humbles réalités. La sainte réalité ! Et que ce soit aussi tous les sentiments, tous les rapports des hommes l'un à l'autre qui ne font que jouer faiblement le véritable mariage et la véritable paternité, la véritable alliance, la véritable société. Et quant aux événements, toute l'Écriture n'est que la préparation, que le récit, que l'élucidation pour tous les siècles de l'Événement par excellence, je veux dire de cet avènement du fils de l'Homme et du Fils de Dieu par qui toutes choses — oui, il y a bien écrit : toutes choses — sont réconciliées dans le ciel et sur la terre. Tout le reste n'est que le passe-temps frivole et souvent pernicieux des érudits qui feraient bien de méditer les paroles d'un vieux juif, le rabbi Éléazar : « Maudit soit celui qui prétend que les récits de l'Écriture n'ont d'autre signification que leur sens littéral. Car, s'il en était ainsi, l'Écriture ne serait pas la Loi de vérité, la Loi sainte, la Loi céleste. »

Mais Pascal, commentant saint Denys, nous a dit que plus l'appa-

rence est grossière, cette enveloppe rude dont sont revêtus les deux prophètes de l'Apocalypse, plus nous sommes invités à rechercher par-dessous la vérité inestimable qu'elle déguise.

Je parlais tout à l'heure de la couronne de signification. C'est elle qui enveloppe tout entière cette femme dont saint Jean nous dit qu'elle est revêtue de soleil, c'est-à-dire de cette lumière efficace qui nous permet de tout voir, de tout pénétrer et de tout comprendre. Sur sa tête brille le joyau suprême de cette couronne resplendissante, de cette *fulgens corona* que nous pouvons nourrir l'espoir de voir figurer un jour à côté de la rose mystique et de la maison d'or parmi les invocations de la litanie. On a dit de beaucoup de saints et de religieux, en particulier de saint Bernard, qu'ils possédaient toute l'Écriture littéralement par cœur, ainsi que les mille boucliers qui, ornement des murs de son mystique arsenal, vibraient aux sons de la harpe du roi David, et que les textes se pressaient sur leurs lèvres pour satisfaire à tous les besoins de leur esprit et de leur cœur et pour répondre à toutes les difficultés de la vie courante. Que dire de la Sainte Vierge qui n'a pas eu besoin d'apprendre la Bible, elle-même est une Bible vivante, elle-même est le support du Verbe, elle-même est la tige de ce soleil qui éclaire le monde dans le rayonnement des paroles qui ne passent pas. Elle est là debout qui chante le *Magnificat* et qui raconte à Dieu les grandes choses qu'il Lui a plu de lui faire. Elle est la voix de l'univers entier autour d'elle comme une couronne qu'elle soulage de cet immense besoin de témoignage et d'action de grâces dont il était prégnant. « Voici la servante du Seigneur ! » dit-elle : Elle a servi, la servante ! Elle a servi Dieu, elle a servi à Dieu. Satan lui-même, cet indépendant qui se vantait de ne servir à personne et à rien, le voici maintenant, fortement assujetti sous de durs talons, le voici maintenant, le voici qui, lui aussi à la fin, comme nous le dit l'Épître aux Philippiens, il sert ! Le mal sert, la souffrance sert, le péché sert, l'enfer sert, tout cela a coopéré à cette croix au sommet de tout sur laquelle le Fils de Marie est glorieusement étendu ! Et moi, pauvre vieux homme qui n'ai jamais servi à rien, qui en cette vie n'ai jamais été capable de penser dix minutes de suite à la même chose, comme je suis content d'avoir cette Marie pour moi dans le ciel qui raconte à Dieu tout le bien que je pense de Lui ! Et comme je suis reconnaissant à ce pauvre prêtre, là-bas, à Rome, qui au moment où j'écrivais ces lignes, sur son lit de souffrance demande à son maître le droit de souffrir et de travailler encore un petit peu pour Lui et pour ses enfants, d'avoir fixé pour nous au plus haut du ciel une Marie enfin définitive et couronnée ! Dans sa chair comme dans son âme. Celle que le Cantique des Cantiques appelle totale, parfaite. Totale, parfaite pour que nous lui tendions les bras. *Assumpta est Maria ad aethereum thalamum in quo Rex regnum Stellato sedet solio. Veni, coronaberis !*

PAUL CLAUDEL,
de l'Académie française.

UNE JUSTIFICATION DE PORT-ROYAL

par HENRY DE MONTHERLANT

Le chrétien d'aujourd'hui, ou sympathisant chrétien, que peut-il penser du mouvement de Port-Royal ? L'opération achevée, quel est le résidu ? En 1947, dans une note du *Maître de Santiago*, j'ai cru donner toute la réponse en citant la phrase écrite par Saint-Simon dans une lettre à un trappiste, et recueillie dans ses *Écrits inédits* : « L'abbé de Rancé me demanda le silence jusqu'à sa mort, et puis il me dit qu'il y avait deux partis dans l'Église sur la matière de la Grâce (...), mais que Dieu, toujours veillant au bien de son Église, en avait tiré sa gloire, en ce que ces deux partis, semblables à deux cailloux qui s'entrechoquent sans cesse, jetteraient des étincelles à la lumière desquelles la voie mitoyenne se découvrirait entre ces deux extrémités opposées, laquelle conduisait à la vérité et au salut. »

Rancé ne dit pas que le jansénisme a raison, ni seulement que chacun des partis en présence a raison. Il justifie le jansénisme comme étant un des deux cailloux dont le choc est nécessaire pour faire naître la lumière. Mais voilà une image à laquelle je suis moins sensible qu'en 1947, où je jugeais la phrase de Rancé « bouleversante ». Selon moi, l'Église n'est pas redevable au jansénisme parce qu'il a créé un choc et que de ce choc est née une lumière. Mais parce qu'il a créé un choc et que de ce choc est née une souffrance.

Dans mon premier livre, écrit à vingt ans, *La Relève du Matin*, je m'écriais : « O prêtres ! dans certaines âmes, pour l'amour de Dieu et pour l'amour d'elles, systématiquement, créez de la crise. » Et un des personnages de *La Ville dont le Prince est un Enfant*, un prêtre éducateur dit : « Notre but (au collège) est de donner des sentiments délicats à des jeunes gens de l'enseignement secondaire. Cela ne va pas sans d'assez nobles conflits, qui sont, tout compte fait, ce qu'il y a de plus important dans cette Maison. » Crises... conflits... L'Église est une pierre, le Christ l'a dit. Mais elle est aussi la barque de saint Pierre, parce qu'elle veut avancer, et elle avance quand on bat le flot autour d'elle.

— *Ci-dessus, portrait de Montherlant (Photo Laure Albin Guillot.)*

L'athée intelligent ne croit pas à la fécondité de toute souffrance. Il flaire la souffrance féconde, et l'autre. Il prend de la première tout juste ce qu'il lui faut, comme un peintre pose sur sa toile une touche d'une certaine couleur, pour faire valoir les autres. Cela n'est pas difficile ; la plupart des souffrances morales peuvent être éludées si on le veut ; c'est une affaire d'intelligence. Mais le chrétien croit à la fécondité de toute souffrance. Sa religion a été fondée par la Croix ; l'histoire du Calvaire et de ce qui y mène est l'histoire la plus pathétique que les faits et l'imagination des hommes aient jamais édifiée de concert ; et l'histoire de l'Église, par la suite, est l'histoire de ses stations de croix. L'honneur de souffrir est si grand dans le christianisme qu'il va jusqu'à donner du déshonneur, *ipso facto*, à qui ne souffre pas. Bien qu'elle risque de sembler un peu une digression, je voudrais citer ici une historiette que je trouve dans le mystique italien Jacopo Passavanti, du XIVe siècle, parce qu'elle me paraît extrêmement révélatrice. Saint Ambroise, se rendant à Milan, descend dans une auberge et interroge l'hôtelier. Celui-ci lui dit : « Dieu m'a fait beaucoup de bien. Je n'ai jamais connu que la prospérité, et jamais le moindre revers. Je suis riche, en bonne santé, ma femme est belle (j'abrège ! j'abrège !), respecté, honoré de tous, j'ignore ce qu'est la tristesse, etc. » A ces mots, saint Ambroise fait seller les chevaux précipitamment en disant : « Dieu n'est pas avec cet homme qu'il a laissé jouir d'une telle prospérité. Fuyons ! » A peine vient-il de partir que la terre s'entrouvre et engloutit l'auberge, et tous ceux qui sont dedans. L'aubergiste était-il, ou non, homme de bien ? Cela, peu importe. Il était heureux. Il est puni parce qu'il était heureux.

Que l'histoire de l'Église soit l'histoire de ses stations de croix, cette idée est un truisme. Il peut y avoir cependant un certain intérêt à la vérifier avec Port-Royal. Toutefois, auparavant, je voudrais céder au désir un peu naïf de montrer combien ce truisme a été constant dans mon esprit. Je me suis permis déjà de me citer deux fois ici : une citation qui date de 1916, l'autre de 1951. Mais, en 1940, au fort de conquêtes militaires qui paraissaient devoir tourner très mal pour l'Église, j'écrivais dans *Le Solstice de Juin* (que je composais, je le rappelle, en même temps que mon premier *Port-Royal*) : « Ensuite, quand cet âge aura disparu (l'âge qui semblait commencer), nous verrons remonter un âge chrétien. Frais et pur, lavé dans quoi ? peut-être dans son sang, comme il nous paraîtra beau ! comme il nous aura manqué ! Nous l'accueillerons avec des sanglots. Que le christianisme créé par ceux qui l'aimaient paraîtra alors peu de chose auprès du christianisme recréé par ses persécuteurs ! » Et, au début de 1944, dans un article du journal *Comœdia* reproduit depuis en note au *Maître de Santiago* : « Pénétré de la pensée que le christianisme n'a rien à voir avec le succès politique (...), je rêvais que ce qui déferlait sur la France dût marquer le commencement d'une nouvelle persécution, dont le christianisme sorti-

rait rajeuni et ragaillardi : les persécutions se trahissent elles-mêmes, en fondant des fraternités. »

Dans *Port-Royal*, l'archevêque est aussi nécessaire, en face des moniales, que l'est le supérieur en face de l'abbé de Pradts dans *La Ville dont le Prince est un Enfant* : l'un et l'autre jouent le rôle bienfaisant du sacrificateur dans les religions antiques. Les moniales sont bénies parce qu'elles souffrent ; elles le savent, elles le disent. L'archevêque est béni parce qu'il est l'instrument de leur souffrance ; il ne le sait pas, et ne le dit pas, parce qu'il est un homme superficiel ; mais il souffre quelque peu de ce qu'il fait, et il le dit. De chaque côté on pourrait reprendre une parole du supérieur dans la *Ville* (parole qui n'est pas dans l'édition ordinaire, mais qui est dans la version augmentée qui figure dans le volume de mon *Théâtre complet*, dans la Pléiade) : « C'est en souffrant de nous, et nous faisant souffrir, qu'il a senti qui nous sommes. » Ce « qui nous sommes », dans la bouche du supérieur, recouvre une réalité tant humaine que religieuse, et de même c'est ce qu'il recouvrirait s'il était prononcé par des personnages de *Port-Royal*. Et sans doute on nous objectera : « La mère Agnès et le sœur Angélique de Saint-Jean sont des âmes qui ne conçoivent ou ne sentent bien Dieu que dans la joie, ou du moins dans la liberté d'esprit. La souffrance pourrit Angélique ; elle la mène jusqu'au doute : l'irréel n'est plus qu'un rêve, c'est la terre qui est la réalité. » Mais, m'étant aventuré à faire dire par un personnage de ma pièce : « L'Église a plus maintenu ses vérités par ses souffrances, que par les vérités mêmes », et cette phrase ayant été ensuite approuvée par d'excellentes personnes ecclésiastiques, je m'aventurerai à dire, avec l'espoir sinon d'une semblable approbation, du moins de ne recevoir pas trop de démenti : il me semble de peu d'importance qu'une âme périsse si à ce prix la chrétienté progresse ou seulement survit, je veux dire : si le Dieu des chrétiens continue d'être dans le monde un Dieu vivant, et je m'imagine sans peine la sœur Angélique, au plus profond de son désarroi, s'écriant : « O mon Dieu ! si vous existez, vous savez que ce qui naît à votre profit de nos souffrances vaut bien que par une de ces souffrances je me perde. »

Cette justification du conflit créé par le jansénisme, je tiens à le marquer, est à l'opposé de la vue d'ailleurs séduisante de Sainte-Beuve, qui écrit que si le christianisme, au XVIIIe siècle, n'opposa pas en France un front plus solide aux assauts de l'irréligion, c'est parce qu'il avait été divisé par le drame janséniste. Je pense que la défaite relative du christianisme en France au XVIIIe siècle, supposé qu'elle ait été aidée par le drame janséniste, n'est pas à mettre en balance avec le mouvement d'animation du christianisme créé par ce drame, mouvement qui s'est continué jusqu'aujourd'hui. Le drame janséniste, par la masse de souffrance qu'il a créée et les compensations spirituelles nées de cette souffrance, mais aussi par l'intérêt et la sympathie pour le christianisme que son pathétique a suscité chez les incroyants, a plus fait pour main-

tenir en vie le christianisme, que ses affirmations et son attitude n'ont fait pour l'adultérer. On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Les religions, pour prospérer heureusement, ont besoin d'avoir des histoires.

Notes sur *PORT-ROYAL*

On ne marque pas assez à quel point la politesse fausse les rapports sociaux, et non seulement dans le superficiel, mais dans le profond.

Des académiciens vous demandent de vous présenter à l'Académie. Mais il vous est impossible de leur dire les raisons véritables pour lesquelles vous n'avez pas envie d'être de l'Académie. Leur démarche est bienveillante, et tels d'entre eux sont de vos amis ; pour rien au monde vous ne leur diriez quelque chose qui risquât de les blesser. Vous voici donc embarqué dans les gymnastiques et contorsions de la politesse, donnant des raisons fausses, et jamais les vraies ; vous frappant la poitrine : « Je suis un sauvage, un excentrique, je ne vous causerais que des ennuis », et ne cessant de répéter, avec force génuflexions, combien vous avez de respect pour l'Académie. Si bien qu'il y en a qui s'y laissent prendre, et finissent par penser : « Il en meurt d'envie. » Toute l'histoire est en porte-à-faux, parce que la politesse ne vous permet pas de dire la vérité.

Pareillement, j'assistais l'autre jour à un « débat » public sur *Port-Royal*. J'y avais lu les pages qui précèdent. Quelqu'un protestait avec vivacité que cette vue était fausse, car, disait-il, s'il en était autrement, le christianisme serait « malsain ». Je n'osais rien dire, car deux religieux étaient présents. Or, ce qu'il eût fallu dire, c'est que le goût du christianisme pour la souffrance est si évident qu'on est gêné d'y insister ; et qu'à cause de cela le christianisme est, en effet, malsain. Et que notamment l'histoire intime du monastère de Port-Royal, telle que les religieuses la découvrent à leur insu dans les relations écrites par elles-mêmes, contient, à côté de traits admirables et touchants, des traits qui donnent l'horreur et la nausée, par ce qu'ils ont de malsain. La politesse m'empêchait de dire cela devant les religieux. Et ainsi tout ce débat, qui n'avait de raison d'être que dans une exposition véridique des points de vue, n'avait plus de raison d'être puisque la politesse empêchait que l'un d'eux fût exposé.

***

M. Tricot, régisseur de la scène à la Salle Luxembourg, me dit que, *plusieurs fois*, au moment où le rideau tombe sur *Port-Royal*, il a vu, dans la salle, des femmes se signer.

Trait saisissant. Une représentation théâtrale sentie comme un rite religieux, comme un « mystère ».

⁂

Un critique écrit : « La sœur Angélique... C'est elle qui maintient la pureté de la révolte contre les Pouvoirs. Sans la foi intacte, elle n'est rien, ou n'est qu'un monstre. »

Mais les héros de tragédie ne sont-ils pas toujours des monstres ? Pasiphaé, Alvaro, Ferrante, mettons l'abbé de Pradts, et, plus peut-être qu'aucun d'eux tous, Georges Carrion lui-même, l'homme en veston, ne sont-ils pas des monstres ?

⁂

La sœur Angélique, un monstre ? Mais du moins pendant un instant seulement. Deux mois après le baisser du rideau, elle aura repris sa solidité. Tout ce qu'on dit de son doute doit être dit comme on parle d'une crise, comme on devrait parler de ce que j'ai écrit dans *Aux Fontaines du Désir* et *La Petite Infante de Castille*, qui sont le journal d'une crise : en se souvenant que tout cela « s'arrangera ».

⁂

On me signale un petit portrait de Saint-Cyran avec au revers son épitaphe, et deux inscriptions : « Vous n'aurez pas de dieux nouveaux. » « Vous n'aurez pas de vérité nouvelle. » Cependant, Jésus a dit : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter. Plus tard viendra l'esprit de vérité qui..., etc. »

⁂

Péréfixe ôte aux fillés de Port-Royal les sacrements. Mais Jésus les accordait à Judas pendant que celui-ci le trahissait. Comment ai-je omis de le faire rappeler par une d'elles ?

⁂

Un correspondant inconnu m'écrit : *Le débat historique et théologique a un peu masqué aux critiques le débat à la fois sentimental, et débordant le sentimental, entre la sœur Angélique et la sœur Françoise. « Toutes les maîtresses des novices ont été aimées », ai-je lu dans un numéro des* Études carmélitaines. *Angélique est aimée de Françoise : tendresse enfantine et timide « Qu'ai-je fait ? J'ai tiré un peu sur votre robe, pour que vous vous retourniez... » Angélique lui rend maternellement cette tendresse, tout en le lui cachant, jusqu'à ce que l'intensité de la situation lui arrache ce cri de passion : « Je demanderais à Dieu votre mort, plutôt que de vous voir signer ! » A ce moment, Angélique est sur le point de s'ouvrir, mais deux fois elle se rèprend, se referme. Une fois*

elle venait de déclarer son affection : « Je ne vous quitte pas : on ne quitte que ce qu'on cesse d'aimer », mais aussitôt, retirant sa main que Françoise voulait prendre, elle atténue sa phrase en lui donnant une portée générale. L'autre fois, elle était sur le point d'avouer son doute de Dieu : « Mon enfant ! », mais aussitôt elle parle d'autre chose. Toute cette fin de votre pièce est tellement subtile, tellement réservée, et tellement serrée, que les beautés ne peuvent en apparaître qu'à la lecture. Et je vous en fais un reproche, car enfin nous sommes au théâtre...

Pour moi, je dirais que le sœur Angélique, c'est l'abbé de Pradts ; la sœur Françoise, c'est Sandrier (une de ses répliques semble avoir été conçue à l'intention de Sandrier : « On ne pensait à moi que pour me renvoyer ») ; et la mère Agnès, seule debout sur le navire en détresse, c'est le supérieur.

Le dernier paragraphe de cette lettre me paraît plus piquant que juste.

« Je demanderais à Dieu votre mort, plutôt que de vous voir signer ! » est bien un cri de passion, mais la passion qui s'exprime là est la passion de la fidélité, car Angélique jette ce cri à un moment où sa foi chancelle. « Le martyre sans la foi », disait-elle tantôt à Françoise. Son cri, c'est : la fidélité sans la foi. « Ce qu'il y a de plus réel, de vraiment tragique en ce *Port-Royal*, c'est l'amour humain, l'amitié de ces deux « âmes conventuelles » (Angélique et Françoise) dont l'une, privée de la foi, rallie l'autre à une révolte qui n'a de sens que dans la plénitude de la foi. » (Pierre Aubray, *Bulletin de Paris.*)

***

Port-Royal est plus grand dans son rejet du trop humain, que dans son approfondissement du divin.

***

Une bonne sœur parcourt à vive allure le restaurant, clamant : « Pour les pauvres ! » et récoltant à chaque table une gentille somme. Son habit m'est très inconnu. Tout plein de la dignité de Port-Royal, et sachant de bonne source que de nombreuses sœurs quêteuses de la voie publique sont de fausses sœurs, quand ce ne sont pas des hommes déguisés en sœurs, je suis sur le point de lui dire : « A quel ordre appartenez-vous ? » et, si sa réponse ne me satisfait pas : « Vous avez des papiers ? » et poursuivre la chose. Hélas, chaque fois que vous voulez arrêter un escroc, flanquer sur la figure à quelqu'un, faire respecter l'innocence outragée, bref, risquer une séance de commissariat, vous avez toujours un rendez-vous dans l'heure, et généralement un rendez-vous délicieux. Cette espèce de mathématique rigoureuse par laquelle vos sévices chevaleresques avortent à tout coup rappelle en quelque

chose les grandes lois de la Providence, et fait penser qu'elle en tient pour les salauds.

⁂

A un religieux éminent, très érudit, très ami de Port-Royal, je dis de la sœur Angélique de Saint-Jean, sachant ce que je dis : « Elle est souvent méchante. » — « Méchante ? me répond-il. Elle est sadique[1]. »

Quant à l'archevêque Péréfixe, lorsqu'il dit dans ma pièce quelque chose d'un peu intelligent, ou d'un peu haut, ou d'un peu humain, ce quelque chose lui est prêté par l'auteur. Lorsqu'il dit quelque chose de ridicule ou d'inconvenant, ce quelque chose lui est prêté par l'histoire.

De vrai, j'ai haussé tous mes personnages, et le climat même de Port-Royal, comme j'ai haussé, jusqu'à friser l'invraisemblance, le climat du collège catholique dans la *Ville*.

⁂

Deux critiques écrivant sur mon théâtre en même temps, mais sans se connaître, sans s'être le moins du monde donné le mot, Jacques de Laprade et Georges Bordonove, ont fait cette remarque, que la notion d'*exil* y jouait un rôle important. Et, en effet, il n'est pas difficile d'observer qu'Alvaro se sent exilé hors de son Ordre et hors de l'Espagne ; que Sevrais est exilé du collège au moment qu'il commençait de porter au plus haut l'idéal du collège ; que Malatesta est exilé de son cher pape (« Ah ! si on m'avait soutenu dans ce que j'ai de bon ! ») ; que, dans *Port-Royal*, le monastère est exilé d'une chrétienté opposée à lui, cependant que la sœur Angélique de Saint-Jean est exilée doublement : exilée de l'exil qu'elle partage avec le monastère, et exilée de sa foi.

Et cependant, au bout de tout cela, que conclure du retour de ce thème de l'exil non seulement dans mes trois pièces catholiques, mais encore, si j'en crois mes critiques — et il faut avouer qu'ils sont impressionnants — dans nombre de mes autres œuvres ? Eh bien, hélas, et voilà qui marque les limites de la critique, il n'y a rien à en conclure. Toute l'observation psychologique, toute la psychanalyse du monde, ayant constaté que le thème de l'exil est présent dans mon œuvre, se tromperaient si elles en déduisaient qu'il y a un sentiment d'exil dans ma vie. Il y a pour chaque être un grand nombre de choses auxquelles il ne participe pas. De même pour moi. Mais, toutes les choses auxquelles je n'ai pas de part, je n'y ai pas de part parce que je l'ai voulu ainsi expressément. De sorte que les conclusions pathétiques et romantiques que l'on voudrait tirer de cette notion d'exil, en ce qui me

1. Il s'agit de la sœur dans la chronique, et d'après ses écrits, non dans ma pièce.

regarde, ne seraient que de la littérature, sans rapport aucun avec la réalité.

⁂

On n'a pas manqué de s'étonner — quelquefois avec l'air supérieur de la personne-très-informée — que le Christ qui figure dans le décor de *Port-Royal* ne soit pas un « christ janséniste », c'est-à-dire un christ aux bras étroits.

A. Gazier, dans un article de la *Revue de l'Art chrétien* (mars-avril 1910), a montré de manière irréfutable, notamment par de simples reproductions d'images, que les christs du monde janséniste (sur ses autels, à ses murs, dans les ouvrages qu'il faisait imprimer) étaient autant des christs aux bras étendus que des christs aux bras étroits. Et que les autres chrétiens, y compris les jésuites, avaient à l'occasion des christs aux bras étroits.

D'où est venue la légende du Christ aux bras étroits, particularité janséniste ? M. l'abbé Louis Cognet me répond que c'est « une invention des antiquaires du XIXe siècle ».

Quand on voit la façon dont se construit sous vos yeux sinon votre légende, du moins l'idée commune que le monde a de vous, on n'est pas surpris que le seul fait précis (ou quasiment le seul) qui soit resté dans la mémoire du « grand public », de l'aventure janséniste, soit un fait inexact.

HENRY DE MONTHERLANT

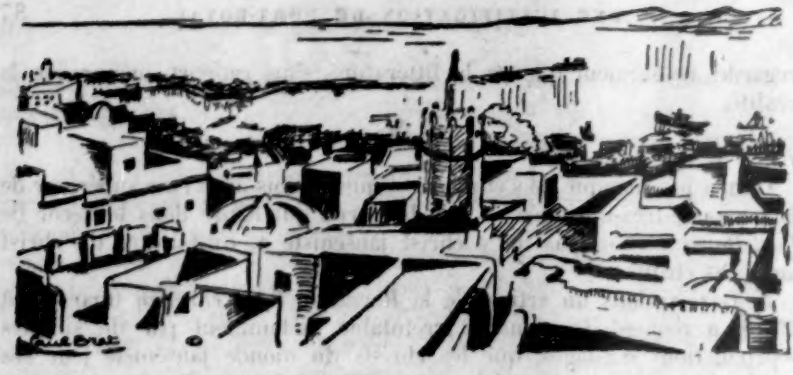
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MOBY DICK

HERMAN MELVILLE, mort oublié en 1891, poursuit son extraordinaire carrière posthume : réimpression de ses œuvres complètes en Amérique et en Angleterre, exposition dans les universités anglo-saxonnes ; pièces, films, drames lyriques tirés de ses œuvres ; recherches et travaux de spécialistes. Depuis quelques années, la plupart de ses livres — restés inconnus en Europe — ont été traduits en français. De *Moby Dick*, nous possédions la traduction faite en collaboration par Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono. Le Sagittaire vient de publier une nouvelle traduction intégrale d'Armel Guerne, illustrée par William Klein, d'après des gravures du XIXe siècle. « Livre noir, chant ténébreux », comme le dit Armel Guerne, qui qualifie justement Mardi — l'autre volet de l'œuvre « marine » melvilienne — de « poème solaire ». Ce chant ténébreux n'a certes pas fini de retentir sur le monde.

F. P.

(Suite de la chronique bibliographique page 92.)



LA FEMME INFIDÈLE

par Jules Roy

I

Il allait être midi et la chaleur était très forte. Des gens s'appelaient et riaient en escaladant les camions qui s'apprêtaient à démarrer vers la popote installée dans une ferme voisine dont un bouquet d'eucalyptus cachait presque les toits de tuiles rouges.

Le secrétaire souleva la portière de la tente et claqua les talons. Debout devant un chevalet où la carte d'Afrique du nord était fixée, le capitaine adjoint Dumard ne se retourna pas.

— Un message, mon capitaine.

— Posez-le sur mon bureau.

Un peu de vent faisait battre la toile. Le secrétaire attendit quelques instants comme s'il hésitait, puis son ombre traversa le triangle de lumière de l'entrée, et le capitaine adjoint entendit son pas s'éloigner. Il acheva d'étudier un itinéraire et nota quelques distances sur un carnet. Toute la journée, les télégrammes de la région affluaient pour demander des renseignements destinés à l'étude d'un regroupement des escadrilles. Le capitaine adjoint y jetait à peine un coup d'œil avant de les envoyer à la section administrative avec le visa du commandant, et il avait presque oublié le nouveau télégramme quand il le vit devant lui en s'asseyant. Il prit distraitement le feuillet jaune, et subitement changea de visage.

Origine X T V. 0930. Très urgent. W. 39. Commandant secteur 31 à commandant groupe 126. Avion Douglas 281, pilote lieutenant Ferrer,

s'est écrasé en mer trois kilomètres nord-est Bône cinq heures trente. Stop. Vedettes secours n'ont trouvé ni épaves ni survivants. Stop. Recherches continuent.

Le capitaine adjoint passa la main sur ses yeux puis il relut le texte en faisant bouger ses lèvres. Il souleva le récepteur du téléphone qui était devant lui et le reposa aussitôt, désemparé. Le commandant ne rentrerait pas avant la nuit et il était inutile d'essayer de le joindre. Quant au chef de l'escadrille à laquelle appartenait l'équipage, il valait mieux le voir.

Dumard se coiffa de sa casquette et sortit. Il était grand, avec un long visage sensible et inquiet. Les manches courtes de sa chemisette de toile kaki et les culottes du short découvraient sa peau bronzée, presque noire dans l'échancrure du col.

Il plissa les yeux sous l'éblouissement du soleil. Les tentes rondes au toit pointu s'alignaient le long de la piste d'atterrissage de terre rouge, entre les vignes ; la poussière des camions qui emmenaient les gens déjeuner montait vers un village, au pied des premières collines que les bois de pins escaladaient en terrasses.

A cette heure, le ciel n'était plus que du feu. Le capitaine adjoint hâta le pas vers les tentes de la deuxième escadrille, de l'autre côté du garage des citernes et de l'installation des douches, où de vieilles touques à essence servaient de cuves à eau. Il s'arrêta devant une portière fixée à deux piquets solidement arrimés.

— Tu es là, Rousseau ?

— Entre, répondit une voix. Je t'attendais.

Le capitaine adjoint regarda autour de lui avec méfiance.

— Non. Viens. J'ai à te parler.

Le capitaine Rousseau apparut, tête nue. Il était moins grand mais plus puissant que Dumard ; à chaque mouvement, les muscles de ses avant-bras ou de ses cuisses saillaient et l'on sentait que le capitaine Rousseau en éprouvait du plaisir. Il portait le front très en arrière et cambrait le torse dans une attitude altière que le regard tempérait d'ironie. Le ton du capitaine adjoint l'avait alerté. Déjà, il fronçait les sourcils et son menton se tendait sous ses lèvres dures.

— Nous n'allons pas au mess ?

— Il s'agit bien de cela ! répondit le capitaine adjoint. Prends ta casquette et suis-moi. Je ne veux pas qu'on nous entende.

Rousseau s'éclipsa un instant puis rejoignit le capitaine adjoint en quelques enjambées.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à voix basse.

Dumard, sans répondre, s'éloigna vers les Douglas, pour chercher un refuge à l'ombre des courtes ailes sous lesquelles le fuselage trapu se redressait brusquement vers un empennage très haut.

— Ferrer, dit enfin Dumard en tendant le télégramme.

Rousseau s'arrêta brusquement.

— Ferrer ? répéta-t-il, les yeux soudain rivés sur ceux du capitaine adjoint.

— Lis.

Rousseau prit le papier dans ses deux mains et l'approcha de son visage.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. Ce n'est pas possible.

— Oui, dit simplement le capitaine adjoint. Moi non plus je n'y crois pas. Ça pouvait arriver à tout le monde, n'est-ce pas ? Mais pas à Ferrer.

— Comment sait-on qu'il s'est écrasé ?

— Je n'ai pas plus de détails que toi et tu vas partir tout de suite en chercher. Je téléphonerai pendant ce temps-là, mais j'aime autant que personne ne parle de cela avant ton retour.

Rousseau serra les dents et ses maxillaires durcirent encore son visage. Il détourna la tête vers les Douglas dont les mufles brillaient sous le soleil, immobiles et inoffensifs. Au-delà de la trouée, les vignes se rejoignaient et dansaient dans la buée torride qui semblait faire bouillir la terre.

— Tu n'avais pas modifié l'ordre de l'équipage au dernier moment ? demanda le capitaine adjoint. Avec Ferrer, il y avait bien Lucas comme observateur et Péraud comme radio ?

— Oui.

— Tu vas alerter l'équipe de permanence et décoller tout de suite. Pose-toi à Bône. Interroge les gens, puis va survoler le lieu de l'accident et rentre aussitôt. Après quoi...

Le capitaine adjoint se détourna à son tour. Il se dégagea de l'ombre et apparut soudain dans la flamme du soleil contre la masse puissante de l'avion.

— Après quoi, reprit-il, il faudra prévenir madame Ferrer. Sans toi je n'en aurais pas la force.

Il eut un geste découragé et son visage découvrit des rides verticales entre les yeux.

Le capitaine Rousseau partit très vite. Le capitaine adjoint le suivit du regard et le vit entrer sous sa tente. Presque aussitôt, la voiture de piste déboucha et roula vers les Douglas. Dumard s'éloigna à son tour et gagna son bureau.

Il posa devant lui sur sa table le télégramme froissé. De la mort de Ferrer il n'avait que cette preuve ridicule : un bout de papier où le radio de service avait transcrit la nouvelle avec une calligraphie enfantine. En ce moment, Ferrer aurait dû être sur la plage de Bône, où les pilotes se baignaient toujours après leur mission, en attendant le ravitaillement. Sans le télégramme, on n'aurait même pas commencé à s'inquiéter puisqu'on n'attendait pas le retour de l'avion avant le soir.

Le capitaine adjoint appuya sur un bouton et le secrétaire apparut

dans l'entrebâillement de la portière, son corps maigre flottant dans des vêtements trop amples.

— A propos de ce message, dit Dumard, vous n'en parlerez pas avant que je vous y autorise.

— Bien, mon capitaine.

— Transmettez la même consigne à la radio.

Le capitaine adjoint congédia le secrétaire au moment où montait le grondement du premier moteur. Quelques secondes plus tard, le second moteur démarra en toussant, puis le bruit se rapprocha et le Douglas tourna près des tentes en tanguant un peu sous les coups de frein. Il s'immobilisa un instant face à la piste et un double rouleau de poussière rouge rejeté par les hélices se releva en un seul panache que le ciel aspirait violemment. Le tumulte enfla et brusquement le Douglas se rua entre les vignes.

Le capitaine adjoint se leva pour observer le décollage jusqu'à ce qu'il vît l'avion émerger au-dessus de la trouée. Alors, il empoigna son téléphone.

⁂

Rousseau soupira. Les moteurs avaient tenu bon. Il les avait réduits dès que la lourde masse de l'avion s'était assurée dans le ciel avec une vitesse qui la mettait à l'abri des mauvaises surprises. C'était le danger, avec ces Douglas : ils ne supportaient pas les pannes. A la moindre défaillance, ils descendaient comme une montagne, un instant soulevée par miracle, et qui soudain retrouve son poids. C'était au décollage que la plupart des gens de l'escadrille s'étaient tués.

Quand les moteurs marchaient, il y avait un plaisir assez excitant à voler sur Douglas. Dès que l'avion était ajusté sur la piste, comme une flèche sur le fût de son arc, qu'on ouvrait les gaz en grand et qu'on lâchait les freins, on était projeté en avant. Le nez du Douglas s'allégeait vite et l'on atteignait en quelques secondes cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Alors l'avion décollait de lui-même sur une légère invite des paumes, et c'était toujours une étrange impression pour le pilote, très en avant sur l'appareil, que de s'élever ainsi, sans voir ses propres ailes, avec la lourde ferraille tonitruante.

Rousseau n'avait pas beaucoup pensé à Ferrer en décollant, sinon pour se dire qu'en se tuant Ferrer avait pris à son compte une fatalité qui serait évitée à quelqu'un d'autre. Il vira en grimpant au-dessus des vignes, afficha son cap, régla ses moteurs sur le régime de croisière, et alors seulement se détendit. Les températures des culasses et de l'huile étaient correctes. Dans une demi-heure, à cette vitesse, la piste de Bône serait en vue, le long de sa lagune brûlante où flottaient les mirages qui avaient englouti Ferrer pour toujours.

Le capitaine Rousseau souleva sa main droite et la laissa retomber

sur le volant, agacé par un courant d'air rebelle. Après tout, la situation aurait pu être inversée : Rousseau pourrait être en train de flotter entre deux eaux, et Ferrer d'éventrer le ciel dans le grondement des moteurs, devant les aiguilles tremblotantes du tableau de bord. S'il avait fallu, la veille encore, désigner le prochain pilote qui allait se casser la figure, le nom de Ferrer ne serait venu à l'esprit de personne, parce que Ferrer était le meilleur pilote des deux escadrilles. Rousseau se souvenait des pannes ahurissantes de Ferrer. Une mauvaise nuit, tous ses instruments d'équilibre détraqués, il avait ramené l'avion en se guidant, pendant deux heures, dans les orages, sur une bille qui dérapait et une aiguille folle. Et pourtant, plusieurs fois depuis quelques semaines, Rousseau avait surpris chez lui des regards désespérés. « Est-ce que Ferrer ne commençait pas à se douter ?... » se demanda-t-il.

Si le capitaine adjoint avait été là, Rousseau lui aurait posé la question, et il regretta de ne pas l'avoir tenté plus tôt. Tous deux ils auraient ainsi parlé de lui dans la cruelle vérité du monde, et, comme détachés, par des milliers de mètres d'altitude, des hommes et des femmes de la terre entière. Déjà, au pied de l'avion, Dumard avait abordé la question principale, avant de rompre aussitôt, comme effrayé : « Il faudra prévenir madame Ferrer. Sans toi je n'en aurais pas la force... » Ils auraient tous deux enlevé leurs casques et coupé le téléphone de bord pour que personne dans l'équipage ne pût surprendre leur conversation. A chaque réplique du dialogue, ils se seraient un peu penchés l'un sur l'autre pour que leur voix pût porter dans le bruit des moteurs, et Dumard aurait tourné vers lui son long visage tourmenté où un triple sillon de rides ondulait sur son front.

Rousseau secoua la tête. Où le grand corps de Dumard se serait-il logé ? Sur les Douglas, le poste de pilotage ne comportait qu'une seule place, vaste, il est vrai, mais unique. Quelle sottise ! Cette disposition interdisait au pilôte la moindre défaillance et seulement un moment de fatigue, alors qu'il aurait coûté si peu au constructeur de prévoir l'installation d'un second pilote. Ce dialogue avec Dumard n'était qu'imagination, comme peut-être toute l'histoire que Rousseau recommençait à vivre — sauf, dans cette histoire, un fait qu'il devait rester le seul à connaître. Et puis qu'aurait-il demandé à Dumard, en vérité ? Comment aurait-il pu déguiser ce qu'il éprouvait pour madame Ferrer dans le fond de son cœur ? Car enfin, maintenant que Ferrer était mort, dès qu'on aborderait la question de sa femme, Rousseau ne se sentirait plus à l'aise.

Déjà, avant la ligne rocheuse de la côte au-delà de laquelle s'étendait le miroir brumeux de la mer, à droite de la masse confuse de Bône, on devinait la piste d'atterrissage. Rousseau n'attendit pas que le navigateur la lui désigne. Il réduisit légèrement les gaz, augmenta le pas des hélices et inclina à peine l'avion vers le rivage. L'indicateur de

vitesse se déplaça vers quatre cents kilomètres à l'heure et s'y fixa au moment même où le navigateur se décidait à parler :

— Nous arriverons dans dix minutes.

— Plus tôt, dit sèchement Rousseau.

Il n'ajouta rien avant l'aérodrome que le contrôle annonçait libre, et, comme le vent était nul, il ne prit pas la précaution de faire le tour réglementaire autour de la piste. Il réduisit la vitesse, sortit le train et les volets et soudain le sol sembla aspirer le Douglas. La piste était très bonne et longue. Quand elle glissa au-dessous de lui, il ferma les gaz et redressa l'avion qui se posa dans un grand bruit de tôles.

Les camions revenaient, après la sieste, à travers les vignes, et Dumard, qui n'avait pas bougé de sa tente où il s'était fait apporter un sandwich et une bouteille de bière, téléphonait encore.

— Ici, capitaine Dumard, commandant en second le groupe 126...

Avec chaque correspondant, Dumard était obligé de reprendre sa personnalité que la fonction écrasait un peu. Il s'effaçait au point qu'on lui donnait à peine un nom. Ce titre même de commandant en second, il ne l'utilisait qu'en tout dernier ressort. Il préférait celui d'adjoint, comme il préférait aux ordres les prières et les suggestions. Malgré tout le soin que le commandant mettait à l'appeler « le commandant en second », on le désignait surtout comme l'adjoint.

— Ici, capitaine Dumard...

Il disait cela avec un battement des cils, comme s'il n'y croyait pas, en fourrageant de sa main libre dans ses cheveux. Il vivait un peu en dehors de tout et le commandement lui pesait. Seulement il aimait les tentes, le bruit des hommes et des avions et cette vie si paisible, malgré les apparences, où il se sentait guidé, comme sur des rails, à chaque heure du jour. Mais beaucoup de formalités avaient été déclenchées par l'accident et Dumard retrouvait de l'autorité pour les accomplir.

— Panne au départ, autant qu'on puisse en juger. Ferrer venait à peine de décoller... J'ai chargé le capitaine Rousseau de l'enquête... Une seconde, dit-il en écartant soudain le récepteur de son oreille. Je l'entends. Il rentre. Je vous donnerai d'autres renseignements plus tard.

Dumard reposa le téléphone et se hâta de sortir. Sous le soleil, il gagna le terre-plein souillé d'huile où déjà le mécanicien attendait l'avion. A peu de distance, une équipe d'ouvriers agricoles sulfatait et le petit nuage bleu de la pulvérisation avançait lentement avec la cuve entre les rangs de vigne. Le Douglas s'éloigna vers la mer, revint en perdant son altitude, puis le bruit des moteurs cessa et l'avion effleura l'étroite bande de terrain où, soudain, dès que les roues touchèrent le sol, jaillit le panache familier de poussière rouge. Puis il ralentit, s'ar-

-rêta et roula en tanguant vers le mécanicien qui guidait le pilote par gestes.

Dumard s'écarta en courant presque pour éviter le vent de sable des hélices, et, après quelques éternuements mécaniques, le tumulte cessa. La campagne sembla possédée tout entière par le bourdonnement d'une guêpe que Dumard chassa de son front d'un geste irrité.

Rousseau souleva le couvercle transparent de l'habitacle, enjamba le poste de pilotage, et, accroché à la courte rambarde, descendit en enfonçant précautionneusement ses pieds dans les logements du fuselage.

— Eh bien ? demanda le capitaine adjoint.

Rousseau ferma un instant les paupières et prit son camarade par l'avant-bras.

— Viens, dit-il.

Il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front et le cou. Il faisait toujours très chaud dans les Douglas dès qu'on roulait au sol. Avant d'atteindre les tentes, Rousseau s'arrêta.

— C'est bien ce que nous pensions : panne d'un moteur au décollage. Ferrer n'a pas pu prendre d'altitude. On l'a vu s'incliner à droite, probablement du côté du moteur qui lui restait pour tenter de revenir se poser ; son feu arrière a glissé sur la mer, puis il y a eu une explosion et des flammes. Les vedettes ont appareillé aussitôt, mais l'avion a coulé et on n'a rien retrouvé. Sauf ça.

Rousseau plongea la main dans la large poche de sa combinaison et en retira un bout de tôle qui devait appartenir aux ailes ou à l'empennage et dont un côté avait été arraché aux rivets qui le fixaient. L'autre portait la marque du feu, et comme des ondes, où la peinture avait fondu inégalement.

Dumard prit l'objet et le retourna plusieurs fois en silence entre ses mains, comme s'il cherchait à déchiffrer le message laissé par Ferrer en mourant. Ce n'était pas la première fois que Dumard examinait ainsi des débris à demi calcinés d'avions où des camarades avaient péri, et, chaque fois, il restait muet, tout saisi d'étonnement et de respect devant la mort. Un jour, probablement, il en serait de même pour lui, et d'autres officiers, Rousseau peut-être, qui semblait protégé, méditeraient devant un de ses moteurs éventré ou un lambeau de ses vêtements de vol.

— J'ai survolé l'endroit où l'on croit que Ferrer s'est écrasé, ajouta Rousseau. La mer y est plate comme la main. Il n'y a plus rien. A peine des traces d'essence et d'huile. Même pas un pneu.

— Il avait de la chance pourtant, dit le capitaine adjoint en observant Rousseau à la dérobée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne veux rien dire de plus, se hâta d'ajouter Dumard. Sinon qu'il avait une bonne gueule. Et puis il connaissait son métier. De lui, on

aurait toujours cru qu'il était capable de décoller un Douglas avec un seul moteur et de se tirer d'histoires où nous nous serions tous tués. Et puis... J'ai des nouvelles du commandant, dit-il après un temps. Il est en panne, naturellement, mais il espère rentrer ce soir ou demain matin.

— Tu l'as mis au courant ?

— Oui.

— Et alors ?

— Il nous charge, toi et moi, de faire le nécessaire.

— Il est bien bon, dit Rousseau. J'aimerais l'y voir.

— De toute façon il t'aurait envoyé annoncer la nouvelle à madame Ferrer. C'est toujours l'affaire du commandant d'escadrille. Le seul type empoisonné là-dedans, c'est moi, comme d'habitude.

— Eh bien ! dit Rousseau en faisant jouer l'ouverture métallique de sa combinaison, ce n'est pas difficile. Tu vas voir. Nous n'avons pas beaucoup de précautions à prendre. Allons-y.

II

— Qu'est-ce que tu vas lui dire ? demanda Dumard quand Rousseau se fut installé derrière le volant et que la voiture s'engagea dans le chemin qui coupait les vignes.

— Quoi ? dit Rousseau.

Il prit un temps et se racla la gorge :

— Que son mari s'est tué ce matin, continua-t-il. Et puis nous lui tournerons le dos.

— Officiellement, dit Dumard, Ferrer n'est pas mort. Tant qu'on n'aura pas repêché son corps, nous n'avons pas le droit de le considérer autrement que...

La voiture ralentit et Rousseau déborda à droite pour croiser un camion-citerne qui roulait vers l'aérodrome dans un nuage de poussière.

— ... comme disparu.

— Disparu, répéta Rousseau. Pauvre vieux. Sa femme touchera sa solde entière pendant combien de temps ?

— Deux ans.

— Ce qui lui permettra de s'amuser.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Alors, pourquoi m'attendais-tu pour aller la voir ? répliqua durement Rousseau. Pourquoi prétendais-tu que tu n'en aurais pas la force si tu étais seul ?

— Oui, répondit le capitaine adjoint. Tu as raison. Sans toi je n'aurais pas pu.

Et il se tut.

Et pourtant, c'était étrange. Dumard n'avait pas l'impression d'accomplir la corvée funèbre dont l'idée, au début, l'avait effrayé. Après tout, avec Ferrer, on ne savait jamais. Dans le fond de son cœur, il s'apercevait qu'il n'éprouvait pas de haine pour madame Ferrer, même pas le souvenir brûlant d'une blessure, comme il l'avait cru au moment où la nouvelle de l'accident avait éclaté. Il sentait même bouger au fond de lui-même quelque chose qui devait ressembler à de la joie. Il allait revoir cette femme qui avait tant fait jaser les escadrilles et tant humilié son mari.

Le capitaine adjoint se remémora combien de fois il l'avait vue. Exactement trois fois. La première, avec Ferrer, un samedi soir, dans un bistro de la ville où il avait échoué avec Rousseau. Ferrer les avait invités à se joindre à eux et ils avaient accepté tous deux avec empressement. En temps normal, il n'y aurait pas eu besoin d'une invitation. Seul, Ferrer serait venu s'asseoir à leur table et ils auraient expédié leur repas en se moquant des clients habituels. Mais, avec cette femme, tout changeait. La deuxième fois, dans la rue, au printemps, à l'époque des premières chaleurs. On voyait bien que madame Ferrer était nue sous sa robe. Elle était ainsi plus indécente et plus provocante que si on l'avait surprise dans sa salle de bains. Le capitaine adjoint en avait eu le souffle coupé, et l'image de madame Ferrer et de ses hanches un peu larges l'avait hanté pendant quelques jours. Quant à la troisième fois, autant n'en pas parler. C'est à peine s'il avait aperçu Ferrer et sa femme, sur le boulevard principal de la ville, alors qu'il rentrait au camp.

Oui, le capitaine adjoint aurait dû mépriser madame Ferrer parce qu'on disait qu'elle couchait avec tout le monde, et il savait déjà cela le premier soir du dîner. Rousseau était de bonne humeur et il avait beaucoup ri, au retour, de ce rire éclatant qu'il laissait jaillir quand ils étaient seuls tous les deux et qu'ils pouvaient se dire enfin ce que les autres ne devaient pas entendre. Ce soir-là, Rousseau avait parlé de madame Ferrer avec une grande liberté. Il avait employé des mots très crus pour la dépeindre et le capitaine adjoint s'était contenté de sourire. On pouvait bien se moquer en même temps un peu du mari et cela n'avait rien d'injurieux à son égard puisqu'il vivait, puisqu'on l'aimait et puisque à l'occasion on saurait le protéger. Ferrer avait une femme un peu trop facile, et qu'on n'oubliait pas une fois rencontrée, voilà tout, mais il avait une façon de plisser les yeux quand il était avec elle et qu'il sentait qu'on devenait entreprenant, qui voulait dire : « Essayez toujours, mes gaillards, et fatiguez-vous. Vous en serez pour vos frais. Le seigneur, c'est moi... »

Quand la voiture atteignit la route, le capitaine adjoint eut l'impression qu'il faisait moins chaud. La chaussée était un peu surélevée et l'on voyait les vignobles mousser jusqu'au pied des montagnes, recouvrir

les premières collines et, à l'opposé, dévaler dans la plaine qui au-delà de quelques dunes dorées menait à la mer. La ville n'était pas très loin. Elle commençait après quelques fermes dont on apercevait les hauts toits rouges et les hangars entre les allées de cyprès et les orangeries. Des anciennes murailles, il restait une porte étroite qu'on ne s'était pas encore décidé à démolir, et où il y avait toujours des encombrements de camions et de chariots tirés par des bœufs.

— Tu sais où habitait Ferrer ?

— Oui, répondit Rousseau.

Ainsi, il fallait continuer de parler de Ferrer au passé. C'est ce qui arrivait de temps en temps à des camarades avec qui on avait déjeuné le jour même à la popote. C'était le métier qui exigeait cela, justement parce qu'il était le plus beau métier du monde. Il donnait trop, et le fil qui retenait cette charge de bonheur était trop ténu et cassait sous le poids. Mais, depuis qu'il s'était arrêté à l'idée que Ferrer avait seulement disparu, le capitaine adjoint éprouvait soudain l'envie de lui rendre sa place dans la communauté des vivants, et il s'attendait presque à retrouver Ferrer chez lui, comme après une absence illégale. Par goût de la farce, ou à la suite d'un de ces mouvements de révolte qu'il manifestait parfois quand on exigeait de lui des choses un peu stupides, comme de changer de tenue pour la visite d'un général, Ferrer eût été bien capable d'avoir quitté les Douglas pour rejoindre sa femme. Il l'aimait assez pour braver les règles établies.

A coups de klaxon, Rousseau se fraya un passage dans la cohue puis s'engagea sur le boulevard qui contournait le centre, vers les nouveaux quartiers européens qu'on venait de bâtir au pied des collines.

Comment savait-il où habitait Ferrer au point de se diriger sans la moindre hésitation ? Ferrer ne recevait personne chez lui. On l'avait, en même temps que trois ou quatre sous-officiers, autorisé à s'installer en ville. Comme le groupe attendait simplement des avions nouveaux, et, avant même d'entrer en opérations, ne faisait qu'user les vieux à des missions de soutien, il eût été absurde d'empêcher les gens mariés des escadrilles de vivre avec leurs femmes pendant une période qui ressemblait beaucoup à la paix. Le commandant avait quand même longtemps hésité parce que la majorité des familles étaient demeurées en France, puis, sous la pression du capitaine adjoint, il avait cédé. Pourquoi priver quelques-uns d'une joie sous le seul prétexte qu'elle était refusée à d'autres ? Le commandant s'était résigné à rendre cette situation légale afin d'éviter que les femmes ne rejoignent leurs maris en cachette. Personne ne pouvait être jaloux, et, depuis le commencement de la guerre, les gens avaient l'habitude d'accepter sans récriminer les circonstances comme elles se présentaient. A présent, Dumard se demandait si le commandant n'avait pas marqué tant d'hésitation en raison de la personnalité de madame Ferrer : avant qu'elle

arrive, sa réputation était grande dans toute l'armée de l'air, et quand on parlait d'elle, on disait que c'était « une sacrée fille ».

Ferrer avait été, un temps, partagé entre le bonheur d'avoir sa femme avec lui et la honte d'être le seul officier à jouir de cette faveur. Puis tout s'était arrangé, du moins dans son esprit. On avait pris l'habitude de le voir quitter le camp quand le travail cessait, mais il ne pouvait jamais invoquer cette licence pour obtenir une dispense de service ou seulement un moyen de locomotion. Pour se faire pardonner ce qu'il appelait « sa chance », peut-être aussi parce qu'il était très généreux, il invitait beaucoup de camarades, mais à l'hôtel. Rousseau l'avait accompagné plusieurs fois à la ville. De là, à se diriger chez lui avec une telle sûreté, cependant...

Rousseau ralentit puis arrêta la voiture devant la clôture de ciment d'une villa d'apparence banale, semblable à toutes celles qui poussaient dans le pays, avec deux fenêtres par côté et un toit quadrangulaire de tuiles mécaniques. Brusquement, Dumard sentit sa fatigue.

— C'est ici ?

— Pas tout à fait, répondit Rousseau déjà debout sur le trottoir. Mais il vaut mieux ne pas nous arrêter devant chez elle. Inutile de se faire remarquer. Viens.

Dumard remonta la vitre. Sans chauffeur pour garder la voiture, Rousseau n'avait pas confiance dans les petits indigènes qui proposaient leurs offices, et il fallut bloquer les portières : à leur retour, la voiture serait transformée en chaudière. Déjà, sur les murs blancs des villas, la réverbération de la lumière était aveuglante.

— C'est à deux pas, dit Rousseau.

— Tu sais ce que tu vas dire ?

— Tu crois qu'il est nécessaire de parler ? Tu ne crois pas que, si nous nous taisons, elle comprendra ?

— Peut-être, répondit le capitaine adjoint. Mais enfin il faudra bien expliquer comment l'accident est arrivé.

— Ah ! s'écria Rousseau, quand nous en serons là, tout sera facile. Le plus dur est de commencer et d'arriver avec nos gueules d'enterrement. Si elle attend quelqu'un, je ne sais pas si c'est Ferrer, mais en tout cas ce n'est sûrement pas nous, dit-il avec amertume.

— N'y allons pas tout de suite. Retournons à la voiture. Nous serons mieux.

— Faisons le tour des villas, répliqua Rousseau. C'est préférable. Dans la voiture, on se demandera ce que nous attendons. Tout le monde est déjà derrière les volets à nous guetter.

Avec leurs persiennes closes, les villas semblaient mortes, mais Rousseau avait raison : ce n'était plus l'heure de la sieste et il devait y avoir derrière chaque fenêtre une vieille femme ou un homme désœuvré en faction, observant la rue par l'entrebâillement des montants ou à

travers les lames de bois des jalousies. Rousseau s'engagea sur la gauche, dans une rue vide en apparence, et bordée, comme toutes les autres rues du quartier, des mêmes bâtisses neuves entourées d'un mince ourlet de terre où les fleurs ne résistaient pas à la sécheresse. Sur le trottoir, de jeunes eucalyptus achevaient de mourir dans des trous protégés par des grilles, leurs longues feuilles jaunes semblables à des larmes de drap funéraire.

— Tu la connais mieux que moi, dit le capitaine adjoint. Tu parleras. Je t'accompagne seulement.

Rousseau ralentit soudain et gagna le milieu de la chaussée.

— Viens ici, on risquera moins de nous entendre.

— Oui, dit le capitaine adjoint. Mais le soleil, bon Dieu ! On dirait que tu n'en souffres pas.

— Viens, répéta Rousseau. Pourquoi dis-tu que je la connais mieux que toi ? demanda-t-il ensuite à voix basse. Parce que je sais où elle habite ? J'ai accompagné Ferrer chez lui plus d'une fois. Tu ne l'ignores pas.

— Bien sûr, mais ce n'est pas seulement pour cela. Un jour, tu as cessé de me parler d'elle. Tu te souviens pourtant de ce que tu m'avais raconté quand nous avions dîné ensemble ?

— Qu'elle était une femme facile ? s'exclama Rousseau.

Il retenait sa colère, mais l'éclat sourd qu'elle prenait lui donnait encore plus de force.

— C'est cela que tu veux dire ? reprit-il. Comment appelles-tu une femme qui te regarde, la première fois qu'elle te voit, avec les yeux de celle-là ? Si Ferrer et toi n'aviez pas été là, j'aurais pu l'embrasser sur la bouche, au bout de cinq minutes. Tu le sais bien.

— Je m'excuse, dit le capitaine adjoint. Oui, je m'excuse vraiment beaucoup de t'avoir gêné par ma présence.

— Tu plaisantes ! s'écria Rousseau en laissant tomber ses bras comme il le faisait par moment, avec une attitude théâtrale. Comprends-moi, voyons. Est-ce que tu n'as pas éprouvé la même impression, par hasard ? Est-ce que tu n'en étais pas scandalisé quand nous l'avons quittée ? Est-ce que tu n'as pas avoué que tu n'avais jamais rencontré une créature comme elle, avec cette envie de coller son corps nu contre le vôtre, alors que son mari est là et que tout se passe en public ?

— C'est vrai.

— Alors, comment appelles-tu ces femmes-là ?

— Tu as raison, dit le capitaine adjoint en posant sa main sur l'épaule de Rousseau. Inutile d'aller plus loin.

Ils retournèrent sur leurs pas, et, à l'avenue, longèrent le trottoir pour s'abriter du soleil à l'ombre des maisons. Mais la chaleur semblait encore plus forte. On se sentait moite, vidé de tout courage et obsédé par le désir de boire.

— Oui, reprit Dumard. Je comprends. Mais alors, cette colère ? Cette colère qui t'a soulevé quand tu es revenu de Bône tout à l'heure, et que tu m'as dit : « Tu vas voir. Nous n'avons pas beaucoup de précautions à prendre... »

— Tu me connais, dit Rousseau en riant. J'exagère un peu.

Dumard le regarda avec tendresse. Jamais encore peut-être il n'avait mieux senti combien profonde était l'amitié qu'il avait pour le commandant d'escadrille. Rousseau savait rire et son rire sonnait comme un fer cruel et découvrait ses dents de carnassier. Son visage aussi était un visage d'homme : il souffrait, il était heureux, il se moquait de ses chefs ou s'indignait toujours avec un peu d'exagération, en effet. La passion l'animait sans un instant de trêve, au point que Dumard se demandait comment elle n'arrivait pas à s'user ni à s'émousser. Mais au centre de cette haute flamme, il y avait les Douglas que Rousseau poussait au-delà des limites normales. Son visage de lutteur aux larges méplats ne prenait sa proportion exacte qu'au poste de pilotage, derrière les vitres obliques du pare-brise ; c'était là que Ferrer et lui déployaient leurs dons.

Rousseau n'éprouvait de véritable soulagement que lorsqu'il avait brisé les mécaniciens à réparer toutes les pièces qui claquaient sur les moteurs, tous aux limites d'une résistance que les hommes, pour leur part, devaient sans cesse dépasser. Quand les types venaient protester auprès de lui, ou quelquefois, par prudence, quand ils essayaient de le mettre en garde contre les dangers de cette méthode forcenée, il les laissait parler en se raclant la gorge de temps en temps selon sa mauvaise habitude, puis tout à coup il éclatait : « C'est tout ce que vous aviez à me dire ? demandait-il de sa voix rauque. Alors ce n'était pas la peine de vous déranger et de vous donner tant de mal. » Et son rire sauvage montait encore. Il se levait et poussait les gens hors de la tente. « Au travail, s'écriait-il, au travail ! J'ai besoin de trois taxis pour demain matin. Si vous perdez votre ardeur à des discours, je ne les aurai sûrement pas, et il me les faut. »

— C'était dû à l'excitation du vol, reprit Rousseau. Tu comprends ? La mer où Ferrer s'était écrasé, et qui avait déjà tout effacé. Et puis, ce besoin que Ferrer avait eu d'emmener sa femme ici...

Il plissa les yeux sous la lumière d'un nouveau mur et ralentit le pas.

— C'est là.

Une petite grille coupait la barrière de ciment devant la porte de la villa. Une bougainvillée poussiéreuse essayait d'escalader la verrière qui servait d'auvent. Le capitaine adjoint posa la main sur la poignée et la retira aussitôt. Le métal était brûlant. Rousseau poussa la grille du pied.

— Passe, dit-il.

Le capitaine adjoint monta les trois marches de l'entrée. Comme partout ailleurs, les persiennes étaient tirées, mais déjà un enfant indigène, vêtu de haillons qui découvraient son petit corps presque noir, s'était collé contre les losanges ajourés de la clôture et regardait avidement les deux hommes. Au moment où il appuyait sur le bouton de la sonnette, Dumard l'aperçut et le désigna du menton à Rousseau.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit Rousseau à l'enfant de sa voix dure.

L'enfant s'écarta à peine, sans répondre, et sans le quitter des yeux. Rousseau haussa les épaules puis remonta en soupirant la ceinture de sa culotte. Dans la villa personne ne bougeait.

— Sonne encore, dit Rousseau qui se retourna vers l'enfant. Pas là ? demanda-t-il en agitant la main.

L'enfant s'éloigna davantage.

— Elle dort peut-être, grommela Rousseau. A moins que...

Il descendit les marches et adressa un signe au capitaine adjoint, qui le suivit. Ensemble, ils firent le tour de la villa et débouchèrent dans un enclos misérable, dévoré de soleil, où végétaient de jeunes citronniers et quelques pieds de maïs aux épis empanachés dans leurs quenouilles. Là encore, on était sous les regards des voisins auxquels il semblait qu'on ne pouvait pas échapper. Dans une minuscule buanderie attenant à la maison, une femme était penchée sur un bassin, les bras plongés dans l'eau mousseuse. C'était aussi une indigène, la femme de ménage probablement ; elle se releva, retira une veste de toile blanche d'aviateur qu'elle déposa sur le bord du bassin et s'essuya vivement les mains contre les hanches.

— Madame Ferrer n'est pas là ? demanda Rousseau.

La femme secoua la tête. Elle avait sûrement entendu les coups de sonnette et n'avait pas bougé, mais à présent qu'elle lisait la déception sur le visage des hommes, elle sortait de son indifférence. D'habitude, ce n'était pas cela qu'elle voyait dans les yeux des hommes qui venaient chez madame Ferrer.

— Pas là, dit-elle en souriant.

— Tu sais où elle est ?

— ... sais pas.

— Tu l'as vue, ce matin ?

— Non.

— La garce ! souffla Rousseau à l'oreille du capitaine adjoint, et il se détourna d'un coup.

Pieds nus, la femme avança vers une porte, celle de la cuisine vraisemblablement, qui ouvrait, entre deux bouquets d'hortensias décolorés, sur le jardinet.

— Laisse, commanda brutalement Rousseau.

— Monsieur Ferrer... dit la femme.

— Quoi, monsieur Ferrer ? répondit Rousseau. Tu penses qu'on sait

où il est, monsieur Ferrer. C'est madame Ferrer qu'on cherche. Si tu la vois, dis-lui qu'on reviendra tout à l'heure.

La femme les regarda disparaître derrière la façade de la villa. L'enfant n'était plus là, mais le capitaine adjoint l'aperçut qui les observait de loin se diriger vers la voiture, ouvrir les portières et se laisser tomber sur les sièges.

— Roule, dit le capitaine adjoint en ouvrant les vitres et les prises d'air. On crève là-dedans. Tu t'arrêteras quand tu voudras, mais à l'ombre.

Rousseau accéléra et passa les vitesses.

— Tu as compris ? dit-il en ricanant. Ferrer ne devait pas rentrer cette nuit. Elle a découché.

Dumard fit un geste vague. Il était las, et il avait si chaud qu'il pouvait à peine penser. Il n'avait plus envie de parler. Il se sentait lui aussi perdu, comme Ferrer ce jour où il arrêtait les camarades dans la rue, pour leur demander s'ils avaient vu sa femme. On en avait beaucoup parlé au mess. Les types prenaient l'air étonné puis, à peine Ferrer tournait-il le dos, qu'ils éclataient de rire. A la nuit, Ferrer était rentré au camp avec un camion de permissionnaires, et il avait couché dans son avion. Avec qui sa femme le trompait-elle, à l'époque ? Et comme elle devait le mépriser pour ne pas craindre qu'une mission pût être décommandée ! « Des claques, se dit Dumard. Elle ne méritait pas autre chose... »

Rousseau dépassa le quartier européen et attaqua résolument, à la sortie de la ville, la route bordée de platanes qui escaladait la montagne. Déjà la touffeur qui semblait bloquée au-dessus des maisons se dissipait. Il faisait moins chaud, et, par moments, des souffles attiédis venaient des hauteurs boisées où, pendant la paix, les gens allaient respirer, les soirs d'été. Rousseau ralentit, vira dans un carrefour et s'arrêta dans la descente, prêt à repartir.

— Ce n'est pas son absence qui m'étonne, dit le capitaine adjoint. Après tout, comment sais-tu qu'elle a découché ? La femme de ménage n'a rien compris à ce que tu lui disais.

— Elle a très bien compris. Mais peu importe, répliqua Rousseau. Qu'est-ce qui t'étonne ?

Dumard tourna son visage vers la ville qu'on devinait tassée plus bas dans sa cuvette, avec le mystère de ses hommes et de ses femmes.

— C'est qu'à un certain moment, tu ne m'aies plus parlé de madame Ferrer.

— A quel moment ?

— Tu le sais bien. Après le soir où nous avons tant ri de savoir qu'elle était...

— Tu es enragé, répondit Rousseau en ricanant. Je croyais que nous nous étions expliqués de cela tout à l'heure.

— De ce qu'elle était. Mais tu ne m'as pas dit pourquoi tu ne m'avais plus parlé d'elle.

Le capitaine adjoint se souvenait avec beaucoup d'exactitude qu'une semaine environ après la rencontre du restaurant, Rousseau était resté de pierre chaque fois que la conversation au mess revenait sur madame Ferrer. Cette discrétion entrait peut-être dans son rôle de chef d'escadrille qui ne voulait pas ajouter au ridicule d'un pilote, mais elle ressemblait peu à la spontanéité de Rousseau : il savait très bien épargner les mérites d'un subordonné tout en se moquant de ses travers, surtout devant le capitaine adjoint. Leur amitié à tous deux les aidait à vivre dans l'ambiance difficile des aérodromes et des communautés d'hommes volants. Ils s'épaulaient. Ils se défendaient quand l'un d'eux était attaqué. Pendant longtemps, aucun soupçon n'avait effleuré Dumard. Mais, à présent, les réactions successives de Rousseau lui paraissaient bizarres. L'estime que Rousseau portait au pilote Ferrer n'empêchait pas qu'il aurait continué, devant le capitaine adjoint tout au moins, à parler de madame Ferrer avec l'amusant et glorieux mépris qu'on a pour les femmes qui vous tombent dans les bras cinq minutes après qu'on les ait rencontrées. Rousseau aimait les femmes. Il en courtisait parfois plus d'une à la fois, selon les occasions, et quand il en était privé, il courait dans tous les sens, comme s'il était perdu, en quête d'une nouvelle aventure. Que cachait donc cette subite réserve à l'égard de madame Ferrer, qui paraissait, elle aussi, une femme à aventures ? Dumard se posa la question et aussitôt se traita d'imbécile. Si Rousseau s'était laissé emporter par la colère, il se pouvait que la mort de Ferrer y fût pour beaucoup. Après tout, la mort pouvait rendre insupportable ce que la vie aidait à accepter.

— Tu es bien curieux tout à coup, dit Rousseau. Je ne te disais rien parce que je n'avais rien à te dire. Pourquoi ? ajouta-t-il. Madame Ferrer t'intéresse ?

— Elle m'intéresse, c'est vrai, avoua le capitaine adjoint. Peut-être à cause de Ferrer et peut-être...

— Tu plaisantes ? s'écria Rousseau. Pas toi !

— Pourquoi pas moi ? Je ne suis pas plus indifférent ni meilleur que les autres. Quant à ce que tu prétends qu'elle soit, tu n'en sais rien et je m'en moque. Ou si tu le sais, tais-toi à présent, dit-il violemment, puisque Ferrer est mort. C'était un copain. Que sa femme ne lui enlève rien, maintenant qu'il a tout perdu.

— Tu oublies ce que nous faisons, dit Rousseau. Nous cherchons madame Ferrer pour l'avertir que son mari a disparu. Pense d'elle ce que tu veux, mais il faut la trouver.

— Où cela ?

Rousseau empoigna le volant et repoussa un peu sa casquette en arrière.

— Je vais t'y conduire.

Il desserra le frein et la voiture roula sur la pente, puis il embraya en seconde vitesse, mit le contact et le moteur rugit.

— Tu sais beaucoup de choses, dit le capitaine adjoint.

— Ferrer était un de mes pilotes, répliqua Rousseau. A ma place, tu aurais agi comme moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

— Tu aurais cherché à savoir, dit Rousseau en accélérant.

III

Cette fois-ci, le capitaine adjoint devait en convenir. Selon l'expression de Rousseau, madame Ferrer l'intéressait. Il allongea ses grandes jambes sous le tableau de bord et s'abandonna sur son siège, l'avant-bras posé sur la portière. Un instant, il ferma les yeux, épuisé. Pourquoi avait-il, à son tour, éprouvé une telle colère ? Pourquoi invoquait-il le souvenir de Ferrer pour couvrir l'indignité de sa femme ? « Quelle indignité ? se demanda-t-il tout à coup avec fureur. Qui peut prétendre que madame Ferrer est une putain ?... » Ils avaient quelquefois des mots cruels pour les femmes qui leur paraissaient désirables et qu'ils ne pouvaient approcher, et leur continence forcée d'hommes de guerre se vengeait alors en propos orduriers. Ils salissaient les femmes qui leur échappaient ou qui se refusaient à eux. Lui aussi, le soir du dîner avec Ferrer, sa femme et Rousseau, il avait été troublé par madame Ferrer au point qu'il aurait subitement tout abandonné pour la suivre, sans réfléchir, s'il n'y avait pas eu le métier, le camarade qu'il risquait de trahir, et les autres camarades qu'on ne pouvait laisser en plan avec une solitude qui dévenait, dès qu'on la partageait, moins amère. « Et pourtant, se dit-il, on ne pouvait pas affirmer que madame Ferrer était si belle que ça... » C'était autre chose. Elle était un être étrange, qu'on avait envie de serrer contre soi pour oublier le mal de la terre, le bouleversement que la guerre apportait partout, les meurtrissures de l'âme, et même les Douglas dont le bruit et la violence, à la longue, fatiguaient, et qui tuaient dès qu'on cessait de les dominer.

De madame Ferrer, on devait peut-être aussi, avec le temps, se fatiguer. En la revoyant dans sa pensée, le capitaine adjoint convenait qu'elle était un peu vulgaire. Elle employait parfois, sans appuyer, et comme avec un naturel parfait, des mots d'argot qui ne gardaient dans sa bouche que leur drôlerie. Son corps avait des défauts. Ses mains étaient courtes. Les seins, déjà, paraissaient un peu opulents, mais le capitaine adjoint ne pouvait résister à la tentation d'y plonger les yeux, à la dérobée, car madame Ferrer ne les cachait guère, et chaque fois, il se blessait à une tendresse profonde qui ne semblait pas se mesurer. Si

jeune qu'il fût, le visage portait de légères flétrissures, près des yeux et des lèvres, mais le regard, presque doré, et semé d'étoiles incertaines, sous la chevelure châtain foncé veinée de roux, brûlait, au-dessus du petit nez et de la bouche avide. C'était peut-être l'avidité de la bouche qui avait le plus troublé Dumard. De cette bouche-là, il se disait naïvement qu'on ne devait pas se lasser.

Ce soir-là, ils avaient tous tenu des propos très ordinaires. En parlant des uns et des autres, de la petite ville cancanière, de la tête hirsute et louche du patron du restaurant, des repas infects qu'il servait, ils avaient beaucoup ri. A chaque rire, l'âme du capitaine adjoint s'allégeait. Il riait peu d'habitude, et madame Ferrer rayonnait d'une innocence animale, qui faisait découvrir à Dumard qu'il était jusque-là passé sottement à côté de la vie, en préférant les Douglas à tout ce qui retenait les autres hommes sur la terre et déclenchait leurs rires. Il comprenait pourquoi Ferrer avait, lui aussi, l'air heureux. A sa place (il se l'était déjà dit, ce soir-là) il ne savait pas s'il aurait risqué chaque jour de perdre sa femme en essayant de se faire dévorer par un Douglas. Mais peut-être Ferrer avait-il le sentiment qu'il devait justement payer le prix de sa femme.

Les anisettes bues avant le repas et le vin rouge répandaient dans le corps du capitaine adjoint un feu léger qui lui gagnait peu à peu le cerveau. De son côté, Rousseau n'avait pas résisté davantage. Bien au contraire, il savait cueillir les jours et les compagnons comme ils se présentaient. S'il s'embêtait, il s'en allait et entraînait Dumard à sa suite, en déversant sur les gens des torrents de grossièretés, mais il savait mieux que lui découvrir chez des interlocuteurs ennuyeux le travers qui l'amusait. On ne savait jamais s'il se moquait ou s'il était sérieux, ni jamais jusqu'où allait son intérêt, sauf lorsqu'il s'installait, avec la discrétion d'une armée prenant possession d'une ville.

Dumard qui le guettait, avait vite, ce soir-là, reconnu chez lui les signes du plaisir : les coudes sur la table, Rousseau s'était carré face à madame Ferrer en plantant les yeux sur elle, comme sur un ennemi ou sur une proie. Ses mâchoires la mordaient déjà et son regard laissait éclater une sorte de victoire voluptueuse que les paupières retenaient de temps en temps, quand il devait avoir le sentiment qu'il se trahissait. Mais, même ainsi, il amusait Ferrer qui n'était pas jaloux. « Pas assez », avait pensé ce soir-là avec agacement le capitaine adjoint.

— Je meurs de soif, dit le capitaine adjoint quand l'auto traversa la ville. Arrête-toi.

— Où ça ?

— Où tu voudras.

Rousseau rangea la voiture devant un des cafés qui occupaient les quatre côtés de la place d'Armes, où la garnison donnait autrefois ses revues. Depuis, on avait construit au centre un kiosque à musique

que le tronc d'un palmier traversait de part en part et dont le plumet sortait sur le toit de fer, taillé avec des dièdres comme un diamant. Les terrasses des cafés et des restaurants envahissaient tout l'espace libre, sous les platanes entre lesquels des ouvriers suspendaient des guirlandes de fils électriques où ils allaient accrocher des ampoules multicolores. A la fin de la semaine, en effet, on célébrait avec la Pentecôte la fête annuelle de la ville, et le quartier du centre résonnerait pendant trois jours du bruit barbare et merveilleux des bals et de la foire. C'était encore la guerre, et il eût été décent de supprimer la fête, comme on le faisait jusqu'alors, mais, dans ce pays, le mot de décence n'avait pas de signification. Les commerçants s'étaient plaints des mauvaises affaires et la municipalité avait été trop heureuse de satisfaire leurs doléances. La fête attirait beaucoup de monde des villages et des fermes, car sa réputation était grande. On s'était contenté d'annoncer que le bal finirait chaque soir à minuit. On était tant privé de bals depuis le commencement de la guerre que personne n'avait protesté. Quant aux troupes qui étaient massées dans la région, elles ne demandaient qu'à s'amuser. Le capitaine adjoint pensa que madame Ferrer devait aussi attendre ces trois jours de plaisir et, de nouveau, il revint à elle avec tristesse.

Il avala son verre de bière et s'épongea le front. La terrasse sentait l'anis et, près des arcades qui faisaient le tour de la place et des grandes voilures ocres et rouges que les cafés tendaient au-dessus des tables pour les protéger du soleil, l'ombre était presque fraîche. Rousseau alluma une cigarette dont il rejeta rageusement la première fumée loin de lui, en plissant les yeux comme s'il cherchait quelqu'un.

— Tu crois qu'elle pourrait être là ? demanda le capitaine adjoint.

— Je ne sais pas. Ferrer lui avait peut-être fixé rendez-vous ici.

C'était dans le restaurant d'en face qu'ils s'étaient tous rencontrés la première fois. Madame Ferrer portait une robe noire collante qui donnait à sa gorge tout son éclat. On sentait qu'elle n'était destinée qu'à l'amour, qu'elle ne devait vivre que pour l'instant où son visage se renversait sous la tempête du plaisir et qu'en même temps elle ne gardait aucune illusion sur les conséquences. Avec elle, on devait se quitter comme on se rencontrait, et c'était à chacun de se dégager au mieux : telle semblait être la conclusion générale qu'on pouvait tirer de son attitude et de ses propos. Cependant, dès qu'elle ne riait plus, elle semblait lasse. « De quoi ?... » s'était demandé le capitaine adjoint. Mais, chaque fois, et comme si elle devinait la question qu'on pouvait formuler à son égard, elle s'était rejetée avec furie dans la joie de vivre, sous l'impérieuse impudeur de Rousseau dont Ferrer ne songeait pas à s'offenser. « A sa place, se répétait encore Dumard, j'aurais été gêné... »

En effet, ce soir-là, Rousseau exagérait et Ferrer aurait dû songer

à protéger sa femme, comme on protège un enfant d'une mauvaise rencontre. Mais Ferrer était l'innocence même. Si averti qu'il fût, par l'expérience de la vie à l'escadrille, de l'imprudence qu'il y avait à laisser une jolie femme aux prises avec des types comme Rousseau, il devait se dire que la camaraderie constituait le principe sacré d'une protection. Le bouillant intérêt de Rousseau semblait seulement le flatter et l'amuser. Il avait une femme que les copains lui enviaient, comme on peut envier une maison qui ne vous appartiendra jamais, sans jalousie, et simplement parce qu'elle est belle. Le désir qu'il sentait battre dans les veines d'un admirateur n'était qu'un hommage à la beauté et il n'avait pas le droit de s'en offenser. Pourtant à la fin du repas, il s'était levé subitement prenant prétexte du travail du lendemain pour brusquer le départ, sans s'excuser. Avec un regard navré vers Rousseau, madame Ferrer avait quitté le restaurant et tout le monde s'était séparé. Tandis que Rousseau puisait dans sa poche un paquet de cigarettes, le capitaine adjoint avait suivi des yeux madame Ferrer, plus longtemps qu'il n'eût été décent de le faire. Elle traversait la place à côté de son mari, qui avançait en chaloupant un peu, et paraissait la tenir à l'écart, comme s'il boudait. Pendant un long moment, Rousseau et le capitaine adjoint s'étaient tus, puis le rire sauvage de Rousseau avait éclaté, une fois de plus.

A présent, le regard de Dumard fouillait aussi les terrasses des cafés presque vides à cette heure-là. Il s'arrêtait un instant aux femmes qui traversaient la place, mais aucune d'elles ne lui renvoyait cette émotion que Dumard éprouvait depuis à revoir, même en imagination, madame Ferrer. Aucune femme n'avait sa bouche ni son regard, ni ce corps qui semblait toujours attendre l'amour.

— Elle n'est pas là, dit avec déception le capitaine adjoint. Il est peut-être encore trop tôt. Partons.

Rousseau appela le garçon en tapant dans ses mains et jeta à côté de son verre un billet crasseux des émissions de guerre.

— Où allons-nous ?

— Suis-moi, dit Rousseau en repoussant sa chaise.

⁂

Cette fois encore, Rousseau n'arrêta pas la voiture devant la maison où il emmenait Dumard. Il verrouilla sa portière, et partit avec le capitaine adjoint vers un bloc de hauts immeubles blancs dont le premier étage reposait sur des arcades, comme c'était la coutume dans le pays, puis, sans hésiter, entra sous un porche et sonna à une porte du rez-de-chaussée, près d'une plaque de cuivre : *Docteur Lelong, ex-interne des hôpitaux.*

A l'infirmière qui ouvrit, Rousseau expliqua qu'il désirait voir le

docteur Lelong pour une question personnelle, et on les introduisit dans un salon banal où quelques clients attendaient, l'air absent, en feuilletant des magazines. Rousseau se laissa tomber dans un fauteuil, mit sa casquette sur ses genoux et parut s'absorber dans une méditation. Il avait ce visage tendu qu'il prenait, quel que fût le fond de sa pensée, devant les gens qu'il faisait appeler pour les engueuler, et le capitaine adjoint reconnut les signes inquiétants de cette attitude qui rendait le chef d'escadrille sourd à toutes les excuses et décidé à tout, même à l'injustice. A se barricader ainsi, il tombait parfois dans son propre piège et commettait des erreurs de jugement dont il se repentait ensuite. Mais cette fois-ci, Rousseau ne semblait pas employer un procédé.

— Tu le connais ? demanda le capitaine adjoint à voix basse en désignant la porte du cabinet.

Rousseau secoua la tête.

— Et alors ? reprit Dumard. Tu aurais pu m'avertir, ajouta-t-il, comme Rousseau ne répondait pas.

Rousseau haussa les épaules. Il expliquerait tout à l'heure à Dumard comment il avait appris que le docteur Lelong était l'amant de madame Ferrer. Puis ses lèvres esquissèrent un sourire. Ne valait-il pas mieux laisser Dumard à l'écart de tout cela ? Avec Ferrer, il était à peu près le seul à ignorer que madame Ferrer retrouvait le docteur Lelong chez lui, qu'on les avait rencontrés plusieurs fois seuls en voiture. Rousseau se pencha vers le capitaine adjoint.

— Elle a dû passer la nuit ici, chuchota-t-il.

Le docteur Lelong était chirurgien et jouissait d'une grande notoriété dans la région. On venait le consulter de très loin et il devait à son âge de n'avoir pas été mobilisé. On lui prêtait aussi beaucoup de succès féminins. « Dus à quoi ? se demanda Dumard qui prit soudain sa tête dans ses mains. A sa simple volonté de séduire, probablement... » Lui qui n'arrivait pas à être aimé des femmes, il enviait, en les méprisant un peu, les hommes qui réussissaient dans cette entreprise. En guise de consolation, il se disait que pour accumuler ce genre de victoires il ne fallait pas être très difficile. On prétendait que le docteur Lelong était brutal et, à cette pensée, Dumard sourit avec amertume. Était-ce ainsi qu'il aurait dû agir ? De toute façon, même si madame Ferrer était la maîtresse du docteur Lelong, ce n'était pas une raison pour lui tourner le dos, comme voulait faire Rousseau, après lui avoir annoncé la mort de son mari.

Malgré toute sa gentillesse et sa drôlerie, on pouvait se lasser de Ferrer. Sorti des Douglas, des autres avions qu'il avait pilotés dans sa carrière et des camarades, de quoi pouvait-il bien parler ? Une jeune femme devait vite se rebuter de ce métier qui arrachait son mari, dès l'aube, à sa maison, pour ne l'y ramener que le soir. Oui, se demandait Dumard, comment prendre le rôle d'accusateur ? Ce n'était pas la faute

de Ferrer, ni de sa femme, sans doute. Madame Ferrer pouvait tromper son mari et lui rester fidèle en certaines choses. Si leste qu'il fût, Ferrer s'empâtait, ses yeux étaient déjà bouffis de graisse et sa ceinture commençait à se barder de panne. Il était le premier à en rire quand on le taquinait. Il prétendait qu'il aurait bientôt l'air sur lequel on juge les gens importants. Sa voix avait un accent commun qu'un léger zézaiement aggravait encore. Pour l'aimer, il fallait l'admirer pour autre chose, par exemple parce qu'il était un pilote accompli. Mais de quel poids pouvaient peser ces vertus qui rejoignaient l'inconsistance du mythe auprès du délaissement dont se plaignait sa femme ? Elle ne le voyait jamais quand il décollait son Douglas et seulement quand il rentrait, avec l'air un peu drogué des hommes qui sont restés quelques heures entre le ciel et la terre, appuyés à la vitre à glissière d'un Douglas, la main droite sur le volant, et qui ont du mal à reprendre contact avec la vie ordinaire. Pour tourner le dos à madame Ferrer parce qu'elle avait trompé son mari, il fallait avoir été offensé soi-même. « Il n'y a que Ferrer à posséder ce droit », se dit le capitaine adjoint en relevant lentement son visage vers Rousseau.

L'infirmière entrouvrit la porte et adressa un signe aux officiers qui la rejoignirent. Ils attendirent un instant, embarrassés entre les tentures, les glaces et une énorme potiche.

— Laisse-moi parler, si tu veux, dit le capitaine adjoint, puisque tu ne le connais pas.

— J'allais te demander de le faire, répondit Rousseau.

Quand l'infirmière poussa devant eux la porte du cabinet de consultation, où flottait une vague odeur d'éther, le docteur Lelong se lavait les mains et leur tournait le dos. Sous la blouse blanche, on ne voyait que ses épaules un peu tombantes et son torse grêle. Quand il leur fit face et qu'il apparut soudain dans le rayon de lumière que les stores laissaient passer, le capitaine adjoint fut surpris de ne pas trouver l'adversaire auquel il s'attendait. Sous une impassibilité qu'on devinait feinte, le visage du docteur Lelong avait une délicatesse presque féminine, et les cheveux gris plantés drus sur le crâne semblaient rejetés en arrière par une tornade. Malgré le ventilateur qui ronflait sur le bureau, il était en sueur.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il en serrant la main aux officiers.

— Nous nous excusons de cette démarche, dit très vite Dumard, et nous vous demandons de nous pardonner si elle n'a pas de sens.

— Je vous en prie.

— Il est arrivé un accident au lieutenant Ferrer et nous sommes chargés d'avertir sa femme, mais nous ne la trouvons pas. Et comme on nous a dit que vous étiez un de ses amis...

Le docteur Lelong eut un geste vague et des rides labourèrent son front :

— Oh ! son ami...

Puis, son regard vint se poser sur le capitaine adjoint.

— Grave, cet accident ?

— Ferrer s'est tué ce matin en décollant de Bône.

— Il était au-dessus de la mer, ajouta Rousseau, et son avion a coulé. On n'a pas encore retrouvé son corps, et comme madame Ferrer n'est pas chez elle...

— Vous avez écouté les ragots de ce patelin et vous êtes venus ici, continua le médecin en s'asseyant lentement derrière son bureau. Eh bien, dans ce cas, vous serez déçus. Madame Ferrer n'est pas ici.

— Cependant... dit Rousseau en marquant un temps.

— Cependant quoi ? demanda le médecin en s'adossant à son fauteuil tournant.

— Il faut que nous la trouvions, se hâta d'ajouter le capitaine adjoint.

Le docteur Lelong appuya sur la table ses doigts dont les dernières phalanges étaient un peu écrasées sous les ongles coupés très court, et se leva.

— Vous auriez pu, en me téléphonant, vous épargner la peine de venir jusqu'ici. Je suis désolé pour vous et pour madame Ferrer.

Rousseau se détendit soudain et gonfla sa poitrine.

— Excusez-nous, dit-il d'une voix tranchante en se dirigeant vers la porte.

Comme Rousseau, le docteur Lelong semblait au comble de l'agacement.

— Je voudrais vous demander de nous aider, dit le capitaine adjoint en s'interposant.

« C'est étrange, pensa-t-il en regardant les deux hommes l'un après l'autre comme s'il les soupesait dans son esprit. On croirait qu'ils n'ont de patience que dans la conquête des femmes. Après quoi, dès qu'on les heurte, ils se dressent les uns en face des autres comme des coqs de combat. Ils ne peuvent rien supporter, et moi, je dois tout encaisser : leur fatuité, le spectacle de leur satisfaction, leurs confidences au besoin et, si quelque chose contrarie leurs désirs, leurs plaintes ou leurs bouderies. »

— J'imagine tout ce que notre intervention a d'indécent, reprit-il. Mais la mort de Ferrer non plus n'est pas dans l'ordre. Ferrer ne demandait qu'à vivre. En ce moment nous lui cherchons une sépulture, tout au moins dans l'estime des autres. Ces ragots dont vous parliez...

— Eh bien ? demanda sèchement le médecin, comme Dumard hésitait.

— Permettez-nous de les détruire.

— Je ne comprends pas.

Le capitaine adjoint s'étonna de sa propre audace, mais il est vrai que, plus sûrement que Rousseau qui n'agissait que par violence, il était capable de témérités dont il avait à peine conscience.

— Que pensera-t-on quand on saura que nous n'avons pas pu joindre sa femme aujourd'hui ? reprit-il.

— Vous finirez bien par y arriver.

— Nous essayons de sauver le lieutenant Ferrer, je crois, et de sauver en même temps sa femme, puisqu'on prétend partout qu'elle ne lui était pas fidèle. Il faut qu'elle soit là, de son côté, à...

— Je ne sais pas si vous vous rendez très bien compte de ce que vous dites, murmura le médecin en secouant doucement la tête, comme devant un cas difficile.

— Pourquoi ?

— Vous n'aviez pas besoin de moi. J'ai rencontré madame Ferrer plusieurs fois, mais je ne suis pas le seul ; même à l'escadrille de son mari, ajouta-t-il en se penchant sur le bloc-notes de son bureau comme s'il essayait d'emprunter une attitude. Beaucoup de vos camarades en savent au moins aussi long que moi sur elle, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-il en regardant Rousseau.

— Le capitaine Rousseau n'est pas mieux renseigné que moi, dit Dumard. Sans quoi...

— En êtes-vous sûr ?

— C'est bon, s'écria Rousseau. Nous ne vous importunerons pas davantage, docteur. Au revoir.

Le chirurgien avança doucement vers le capitaine adjoint et il abaissa brusquement les paupières, puis les releva.

— J'essaierai de vous aider, dit-il.

IV

Dumard n'avait plus envie de parler. Son grand corps cassé sur le siège de la voiture, à côté de Rousseau, muet lui aussi, il regardait devant lui sans rien voir. Leur nacelle protégée du soleil par un dais ridicule de toile blanche bordé de franges, quelques calèches tirées par des haridelles, et qu'on avait sorties des remises à la suite de la pénurie d'essence dont souffrait la population civile, roulaient sur les pavés. Chacune de leurs roues, sur lesquelles était plaqué par des fils de fer un ruban déchiqueté de caoutchouc, soulevait un mince tourbillon de poussière. Des voitures de maraîchers cahotaient vers les halles en gémissant sur leurs essieux à demi désarticulés. Parfois, des enfants passaient en laissant traîner leurs mains sur les garde-boue de la voiture puis se détournaient sur le regard de Rousseau.

Un jour, Dumard s'était arrêté ainsi, au bas d'un boulevard qui mon-

tait vers la place, peu de temps après sa première rencontre avec madame Ferrer et dans l'espoir de la revoir. Oui, il devait enfin s'en accuser ; il avait osé cela. Depuis le fameux dîner au restaurant, il dormait mal. Chaque soir, sous la tente, il la revoyait, telle qu'elle était, avec sa robe noire et collante, le désordre apparent de sa chevelure, face à l'insolente domination de Rousseau. Pendant des heures, il se brûlait à sa bouche et à sa gorge, il tendait une main vers ses hanches et tournait en gémissant sur son lit de camp. Il l'appelait même par son prénom, et il avait dû aussi l'appeler en rêve, comme si elle avait été près de lui et qu'elle ait pu l'entendre ou seulement lui répondre autrement que par ce regard faussement étonné qu'elle prenait, avant de rire, quand le compliment qu'on lui décochait était trop vif : « Hélène »...

A son réveil, Dumard gardait le souvenir confus de ses égarements et se rejetait dans le travail rebutant du bureau. Rousseau ne savait pas pourquoi il avalait son premier déjeuner en silence avec un air si sombre. Oui, ce jour-là, comme il traversait la ville, seul, avant de regagner l'aérodrome, le capitaine adjoint avait cherché madame Ferrer. En feuilletant le cahier de l'officier de service, il avait noté, à la dérobée, l'adresse du lieutenant Ferrer. Il avait traversé le quartier des villas sans oser s'y arrêter, et suivi lentement le chemin que madame Ferrer devait prendre pour se rendre à la place d'Armes, puis il s'était posté en faction. Combien de temps ? une demi-heure peut-être, jusqu'à ce que, craignant d'être découvert, il partît. Il craignait surtout d'être surpris par Rousseau et de ne rien pouvoir lui cacher. Rousseau était au camp tandis qu'il reniflait, comme un chien, la piste impure, mais quelquefois, Rousseau — dans quel dessein ? — ramenait Ferrer à la ville en voiture. Pourquoi pas chez lui ? Dans le cas d'une rencontre, le capitaine adjoint aurait-il su mentir ?

Depuis cet incident, le nom de madame Ferrer n'avait plus jamais été prononcé entre les deux officiers, sauf une fois encore, et cependant l'allusion du docteur Lelong laissait assez clairement entendre que Rousseau, lui aussi... Tous ces silences, se dit le capitaine adjoint, devaient protéger des trahisons.

Une brusque honte le recouvrit, comme celle dont il s'était senti rougir jusqu'à la racine des cheveux quand il était rentré au mess, ce jour-là, cherchant des yeux le commandant d'escadrille qui, par bonheur, était absent. Il ne l'avait revu que le lendemain matin et il se souvenait encore de la façon dont son cœur avait battu quand Rousseau lui demanda où il était la veille au soir. « Nous t'avons cherché partout. Ferrer voulait nous inviter à dîner avec sa femme... » Il avait balbutié : « Sa femme ? Je croyais... » « Qu'est-ce que tu croyais ? » répliqua Rousseau. « Qu'il valait mieux ne plus la revoir... »

Rousseau avait paru étonné. Ce n'était pas parce qu'on disait qu'elle

était une putain qu'il ne fallait pas la revoir. Après tout, les femmes comme elle avaient du bon. Quand on ne possédait rien d'autre pour se consoler des Douglas, elles redonnaient du goût à la vie. Seulement il valait mieux ne pas se marier avec elles afin de ne pas souffrir de leur légèreté. « Tu crois donc que Ferrer en souffre ? » avait demandé le capitaine adjoint. « Il n'en a pas l'air, répondit Rousseau mi-figue, mi-raisin. Et c'est très bien comme ça. »

Rousseau s'accommodait de tout. Il savait composer avec lui-même et avec les autres, sauf sur le plan du travail. Là s'arrêtait sa complaisance. On pouvait tout obtenir de lui, sauf quand il s'agissait des Douglas, auxquels on aurait cru qu'il avait lancé un défi, comme à des bêtes féroces. Les soirs où l'on s'ennuyait, on pouvait le décider d'aller traîner dans la ville, même quand il était déjà au lit, et il se rhabillait en sifflotant ; mais, dès qu'on touchait aux Douglas, on se heurtait aux frontières de son domaine. Il s'y tenait sur la défensive. A chaque départ d'un équipage, il était là. De sa tente, il guettait la mise en route des moteurs, puis il sortait pour apprécier le décollage du pilote. Après quoi, il suivait le vol à la radio. Si un avion revenait avec une avarie, il contrôlait le travail des mécaniciens et, la réparation finie, il essayait lui-même l'avion. Cela le détendait. Après un vol, il était toujours de bonne humeur et les gens en profitaient pour lui extorquer de menues faveurs qu'il regrettait ensuite d'avoir accordées.

Quelle place madame Ferrer tenait-elle dans sa vie ? Il avait donc dîné une fois de plus avec elle et son mari, le soir où Dumard avait fait le guet dans la rue. Était-ce à cela seulement que le docteur Lelong faisait allusion ? Sûrement pas. A présent, Dumard était certain que Rousseau avait dû poursuivre sa proie avec la même furie qui l'animait dans toutes ses conquêtes sans la tempérer par aucun des scrupules qui torturaient le capitaine adjoint. C'était ce genre de facilité qu'il aimait sur la terre, alors que le ciel le provoquait sans cesse en des combats singuliers où il risquait sinon la vie, du moins de s'en tirer avec un visage brûlé ou une jambe coupée. Il n'était pas un homme d'imagination comme Dumard, mais de sang, et peut-être devait-on tout mettre sur le compte de...

***

— Alors ? dit tout à coup le capitaine adjoint en se tournant vers Rousseau.

— Tu l'as cru ? demanda Rousseau. Si tu as cru cet imbécile de docteur, il est inutile de continuer à chercher ensemble madame Ferrer. Retournons au camp et remets-toi seul en chasse. Tu te tais depuis dix minutes comme si j'étais coupable.

— De quoi serais-tu coupable ? reprit Dumard avec lassitude. Tu n'aurais pas violé madame Ferrer, il me semble. S'il y a un coupable,

qui te dit que je ne le suis pas plus que toi ? Moi aussi, je l'ai désirée. J'ai cherché à la rencontrer seul à seule. Si j'avais pu, j'aurais trahi Ferrer.

— Pas toi.

— Je t'ai menti quand j'ai feint d'ignorer où elle habite. Il y a deux mois, j'ai rôdé devant chez elle, comme un voleur, et, un jour, je l'ai guettée, tout près d'ici, dans une voiture.

Rousseau s'était accoté contre la portière et observait Dumard avec stupéfaction.

— Et puis ?

— C'est tout.

— Voilà ce qui nous sépare, dit Rousseau en rejetant la fumée de sa cigarette, et tu avoueras que j'ai tout fait pour que tu ne le saches jamais. J'ai couché avec elle.

Et son rire sonna de nouveau.

Bien qu'il y fût préparé, Dumard éprouva une fulgurante douleur. La discrétion de Rousseau lui avait paru trop insolite pour ne pas cacher un secret, mais il gardait encore un misérable espoir au fond de lui ; il se disait que les toquades de Rousseau ne menaient jamais très loin, que la présence de Ferrer avait dû contrarier ses intentions et que les Douglas avaient dû être un obstacle entre madame Ferrer et lui. C'est tout juste si, devant cet aveu impudique, Dumard ne pensait pas que Rousseau se vantait. Mais non. Rousseau n'avait sans doute pas pu résister à cette tentation. Il avait dû vouloir forcer madame Ferrer comme un Douglas, mais elle était moins difficile.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

— Je n'en étais pas très fier.

Dumard le regarda. C'était vrai. Même là, nu-tête, la sueur baignant son front qu'il n'essuyait pas, il n'avait pas l'air provocant, malgré son rire. Et tout à coup, le visage bouleversé de Dumard à son tour le poignarda.

— Ça te fait tant de peine ?

— Oh ! dit le capitaine adjoint, avec un geste découragé, c'est difficile à t'expliquer, mais tu ne m'étonnes pas. Je commençais à m'en douter.

Si madame Ferrer n'avait pas été la femme d'un camarade, tout eût été différent. Pour la conquérir, ils auraient peut-être dressé des plans de bataille. Ils auraient étudié les heures où elle sortait. Ils l'auraient invitée. Au besoin, si elle s'était défendue plus que de raison, ils auraient escaladé sa maison, un soir, pour n'être pas vus des voisins, et puis ils auraient convenu de céder la place à celui des deux qui aurait eu plus de chances auprès d'elle, comme cela leur était déjà arrivé quand ils partaient en chasse, par bravade beaucoup plus que pour obéir au battement de leur sang. Mais tout le jeu de cette quête amoureuse était faussé par l'amitié de Ferrer.

⁂

Pourquoi faisait-on à madame Ferrer cette réputation de putain ? Probablement pour la façon dont elle regardait les hommes qui lui plaisaient.

Rousseau était allé chez elle un jour que Ferrer était parti pour la journée.

Dans ces occasions-là, il se moquait de tout. Il avait laissé la voiture sur la place, à la garde d'un chauffeur, et gagné à pied le quartier des villas. On l'avait vu sonner chez madame Ferrer, mais les gens pouvaient imaginer ce qu'ils voulaient. Les escadrilles n'étaient pas destinées à rester longtemps sur place, et, à leur départ, madame Ferrer regagnerait son ancienne garnison. Pour la rencontrer, il fallait prendre des risques. C'était une course de vitesse avec la guerre qui allait séparer les uns des autres, peut-être pour toujours, les hommes et les femmes qui s'aimaient.

Madame Ferrer avait ouvert elle-même et parut contrariée. Croyait-elle que c'était un fournisseur, ou craignait-elle que Rousseau ne fût porteur d'une mauvaise nouvelle ? Elle s'était ressaisie et avait disparu un moment après avoir fait entrer Rousseau dans une pièce meublée de fauteuils en bois blanc et d'un petit divan dont le sommier métallique apparaissait sous la courte couverture de laine bariolée. Sur la cheminée, était posée dans son cadre une photographie de Ferrer en maillot de bain, sur une plage, son visage hilare recouvert d'ombre par un grand chapeau mexicain. Il n'y avait pas de rideaux devant les fenêtres ; on sentait que les gens qui habitaient là n'étaient que de passage et qu'ils s'en iraient en laissant les lieux à d'autres voyageurs. Mais Rousseau n'était pas atteint par ce dénuement. Sa vie n'était pas autre chose qu'une longue errance, et la guerre avait encore tout compliqué. Rien ne servait de dresser pour l'avenir des plans que les événements détruisaient sans cesse. La seule sagesse voulait qu'on jouisse du présent comme il se présentait, en ayant soin de ne rien laisser échapper. Là, Rousseau triomphait. Il ne s'interrogeait pas. A propos de madame Ferrer, c'est tout juste s'il avait hésité parce qu'elle était la femme d'un pilote de son escadrille. Comment résister à pareille tentation ? Il tira son paquet de cigarettes, puis le remit dans sa poche. Mieux valait attendre le retour de madame Ferrer. Il entendit son pas rapide et elle entra en laissant la porte entrouverte.

— Je ne vous attendais pas.

Rousseau se leva et son visage s'illumina quand il l'estima du regard. Elle était bien telle qu'il l'avait revue dans son imagination, quand il lui prenait la tête dans les mains en approchant sa bouche ; mais il manquait le charme violent de la première rencontre au restaurant avec cette façon qu'elle avait de l'affronter devant son mari et le capitaine adjoint,

sans risque, comme derrière des barreaux. Retrouvant les souvenirs de cette soirée, il s'était dit qu'en l'attirant contre lui, ils ne pouvaient pas ne pas tomber dans les bras l'un de l'autre, en silence, comme dans un gouffre qui aspire enfin ceux qui l'ont frôlé trop longtemps.

— Vous ne dites rien ? Vous m'intimidez.

— J'avais envie de vous voir. Alors je suis passé.

— Asseyez-vous.

Il était retourné sans un geste au fauteuil recouvert d'une housse végétale, tout étonné d'une discrétion qui lui ressemblait si peu, et madame Ferrer s'était installée sur le bord du divan.

— Vous avez pu quitter le capitaine Dumard ? On ne vous aperçoit jamais sans lui. On pourrait vous appeler les deux orphelins.

— N'exagérez pas. Nous sortons quelquefois l'un sans l'autre, la preuve... Et aujourd'hui, non, vraiment, ajouta-t-il, avec un accent rauque dans la voix, je n'avais pas besoin de lui pour venir chez vous.

— Que vouliez-vous me dire ?

Rousseau s'était renversé et observait madame Ferrer les yeux mi-clos. Elle avait ramené avec elle un léger parfum d'eau de Cologne et Rousseau eut la brusque envie de poser ses lèvres sur ses tempes, contre les cheveux aux reflets roux. Une sorte d'ivresse le gagnait en lames profondes qui naissaient de l'imprévu et du danger de l'aventure, et madame Ferrer frémit sous son regard. Elle était donc là, à portée de sa main, avec sa bouche avivée de rouge et ses belles jambes nues croisées. Un chant de vendeur de légumes monta dans la rue. Il faisait chaud déjà et le vent de la mer ne s'était pas encore levé. De l'autre côté des persiennes tirées, la terre et le ciel semblaient figés dans l'immobilité et Rousseau se dit que c'était peut-être pour célébrer cet instant. Puis aussitôt, il se reprit : « Qu'est-ce qui me prend ? se demanda-t-il. Le ciel et la terre se moquent bien de nous... »

— Rien, dit-il. Je voulais simplement vous revoir.

— Vous êtes fou.

Il éprouva une déception. Qu'avait-il espéré ? Qu'elle allait se jeter dans ses bras dès qu'il apparaîtrait ? L'autre soir, peut-être, l'eût-elle fait, à la fin du repas, dans l'excitation du vin et des propos, et de la nuit aussi, qui portait, dans ce pays, une volupté inépuisable. Mais, à présent, le charme semblait ne plus opérer chez madame Ferrer. Elle paraissait distante et vaguement réprobatrice. Intimidante et pourtant offerte.

— Non, répondit-il, je ne suis pas fou. Je vous aime, simplement.

— Et vous croyez que ça se fait comme ça ?

— Quoi donc ?

— Aimer quelqu'un...

Il sourit. Elle paraissait solidement instruite. Il n'aimait pas madame Ferrer, bien sûr, mais comment lui dire, sans l'offenser, qu'il

la désirait seulement ? Devant Dumard, il avait eu pour elle beaucoup de paroles outrageantes. Mais pour céder, les femmes les moins vertueuses veulent croire qu'on les aime et il sentit qu'il devait tenir à présent un autre langage qui lui paraissait chaque fois étrange. Il se mit à « jouer du violoncelle », comme il disait à Dumard en plaisantant pour lui livrer ses secrets de séduire les femmes avec des banalités. D'un coup, la guerre qui menaçait de se rallumer, les Douglas, le métier d'errant, la petite ville inconnue et cancanière donnèrent à ses paroles la douceur sauvage d'un alcool. Ferrer ne parlait sûrement jamais ainsi à sa femme. Il devait la contempler dans une tendresse voisine du désespoir quand l'amour les rapprochait, ou peut-être il riait, et, Rousseau l'avait remarqué, elle détestait les yeux minuscules qu'il avait alors et les froncements de son nez.

— Je sais. Je suis un type répugnant, n'est-ce pas ? Votre mari vole pendant que je viens chez lui pour tenter de lui prendre sa femme. Vous croyez que je ne me le répète pas assez ? Je le fais quand même, avec beaucoup de mépris pour moi, mais je ne peux pas m'empêcher de penser à vous.

— Depuis le temps que vous me connaissez ?

— Que vient faire le temps ? répliqua-t-il. Si je m'en soucie, c'est seulement pour regretter de ne pas vous avoir rencontrée plus tôt. Justement, j'ai du temps à rattraper. Pour le reste, j'essaie de me défendre, mais, avec vous, je me sens perdu. Je n'en ai peut-être pas l'air, ajouta-t-il en se levant, mais c'est vrai. Excusez-moi.

Elle l'avait retenu. Elle lui offrit de l'anisette. Rousseau retrouva son aisance et sortit enfin son paquet de cigarettes. Par moments, il la fixait droit dans les yeux, comme si elle lui appartenait déjà et qu'il eût déjà reposé sur elle. Elle soutenait son regard sans ciller. Elle aussi avait envie de lui. Son cœur battait vite et elle eut l'impression que cela devait se voir. Elle recouvrit sa gorge puis ses épaules de ses mains, dans un geste instinctif, et, presque en même temps, releva la tête. Rousseau était si grand ainsi, il paraissait si sûr de lui et si attaché à la terre, qu'elle se demanda comment il pouvait s'aventurer si aisément dans le ciel à la recherche de la mort. Son mari était comme cela, lié aux choses les plus humbles au point d'être perdu quand une seule lui manquait, et prêt à toutes les risquer dès qu'un fil électrique grillé abattait les Douglas comme une ferraille inutile. D'où venait ce désir insensé de posséder ce qui ne se conciliait pas ? On pouvait se contenter de la terre, et la terre suffisait quand on savait l'utiliser. Elle donnait assez de joie pour s'en faire éclater le cœur.

Un instant, madame Ferrer ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, la bouche de Rousseau était déjà contre la sienne avec son odeur de tabac et d'anis, et sa fureur. Madame Ferrer ne se défendit pas.

⁂

— Que va-t-on faire ? demanda Dumard.

Rousseau souffla bruyamment. Il fallait réfléchir, puisque madame Ferrer n'était pas chez le docteur Lelong, autant, du moins, qu'on pouvait en juger.

— Il m'a paru sincère, dit Dumard.

Le capitaine adjoint croyait toujours ce qu'on lui disait et ce qu'il voyait. Le docteur Lelong n'avait pas le visage d'un homme heureux et la sécheresse de ses propos ne devait être qu'une attitude. Il était sûrement meilleur qu'il ne le montrait. Mais n'avait-on pas commis une erreur en allant chez lui ?

— Où voulais-tu qu'on aille ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Qu'il soit l'amant de madame Ferrer, en es-tu sûr ?

— Autant qu'on peut l'être.

⁂

Madame Ferrer avait parlé du docteur Lelong à Rousseau le jour même où ils étaient devenus amants, et Rousseau en avait été agacé. « Vous ne savez donc pas que c'est un coureur de filles ?... » — « Et puis après ? répliqua-t-elle. Et vous ?... » Du coup, la jalousie de Rousseau flamba et il fit le geste de saisir madame Ferrer à la gorge. « Si je voyais le docteur Lelong, vous m'étrangleriez ? avait-elle dit pour le défier. Vous êtes bien tous les mêmes. Dès qu'on vous laisse entendre que vous n'êtes pas les seuls au monde qu'on puisse admirer, votre petite vanité s'offense comme si vous étiez aussi les seuls capables d'aimer... » Puis elle l'apaisa en lui fermant les yeux. « Va, maintenant », lui dit-elle en le tutoyant.

Rousseau n'avait pas très bien compris, puis il crut sur le moment à un mot sans importance. Il s'ébroua en quittant la villa. Il tâchait d'emprunter une allure nonchalante, mais il respirait largement et il devait se surveiller pour ne pas laisser éclater sa nouvelle victoire. Les femmes l'apaisaient un instant. Quand il sortait de leurs bras, il se sentait plein de mansuétude. Ses mains gardaient la douceur des seins qu'il avait caressés et son corps sortait de l'amour comme de la mer, un jour d'été, avec une voluptueuse torpeur.

Dans la voiture, il repensa à ce que madame Ferrer disait du docteur Lelong. Comment l'avait-elle rencontré ? Ce qu'on répétait du chirurgien le brûla soudain. Le docteur Lelong était homme à avoir essayé de conquérir madame Ferrer et cela lui était facile puisqu'on pouvait le voir chez lui sans provoquer de scandale. Puis Rousseau secoua avec impatience les images qui se pressaient devant ses yeux. « Nous ver-

rons... » Il n'était pas jaloux. Il prenait les femmes sans s'attacher à elles, indifférent à leurs anciens amants et à leurs maris, refermé sur lui-même et sur son cynisme. Il ne cherchait jamais à savoir qui elles avaient aimé avant lui et s'installait chez elles comme un chef de tribu nomade qui contemple un nouveau paysage avant de le quitter sans regret, au gré de son humeur ou par nécessité. Avec madame Ferrer, il sentait au fond de lui bouger une inquiétude. Pour la première fois, on ne le retenait pas, et il en éprouvait comme une dépossession.

Le lendemain, il avait cherché à mieux connaître le docteur Lelong. Il interrogea des gens, en feignant une curiosité banale, mais on laissait entendre devant lui beaucoup plus de choses qu'on n'en rapportait, comme si l'on craignait de le blesser. Depuis un certain temps, on chuchotait que le docteur Lelong recevait une jeune femme qu'une ancienne maîtresse avait un jour, paraît-il, surprise pendant que le médecin lui accordait des soins dont la ville avait beaucoup ri. Les deux rivales s'étaient dressées l'une contre l'autre et les doubles portes capitonnées laissèrent percer les éclats de la scène.

Rousseau sourit d'un air entendu : « Vous voulez parler de madame Ferrer ?... » On n'avait pas osé prononcer ce nom-là parce que c'était la femme d'un aviateur et que Rousseau, par esprit de corps, risquait d'en prendre de l'ombrage. Mais il s'agissait d'elle en effet. Comme, depuis l'incident, le docteur Lelong avait condamné sa porte aux deux femmes, Rousseau en conclut que c'était peut-être en partie par vengeance que madame Ferrer l'avait défié et s'était donnée à lui, et il en éprouva du dépit. Pendant trois jours, il repoussa toutes les occasions de la revoir. De même, il marqua à l'égard de son mari une froideur inhabituelle, comme s'il avait pu le tenir pour responsable de l'infidélité de sa femme. Par hasard aussi, ce fut à cette époque que Ferrer demanda ingénument à Rousseau de le ramener en voiture à la ville. Rousseau avait refusé le verre que Ferrer lui offrit, la première fois, chez lui. Le lendemain, madame Ferrer les attendait à la terrasse d'un café de la place d'Armes ; Rousseau déclina encore l'invitation et repartit sans même saluer madame Ferrer.

Quand il eut conscience de son humeur, Rousseau se moqua beaucoup de lui-même. Que signifiait cette bouderie ridicule ? Aurait-il voulu que Ferrer fût assez complaisant ou assez stupide pour réserver les faveurs de sa femme à ses camarades d'escadrille ? « Je suis vraiment un type ignoble !... » s'écria-t-il joyeusement. Puisque madame Ferrer était devenue sa maîtresse après l'histoire du docteur Lelong, comment pouvait-il en être atteint ? Ce n'était pas la faute de la jeune femme si Rousseau ne s'était pas déclaré plus tôt, voilà tout, et son sot orgueil de mâle était sauf. Il retourna à la villa à l'heure de la sieste et madame Ferrer le reçut avec une feinte légèreté.

— Je croyais que vous ne reviendriez plus.

Il ne répondit pas mais à peine étaient-ils dans le petit salon qu'il la prit dans ses bras et lui dévora le visage de baisers.

— Eh bien ! dit-elle dans un souffle, à la fois moqueuse et surprise par sa hâte, que se passe-t-il ?

— Il faut te le dire ? répliqua-t-il en rejetant en arrière sa chevelure de lionne. Tu ne vois pas que je t'aime ?

— Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté l'autre soir au café ? répondit-elle en abandonnant le tutoiement.

Il hocha la tête.

— Tu ne comprends pas certaines choses. J'ai du mal à voir ton mari à présent. Et toi ?

Elle se contenta de hausser les sourcils.

— Tu en as l'habitude ? dit-il férocement. Ça ne te fait plus rien ?

Madame Ferrer se redressa soudain sous l'insulte.

— Voulez-vous que je vous mette à la porte ?

Il lui avait repris les lèvres avec furie. Comme il avait été stupide de se priver d'elle une seule fois ! La vie suffirait bien à les séparer. Il venait de déclencher soudain contre lui une violence égale à la sienne qui le plongeait dans un déchaînement de désir. Tout ce dont il n'avait eu que la grossière intuition à leur première rencontre éclatait. Madame Ferrer l'étreignait comme un salut qu'on a cru perdu. De son côté, il oubliait le lieutenant Ferrer, les Douglas qui chauffaient le long de la piste d'envol, entre les vignes, et jusqu'aux mensonges échafaudés en quittant le camp pour le cas où le capitaine adjoint l'eût croisé. Il aimait ce corps qu'il pétrissait contre le sien. Une seconde encore, il pensa qu'il devrait inventer un autre prétexte pour s'absenter ainsi chaque après-midi, à la même heure, puis il sombra dans le plaisir.

JULES ROY

(*A suivre.*)

ÉDOUARD BOURDET

DIX ANS APRÈS

par Paul Morand

Jamais il ne m'a autant parlé que depuis sa mort ; la voie qu'il choisissait pour entrer dans les cœurs n'était pas celle des mots ; aujourd'hui, présence inflétrissable, c'est une éloquence resserrée de fantôme toujours attentif aux vivants qu'il a aimés.

Nul n'était moins expansif ; immobile, au milieu de tant de gens qui pirouettaient et se tortillaient. Il prétendait n'être pour rien dans ce qu'on recevait de lui : « Denise t'a réservé cette chambre... Jeanne t'a fait couler un bain... Marthe t'a préparé un souper... » Mais il avait été vigilant à tout.

Il fut le premier à faire descendre de plusieurs tons, non seulement le dialogue dramatique, mais les hyperboles des coulisses et des loges, ce perpétuel orgasme où vivent les gens du théâtre. On sait avec quelle perfection inégalée il lisait ses pièces ; c'est qu'il y mettait cette réserve concentrée, ce souci de l'intonation vraie, son dédain du couplet.

Aux protestations des « me-faire-ça-à-moi », comme aux applaudissements hypocrites, Bourdet opposait la falaise de marbre de son beau visage. L'éloquence gesticulante, la fausse grandeur montée sur cothurnes, la volcanicité de tempéraments mensongers, le gelaient ; bientôt le visiteur casse-pieds, réduit à un monologue insoutenable, s'en allait écrasé de silence, impuissant à faire plier, comme à tuer, car cet administrateur muet avait pour lui la plus grosse des voix, la voix publique.

Ces réactions naturelles contre l'inflation oratoire ou le trop-plein sentimental étaient le signe d'une nature bien trempée, d'une conscience absolument nette, toute loyauté, fidélité, vérité. Physiquement, cela se traduisait chez lui par l'horreur des taches. « As-tu vu la mine sombre d'Édouard ce matin ? me disait Giraudoux. Il a dû avoir découvert quelque éraflure sur son aile avant ou un peu de cambouis sur son coussin arrière. »

Ce grand bourgeois était pessimiste, avait une inquiétude lucide de l'avenir, fréquente dans cette classe à laquelle il appartenait aussi par l'ordre intérieur, la probité travailleuse, l'amour de la raison, les réflexes

conservateurs. La folie, il ne l'abordait que d'un esprit réfléchi. Ce qui s'agite à Paris de plus tête-perdue, de plus ruant-en-vache, de plus gaiement démentiel, de plus esclave de la mode, de plus attaché au char du vainqueur, de plus charmant et de plus dangereux, avait fini par amuser ce misanthrope ; mais sans l'influencer, si peu que ce fût. Cet être lent, quadrangulaire, qui semblait traîner après soi de la difficulté à vivre, trouvait une joie amère à observer la fausseté des mœurs, les procédés piratiques des échotiers, ou l'évolution mondaine de jolis mensonges exotiques et parfumés, façonnés comme un chapeau. Il traversait tout cela en souriant, ricanant gentiment, sans se laisser prendre aux perfidies finement maniées ; sa courtoisie gardait les distances ; sa sérénité restait intacte. Le beau monde en était surpris, les gens de théâtre étonnés, la Comédie-Française n'en est pas encore revenue.

Giraudoux, qui depuis longtemps flirtait avec l'idée qu'il aurait un jour sa place dans les grands emplois de l'État, bien qu'au fond il se sût peu capable de s'y astreindre, ne manqua pas de trouver un alibi lorsque Jean Zay, prenant au mot sa coquetterie, lui offrit en 1936 de diriger la Comédie-Française. Mis au pied du mur, Giraudoux refusa et, terminant sa volte par une délégation d'amitié, il suggéra Bourdet au jeune ministre qui l'agréa avec enthousiasme.

L'interruption en plein succès d'une carrière dramatique sans rides, les fatigues d'un nouveau et tuant métier, des émoluments médiocres, une presse guetteuse, des intrigues administratives sans fin, de solides animadversions en perspective, la presque certitude de l'échec, il y avait de quoi faire hésiter. Sans accueillir aucune illusion, Bourdet accepta pourtant ; il compta sur la parole de Jean Zay, qui ne lui manqua jamais.

Ce que fit Bourdet d'un illustre conservatoire, plus semblable à la Chambre des Lords qu'à des tréteaux, l'oublieux Paris ne l'a pas oublié. Avec un magnifique courage — mais le courage lui était habituel — Édouard Bourdet innova sur tous les plans, se réservant le choix des pièces, réglant de façon napoléonienne la terrible question des chefs d'emploi, remplaçant hardiment les titulaires de rôles, fonctionnarisés par un droit coutumier, doublant, en bon navigateur à voile qu'il était, le cap des congés, les écueils des comités de fin d'année — cette sainte Vehme ! Il put enfin se mettre à un travail de reconstruction. Son profond amour du théâtre, son respect des traditions, sa conscience professionnelle en imposèrent aussitôt.

Bourdet fit appel à Dullin, Baty, Jouvet, Copeau, innovation révolutionnaire et fécondante. Ces grands princes probes et expérimentés, ces personnalités prestigieuses, n'allaient pas s'amuser aux cros-en-jambe ; le génie circonspect du premier, l'ardeur candide du second, le coup d'œil du troisième en quête d'idées nouvelles, la passion théâtrale rasante, tenace et pleine de machiavélisme gidien du quatrième, furent

pour Bourdet de superbes présents qu'il se donna. A eux tous, ils époussetèrent, ils défrichèrent, et nous rendirent, ajourée de clairières, l'épaisse forêt des chefs-d'œuvre. Un édifice en décadence retrouva sa beauté. Ce règne de quelques années, louis-quatorzien par l'éclat, mais non, hélas, par la durée, devait marquer profondément la maison de Molière ; certains liens, des liens certains, entre le *Bourgeois gentilhomme* et le *Sexe faible*, entre les *Précieuses* et la *Fleur des Pois*, permettaient presque de dire : la maison de Bourdet. Tout changea, le rythme du jeu comique, l'attention du public, le ton de la critique, jusqu'au rouge à lèvres des ouvreuses et aux cravates du contrôle. En quelques semaines, les Parisiens, à l'écoute, avaient senti le vent du succès. Quelques mois plus tard, les provinciaux les plus attardés, les étrangers les plus incurieux, savaient que la partie était gagnée.

Une autre partie restait en suspens : notre partie de boules à Tamaris, dans cette villa Blanche que Bourdet avait achetée vers 1923. Sur un éperon rocheux et sec comme un os rongé, face à Saint-Mandrier et au cap Brun, ce noble bastidon, ce « petit séjour » dans les pins, nous servit, pendant plus de quinze ans, de cabinet de travail, de terrain de jeux, de refuge et de boulodrome. Bourdet jouait avec une précision réfléchie, Giraudoux avec mille taquineries, une malice qui se traduisait de biais par des « effets » aussi surprenants que contestables, moi avec une maladresse fougueuse ; parfois aussi jouaient les dames, mais elles n'étaient pas à la hauteur ! Avant le déjeuner et, à nouveau, après la sieste, nous poussions le cochonnet. Claude Bourdet, le fils unique d'Édouard, nous regardait de loin ; il refusait de mêler ses douze ans à notre trentaine ; il s'était retiré dans une tente de scout désapprobatrice, près du garage, où il entrait en rampant et jouait farouchement seul au Mohican. Le soir tombait ; le ciel, étonnante palette, virait du rose au cédrat ; Toulon, entre ses pins tordus, étincelait de tous ses boutons d'uniforme ; Giraudoux rêvait d'acheter des boules cloutées de cuivre, à ses initiales, comme les plus fameux joueurs de la Seyne ; les bruits perforateurs des chantiers navals de démolition cessaient, ainsi que les gémissements des chalumeaux oxhydriques perçant les tôles mangées de sel marin. Quelques curieux, vite chassés, se risquaient en haut du raidillon, officiers de marine, dames du tennis de Toulon, voisins de villas ; des jeunes, correctement vêtus, débarquaient d'un six-mètres ; des snobs, attifés en clochards, descendaient d'un yacht. Ils ne tardaient pas à repartir déçus, car il n'était jamais question, dans nos conversations, de métier ; notre ton ne devait rien à Montparnasse, ni notre allure, à Saint-Tropez. Cocteau, Auric, Chalupt, et un peu plus tard, Achard ou Colette, et plus tard encore, Christian Bérard, trouvèrent à Tamaris, contre le succès, un asile peu repéré des interviewers et des photographes. Lacretelle ou Chadourne venaient y terminer un roman sous les rafales de novembre. J'y écrivis *Lewis et Irène*.

Pour Bourdet, le travail était une cérémonie à laquelle il se préparait par des marches solitaires, des allées et venues de bénédictin, des séances en loge d'élève des Beaux-Arts, des autoséquestrations de conclaves. Quand la scène à faire ne marchait pas, il descendait de sa tourelle, prenait un énorme bilboquet pour se décrisper ; nous lui enviions son adresse à ce jeu qu'il pratiquait avec une redoutable impassibilité, nous savions que cette imperturbabilité cachait des colères intérieures terribles ; quelques mots, prononcés d'une voix blanche, nous avertissaient. Érik Labonne murmurait : *Poker face...* Giraudoux ou moi nous risquions une plaisanterie directe. Pourquoi cette figure d'*Ecce homo ?* Édouard posait sur nous son œil d'un bleu de faïence sassanide, retapait les ondes de sa lourde et belle chevelure soulevée par le mistral, puis finissait par rire de son tourment et par chasser les diables de la fiction rétive. Il enviait à Giraudoux ses livres qui se faisaient tout seuls, la marche si aisée des répliques sur la page sans ratures. Il s'apaisait ; il s'étendait avec un profond soupir dans un fauteuil en toile verte pour grandes traversées, aux bras si longs qu'on pouvait y loger ses jambes et poser dans les trous un tumbler à whisky. Nouveau soupir ; puis Édouard retournait à son cabinet de travail et à son resserrement.

Ce qui nous retenait à Tamaris, c'était Édouard et c'était Denise Bourdet, ravissante fée de l'amitié ; on ne dira jamais assez ce que fut Denise, belle et loyale Denise, pour nous et pour Édouard qu'elle aima, soigna, aida puissamment, protégea, car ce stoïque, à la sensibilité cachée, souffrait et c'est Denise qui écartait les dards et pansait les blessures.

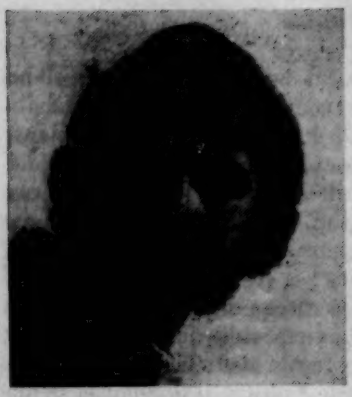
Massivement bâti avec une chevelure de Viking blondie par le soleil et la mer, Édouard nous accueillait et son regard vert s'adoucissait en se posant sur nous avec confiance. Mêlé à nos jeux, il défendait la règle et l'honnêteté. (« Le « Professeur » n'accepte pas de relancer avec un brelan ».) L'envie nous passait vite de discuter contre lui ; ce gentleman de bon lieu avait une qualité très rare que, faute d'un meilleur terme, on appelle *une présence*. Je me souviens d'une conférence qu'il fit aux Ambassadeurs ; il parla d'une voix sourde, sans flexions, sans un geste, et cependant le public, fasciné, lui accordait une attention extrême ; bientôt récompensée d'ailleurs, car la conférence s'élevait, devenait passionnante, s'éclairait des plus irrésistibles anecdotes ; Bourdet avait le don de l'anecdote vécue, parfaite, impérissable. Je n'en ai oublié aucune, depuis celle du sociétaire descendant à pas mesurés l'escalier de la « Maison » et s'accordant de marche en marche, à haute voix, des satisfecit de plus en plus délirants, sous l'œil narquois de l'administrateur invisible, jusqu'à celle de la célèbre artiste demandant une permission pour aller déclamer à une incinération, en présence de la veuve, des poèmes composés par le défunt à la gloire de sa première épouse. Mais il fallait les entendre conter par Bourdet : quel admirable acteur il eût fait !

Cette autorité le servait particulièrement au Français, lorsqu'il lui fallait éconduire avec une courtoisie glaciale un politicien recommandeur, ou mettre à la retraite une vieille célébrité rediseuse, tremblante sous son ton prétentieux. De ces pénibles exécutions il sortait sans joie, souffrant dans son cœur excellent, sans illusions sur les conséquences, ni d'ailleurs sur les tristes retours, que lui vaudraient en d'autres cas ses nombreux actes de bonté. Il avait le stoïcisme de la génération de 1914, celle qui ne parlait jamais de ses victoires ; il traînait sans se plaindre une jambe déchirée par un obus en 1915, écrasée par un rasta de cinéma en 1940. Cet homme savait perdre, dans la vie comme au poker. Il savait aussi se souvenir ; il avait la mémoire, reconnaissante ou vengeresse, de l'éléphant. Très sensible sur la qualité de l'amitié, il donnait la sienne rarement ; pour la perdre il fallait beaucoup, quelque belle trahison pour le moins ; il la retirait alors, mais c'était à jamais, et on avait toute la vie pour regretter d'avoir gâché une affection sans prix, qui résistait à tout, aux toutes-puissantes pressions de l'intérêt, à la passion politique et aux autres, aux lâchetés citadines, aux langues serpentines. Toujours du parti de ceux qu'il avait pris en gré, les défendant contre tout le monde et non du bout des lèvres mais le cœur plein, écoutant les griefs, adoptant leurs querelles, ami agissant et qui n'attendait pas d'être sollicité pour agir.

Cet homme incomparable, que la fortune ne quitta qu'avec sa vie, mourut d'un coup, sans décroît.

Jamais le destin ne m'accabla autant de ses affreux hasards qu'en ces jours, où, profitant avec lâcheté de mon éloignement, il me priva de mes meilleurs amis. Je revois la sinistre journée d'hiver où je remontais des bords du Léman vers mon nid d'aigle de Maryland pour annoncer la nouvelle. Afin d'économiser deux sous, j'étais allé lire, selon ma coutume, collé à la vitrine, l'exemplaire quotidien de la *Dépêche de Montreux* : tout tourna au noir. Je remontai, assommé, à travers les châtaigniers même de la *Nouvelle Héloïse*. Un grand pan de ma vie s'écroulait ; finis nos chers dîners du dimanche, nos déjeuners normands à Trianel, les causeries du soir à la villa Tamaris, les sages enseignements du « Professeur », fini Toulon, finies les générales éclatantes, cette gamme montante d'un succès si mérité ; finie cette carrière qui jamais n'escamota rien, fini ce cœur qui s'ouvrait à ce qui est haut et méprisait les caractères indécis, feints, tièdes et mitoyens ; finie la vie de cet honnête homme qui, sans doute, ne voulut pas avoir sa place dans l'ère de manège et de mensonge qui s'ouvrait ; mais vivant, le souvenir d'un grand dramaturge qui marqua profondément son époque, d'un ami d'une noblesse extrême, d'un homme exact dans l'honneur.

PAUL MORAND



ANGIOLILLO DEL DUCA

le noble bandit

par VIVANT DENON

En février 1783, le sud de l'Italie et la Sicile furent ravagés par un terrible séisme. Il ne restait de Messine, d'après les premières nouvelles, heureusement exagérées, qui parvinrent à Naples, que deux églises et la citadelle. Les pillages avaient suivi et bien des barons rapaces s'étaient emparés des propriétés momentanément abandonnées. Un témoin observe : « Il se trouve des gens qui écrivent l'apologie de ce sinistre. » Les victimes de ces exactions vinrent naturellement grossir les troupes de bandits qui parcouraient les Pouilles et la Basilicate, et agissaient souvent avec la complicité des paysans.

Mais à la même époque l'opinion s'intéressait à un personnage venu au « banditisme » par de tout autres voies, un homme dont le destin tragique et la fin émouvante auraient sans nul doute retenu l'attention d'un Stendhal ou d'un Mérimée.

Le récit de ses aventures nous est conté par Vivant Denon, ce diplomate que par la suite Napoléon Ier devait emmener en Egypte puis nommer directeur des Beaux-Arts (un des pavillons du Louvre porte encore son nom). De 1779 à 1785, Denon avait été secrétaire d'ambassade à la cour de Naples. Il a écrit alors une importante correspondance demeurée jusqu'à ce jour inédite, bien qu'elle soit remplie de détails curieux sur la cour des Bourbons de Naples et sur la vie agitée du royaume.

Parmi d'autres, l'aventure d'Angiolillo del Duca nous paraît mériter d'être tirée de l'oubli. Ne vit-on pas récemment des tragédies presque semblables agiter l'Italie du Sud ?

RENÉ BOUVIER

Le 28 juin 1783.

Je crois, monseigneur, devoir vous parler d'un être né obscur, mais que des circonstances et un caractère extraordinaires font sortir de sa classe et mettent en scène pour ce moment. C'est un nommé Angiolillo del Duca, riche pasteur de Pouille, qui vivait de troupeaux qui lui appartenaient et qu'il menait paître lui-même.

Ses troupeaux étant entrés dans les pâturages de son Seigneur, le duc Martino, il offrit de payer le dommage ; le duc prétendit l'emprisonnement de cet homme et se mit en devoir d'exécuter cette résolution. Angiolillo, au moment d'être pris par des agents du duc, tua le cheval

de celui qui était près de l'atteindre, et de ce moment ne rentra plus chez lui.

Sa famille, dont le duc avait juré la perte, le joignit bientôt et forma une troupe de sept personnes qui tinrent la campagne. Ce jeune homme, d'un caractère fier, courageux, généreux et plus noble qu'on ne doit l'attendre d'un être de sa sorte, s'est fait des principes qui, au lieu de le faire regarder comme un bandit, ont inspiré de la confiance, de la pitié et une espèce d'admiration aux habitants des deux provinces qu'il parcourt, la Pouille et la Basilicate.

Quelques mois après avoir adopté cette vie errante, il vint seul à Sorrente, à dix-huit milles de Naples et où il savait trouver le duc Martino. Il guetta le moment où il pouvait le rencontrer isolé de secours ; il lui offrit à nouveau de le dédommager du dégât de ses troupeaux et de payer le cheval qu'il avait été obligé de tuer, et enfin de rentrer dans ses devoirs et de redevenir un de ses plus fidèles vassaux.

Le duc s'étant refusé à tout accommodement, Angiolillo, après lui avoir reproché sa dureté, lui dit : « Vous me mettez au désespoir ; vous m'obligez de continuer une vie qui mène à la potence ; cependant, plus généreux que vous encore, je n'abuserai point de ce moment où je pourrais me venger ; votre cruauté n'a pas fait de moi un assassin, mais je vous défie sur vos terres, où je vous préviens que je vous attends et que vous me trouverez toujours. »

Jusqu'ici, monseigneur, il n'y a d'extraordinaire dans cet homme que son espèce de chevalerie, mais ce qui vous étonnera davantage c'est que, depuis deux ans que le duc Martino a obtenu du Roi la poursuite de cet homme et de sa famille, que l'on a envoyé des compagnies de miquelets et des détachements de cavalerie après eux, sa troupe existe encore sans qu'on ait pu l'entamer ; c'est que cet Angiolillo soit devenu le réformateur des abus, qu'il soit l'amour des pauvres et l'objet de l'estime des gens aisés, et que, depuis deux ans qu'il mène une vie aussi extraordinaire, on n'ait à lui reprocher aucune action contre l'honneur et la probité, malgré les besoins extrêmes où il se trouve à chaque instant et la facilité avec laquelle des moyens violents les lui procureraient.

Il demande et n'exige point, et on lui donne parce qu'on l'estime et qu'il s'est fait le redresseur des torts du pays. A différentes reprises, il a livré aux habitants et à la justice des voleurs qui prenaient son nom pour exercer des violences. Il déposa dernièrement le Gouverneur d'une petite ville, et, après lui avoir reproché sa cupidité et ses rapines, et lui avoir prouvé qu'il n'était point fait pour l'emploi qu'il occupait, il lui ordonna non seulement de quitter l'exercice de sa place, mais de n'en jamais solliciter d'autres dans son département.

Cette année, on manquait de blé à Melfi, et on ne manquait que d'argent pour l'acheter ; Angiolillo fit une quête pour lui, les siens et les pauvres, en promettant du blé. Il alla effectivement trouver ceux qui l'enfermaient, se fit livrer la provision qui lui était nécessaire au prix

courant du marché et fit ouvrir les caveaux qui renfermaient les provisions qu'il fit livrer avec ordre, au même prix, aux habitants du pays.

Vous concevez, monseigneur, de quel danger serait un tel être s'il joignait de l'ambition à ce qu'il s'est déjà acquis de facultés. On assure qu'il y a un an, il avait écrit au Roi la lettre la plus touchante, où il lui avait exposé ses malheurs, son innocence, l'obligation où il avait été d'adopter une vie pour laquelle il n'était point fait et l'envie qu'il avait de rendre utiles les talents qu'il y avait acquis.

Il terminait par lui demander pardon du passé et la grâce d'entrer lui, ainsi que ses compagnons, dans ses régiments de miquelets, s'offrant de purger ses provinces des bandits. On assure que le Roi avait fait prendre des informations sur sa conduite, mais que pendant ce temps Angiolillo ayant été obligé de tuer plusieurs gardes qui étaient à sa poursuite, on n'avait plus pensé qu'à se saisir de sa personne. Il a échappé cependant jusqu'à présent à tout ce que l'on a tenté contre lui. Il se mêle bien vite du merveilleux à ce qui est déjà extraordinaire ; en conséquence, on le croit invulnérable.

Il a refusé d'augmenter sa troupe par des enrôlements, disant qu'il veut être utile à son pays et non à charge, et remontrant à ceux qui veulent s'attacher à lui que, malgré la bonne intention qui peut les guider, ils finiraient sûrement par être pendus. Il est aussi heureux qu'étrange qu'avec cette idée funeste, cet homme s'en tienne à ce qu'il fait et n'entreprenne pas autre chose. On lui a offert plusieurs fois de le faire sauver du royaume. Il a toujours répondu qu'il ne pouvait abandonner sa troupe, que l'on ne pouvait mener aux frontières sans une perte presque certaine ; qu'il attendait d'ailleurs le duc Martino, à qui il avait donné parole. Si le duc Martino a accepté le défi, je doute fort qu'il s'empresse à tenir la sienne ; les talents d'Angiolillo, qu'il exerce publiquement chaque jour, sont bien faits pour le retenir. On assure que ses six hommes et lui ne manquent presque jamais une corde avec la balle. Ce sont là sans doute les moyens politiques qu'il emploie pour intimider.

On dit qu'il avait écrit au précédent « préside » de Lucera qui s'était mis à sa poursuite, pour lui reprocher sa cruauté contre un homme qui n'avait jamais fait de mal qu'à ses persécuteurs et l'avait nommément épargné à plusieurs reprises, lui citant toutes les occasions où il aurait pu le tuer, et lui proposant, pour preuve de ce qu'il avançait, de lui percer son chapeau d'une balle le premier jour qu'il se mettrait de nouveau en campagne. On ajoute que le préside n'a pas jugé à propos de mettre l'adresse d'Angiolillo à une telle épreuve et a demandé avec beaucoup de précipitation à être remplacé.

J'ai voulu, monseigneur, vous donner ces détails pour vous donner une idée juste de l'état actuel du Gouvernement civil et militaire des provinces de ce royaume, plus encore que pour vous faire l'histoire

d'un malheureux qui mérite plus de pitié que d'indignation et dont on peut prévoir la catastrophe dès que l'on mettra sa tête à prix, à moins cependant, qu'averti à temps, cette crainte ne changeât ses principes et ne le rendît un être dangereux et important.

Le 9 août 1783.

On a mis à prix la tête d'Angiolillo, chef de bande, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, monseigneur. La Camera Reale l'avait taxée à cinq cents ducats, le Roi a porté cette taxe à mille et l'abolition de tous les crimes de celui qui le tuera ou le livrera. La connaissance qu'a cet homme de son danger ne l'a pas encore rendu plus redoutable, et ne l'a pas fait renoncer à l'espoir de traiter de sa grâce. Il y a quelque temps encore qu'il arrêta M. de Salis, capitaine suisse et, après lui avoir donné à dîner, le chargea de proposer au Roi d'établir la police la plus régulière à Naples. Quelques jours auparavant, il avait chargé aussi un baron de Pouille, qu'il savait avoir des intelligences dans le palais, de solliciter son pardon, s'offrant de purger de bandits, en trois mois, toute la Pouille et la Basilicate.

Cet homme, qui n'a commis encore aucune violence envers les particuliers, et que ses passions n'ont porté à aucune indécence envers les femmes, inspire encore plus d'intérêt que de terreur, et il semble que le public redoute d'apprendre sa fin tragique.

Le 17 avril 1784.

Angiolillo del Duca, ce brigand dont j'ai eu l'honneur de vous parler, monseigneur, il y a bien longtemps, après avoir été trahi par un des siens et attiré dans un piège, après s'être défendu dans un couvent pendant cinq heures contre deux cents hommes qui l'y attaquaient, obligé d'abandonner son poste où on avait mis le feu, a été pris dans un aqueduc où il s'était réfugié accablé de fatigues et de blessures. Cet homme, dont la conduite n'a rien eu d'atroce, inspire en général plus de pitié que d'horreur. La tolérance qu'il a trouvée dans les habitants des provinces qu'il parcourait, a paru mériter l'attention du gouvernement, et l'on dit que l'on a conseillé au roi de lui faire imposer la torture la plus rigoureuse pour lui faire avouer, non seulement ses complices, mais les moyens de subsistance qui l'ont maintenu si longtemps.

Le 2 mai 1784.

La mort d'Angiolillo et ses suites font trop de bruit ici, monseigneur, pour que je ne vous en entretienne pas encore une fois. Cet homme vraiment extraordinaire a inspiré un intérêt sans exemple. Tout le monde désirait qu'on pût le sauver ; il s'est même présenté un avocat célèbre pour plaider sa cause et voulait démontrer qu'au lieu d'une punition, on lui devait une récompense.

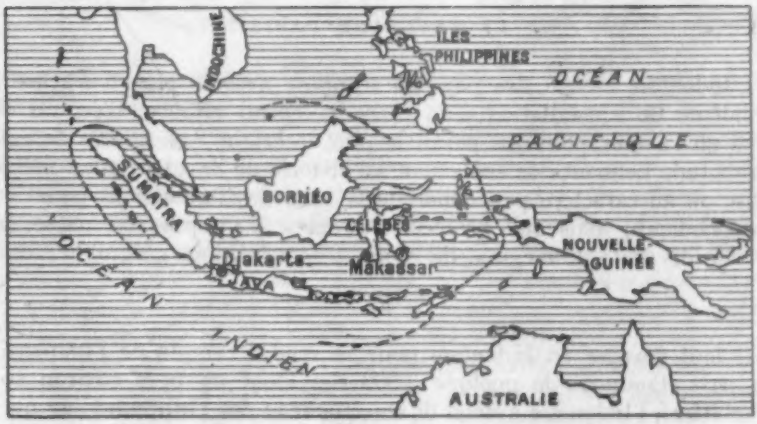
On a été obligé de dérober à la vengeance du peuple le traître qui l'a vendu, et sa maison a été brûlée avec cinq de ses parents. Angiolillo, qui croyait n'avoir commis aucun crime, parce qu'il n'avait jamais ni assassiné ni volé, a été consterné en apprenant qu'il était condamné par un ordre du roi, sans que son procès fût instruit. Lorsqu'on l'a menacé de la question pour savoir qui étaient ses espions, et les gens qui l'avaient soutenu, il a tendu les bras en disant qu'on lui couperait les membres avant qu'on tirât une parole de lui ; que si ses ennemis l'avaient perdu, il avait trouvé des amis et qu'il ferait voir jusqu'à la fin qu'il était digne d'en avoir. Il a été à la mort sans arrogance et sans frayeur et n'a demandé d'autre grâce, sinon que son bras ne fût point lié, dans la crainte qu'une douleur trop insupportable ne lui arrachât des cris qu'on pût attribuer à la crainte de la mort.

Le compagnon qui avait été pris avec lui n'a pas moins montré de courage. Lorsque le couvent où ils étaient enveloppés par deux cents gardes était en proie aux flammes, voyant Angiolillo hors d'état de tenir son fusil, il lui conseilla de sauter en bas du clocher et qu'il ferait son possible pour cacher sa disparition. Alors il se jeta dans le brasier, dans l'espérance de faire croire qu'ils avaient été tous deux consumés par les flammes. On ne lui en laissa pas le temps, mais lorsqu'on lui demanda où était son compagnon, il dit qu'il ne s'était précipité que quand il l'avait vu étouffé par le feu. Angiolillo se serait effectivement sauvé si un cri de joie des habitants du village, en le voyant tomber sans se tuer, n'eût découvert sa fuite.

Les regrets de sa perte sont déjà justifiés par les suites de sa mort. La Basilicate et la Pouille étaient purgées de bandits par cet homme qui n'était depuis deux ans ni concussionnaire ni assassin. A peine a-t-il été exécuté qu'un capucin est sorti de son couvent, a rassemblé les débris de la troupe du mort, en a associé jusqu'au nombre de 34, s'est mis à leur tête avec le nom d'Angiolillo Second et a déclaré que, puisqu'on traitait de la même manière les persécutés et les brigands, il prenait le parti d'être de ces derniers et saurait mettre à profit ce qu'une balle ou la potence lui laisserait de vie.

Il a effectivement commencé par assassiner et a jeté la consternation dans la province. Si les gens que ce nouveau chef a rassemblés sont aussi adroits que ceux d'Angiolillo, les miquelets ne suffiront pas longtemps pour les poursuivre, puisque la troupe du premier, qui n'a jamais été composée de plus de douze hommes, en a tué plus de deux cents. La cruauté du capucin doit lui ôter les moyens de subsistance que la confiance qu'avait inspirée Angiolillo lui fournissait. Mais on peut assurer que si, malheureusement, celui-ci eût eu autant d'ambition que de valeur et de générosité, il aurait pu devenir très embarrassant pour le gouvernement.

VIVANT DENON



LE PROBLÈME DE L'INDONÉSIE

par TIBOR MENDE

Au cours des dix dernières années, trois puissances coloniales ont renoncé à leur hégémonie sur de vastes étendues du Sud-Est asiatique. L'abandon par la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et la France, de territoires s'étendant du col de Khaiber jusqu'au détroit d'Australie, a transformé le régime politique sous lequel vivaient 600 millions de personnes, soit un quart de l'humanité environ.

Ainsi 600 millions d'hommes ont cru devoir remplacer l'autorité qui les gouvernait. Dès lors, l'alternative s'est trouvée nettement posée : ou bien les nouveaux États indépendants deviendraient à la longue capables de se donner des gouvernements forts, justes et efficaces, ou bien le désordre, les dissensions et le mécontentement favoriseraient la pénétration de nouvelles puissances, hostiles à l'Occident.

Le passage éventuel d'un quart de l'humanité sous la domination de puissances foncièrement hostiles à la race blanche — qui risque de renverser la balance des forces dans le monde — rend le problème du Sud-Est de l'Asie particulièrement dramatique.

La Malaisie est encore une colonie. Le Siam n'a jamais été directement sous la domination des Blancs. Dans l'immédiat, l'institution d'un gouvernement fort, juste et efficace, est nécessaire dans les huit États — l'Inde, le Pakistan, Ceylan, la Birmanie, les trois États associés d'Indochine et l'Indonésie — qui se sont créés au cours des dix dernières années à la suite du départ plus ou moins volontaire des puissances occidentales.

L'Indonésie est un des pays où s'impose avec le plus d'urgence le problème de l'installation d'un pouvoir central efficace. C'est un des pays où l'avenir politique paraît le plus incertain. Les raisons de cette incertitude tiennent non seulement à l'histoire de la colonisation hollandaise ou au caractère particulier de la lutte des Indonésiens pour leur indépendance, mais aux problèmes propres à un pays où règne une grande diversité de langues, de races et de conditions géographiques.

⁂

Il faut voyager en Indonésie pour se rendre compte de l'immensité du pays. Composé de quelque 3 000 îles (dont un tiers environ sont inhabitées), l'Indonésie s'étend de Singapour et des Philippines, au nord, jusqu'aux côtes de l'Australie, au sud.

Si l'on imagine, pour prendre une comparaison, la pointe extrême de Sumatra placée sur l'Irlande, l'extrémité de Java atteindrait l'Albanie. Bornéo serait sur la Baltique et la longue chaîne des petites îles s'étendrait jusqu'à Ankara.

Cet immense archipel sans frontière, de 5 000 kilomètres de long, n'est uni que par sa haine de l'occupation étrangère [1] et par le vague sentiment d'une destinée commune.

En fait, aujourd'hui encore, la plupart des bateaux qui assurent la liaison entre les îles de l'archipel appartiennent à des compagnies hollandaises qui ont leur siège aux Pays-Bas (par exemple la compagnie K.P.M.) et leurs équipages sont hollandais. De même, les avions en service régulier appartiennent à une compagnie mixte (Garuda) dont le personnel dirigeant est entièrement fourni par la compagnie K.L.M. (l'Indonésie n'apportant que le travail manuel et le sol). Le pays est desservi par son immensité, par l'ignorance des masses et par la tendance, commune aux îles de la périphérie, à rejeter l'hégémonie de Java qui est la principale bénéficiaire du statut d'indépendance.

Les quinze dernières années ont vu les difficultés grandir. Après l'effondrement de Singapour — ligne Maginot des Indes néerlandaises — vinrent trois années d'occupation japonaise. Comme dans d'autres pays du Sud-Est asiatique occupés par le Japon, cette période s'accompagna, au début, d'un grand espoir d'indépendance nourri par les promesses des occupants mais, en fait, une exploitation abusive du pays ne tarda pas à montrer que les méthodes des Japonais étaient beaucoup plus brutales que celles des colonisateurs de race blanche. La défaite du Japon fut suivie de trois années et demie de guerillas onéreuses et meurtrières contre les Hollandais, incapables, semblait-il, de comprendre le changement de climat psychologique qu'avait créé une

1. Cette haine est-elle générale ? L'incident des Moluques ne donnerait-il pas quelques raisons d'en douter ? Voir aussi en ce sens les mémoires de Westerling (Hachette) (N.D.L.R.).

propagande antioccidentale poursuivie systématiquement pendant des années. Soumis aux fluctuations de la politique intérieure, le Gouvernement des Pays-Bas oscilla à l'égard de l'Indonésie entre une attitude conciliante et compréhensive et une attitude d'intransigeance délibérée. De là des efforts répétés pour reconquérir les îles, interrompus par des tentatives sans lendemain pour négocier. En fin de compte, devant l'hostilité des anticolonialistes de l'administration américaine, les Pays-Bas durent céder. En décembre 1949, les nationalistes indonésiens obtinrent l'indépendance pour laquelle certains d'entre eux avaient lutté. Mais, à l'issue de ce long conflit, les éléments modérés durent, en Indonésie, céder la place aux nationalistes extrémistes et à leurs leaders. Si les Pays-Bas eurent l'occasion de trouver devant eux, aux Indes orientales, une réplique du pandit Nehru aux Indes, l'attitude des généraux hollandais dont les « ultimatums » avaient éloigné du pouvoir M. Sjahrir, réformateur de l'Indonésie et leader travailliste pro-occidental, l'écarta définitivement.

Lorsque, à la fin de 1949, la République indonésienne fut reconnue, la violence des passions avait largement pris le pas sur les conseils de la raison. Les jeunes Indonésiens — formés à l'école de la guerilla plus qu'à l'école tout court — étaient beaucoup plus entraînés à la destruction et au sabotage qu'à l'édification raisonnée d'un nouvel État. Peu de fonctionnaires compétents, pas de personnel technique, bref, pratiquement pas de cadres administratifs. A la différence de ce qui se passa aux Indes, le lien avec le passé était rompu et aucune institution établie ne pouvait exercer sur le déchaînement des passions populaires une influence modératrice.

Il est toujours hasardeux de porter un jugement sur les résultats d'une expérience coloniale. Certains observateurs soutiennent que les Hollandais étaient des colonisateurs modèles. D'autres assurent que l'effondrement de leur système porte témoignage de ses faiblesses. Un jugement impartial conclurait sans doute que l'administration des Pays-Bas en Indonésie a donné des résultats remarquables dans certains domaines et commis, dans d'autres, d'incontestables erreurs.

Contrairement à la politique appliquée aux Indes, une loi de 1875 avait très heureusement interdit l'aliénation des terres arables au profit d'étrangers : ainsi, le cultivateur indonésien pouvait — théoriquement — demeurer propriétaire de sa terre, mais, en raison de l'insuffisance du crédit agricole, il s'endettait souvent auprès d'un usurier (presque toujours Chinois) et finissait, en dépit de l'interdiction qui lui était faite d'aliéner son bien, par devenir pratiquement le fermier de sa propre terre. Quoi qu'il en soit, mises à part les plantations appartenant aux Européens, les Indonésiens demeurèrent en grande majorité de petits propriétaires et, en 1932, 83 p. 100 de la terre arable étaient encore exploités par eux. L'administration hollandaise sut donc empêcher la

formation des grands domaines féodaux qui, aujourd'hui encore, sont la plaie de la péninsule indienne.

Cette nombreuse classe paysanne fournissait à la hiérarchie sociale une assise solide et au pays un sérieux élément de stabilité. De plus, l'habileté de l'administration des Pays-Bas et l'intérêt qu'elle prit au progrès agricole — irrigations, proprès techniques, organisation du travail — avaient non seulement permis une vaste expansion de la population mais lui avait également assuré des ressources alimentaires plus abondantes que dans aucun autre pays du Sud-Est asiatique. A ces résultats matériels, il faut opposer la carence des Pays-Bas sur le plan des réformes sociales et du développement de l'instruction.

En 1940, deux ans avant le débarquement japonais en Indonésie, sur près de 70 millions d'habitants, 88 223 seulement suivaient les écoles primaires de l'État qui donnaient « l'instruction *élémentaire* occidentale ». Dans les écoles secondaires, on ne trouvait que 1 786 élèves. En 1940, le nombre total d'étudiants indonésiens qui avaient accompli le cycle de l'instruction secondaire « occidentale » ne dépassait pas 240 — moins sans doute que dans n'importe quelle ville moyenne d'un pays occidental. Il est significatif qu'aux Indes dès 1926, et pour une population cinq fois supérieure à celle de l'Indonésie, le nombre des étudiants indiens était dans les écoles secondaires mille fois plus élevé que dans les colonies hollandaises. La même année, le nombre d'étudiants inscrits dans les *universités* indiennes et dans les écoles techniques supérieures était en gros le même que celui des élèves suivant les *écoles secondaires* en Indonésie.

Ce régime de l'instruction publique — déjà très insuffisant — se trouva totalement bouleversé par l'agitation des sept années suivantes. En fait, bien des difficultés auxquelles le gouvernement actuel doit faire face découlent de cette carence initiale en matière de formation scolaire. Aujourd'hui les projets, même les mieux intentionnés, se heurtent à l'ignorance des masses.

Sur des assises si faibles, il n'est pas facile de fonder une construction politique cohérente, inspirée du système parlementaire élaboré en Occident et directement importé en Indonésie. Le Parlement élu en Indonésie fait les lois suivant le mode occidental. Il se livre à d'interminables débats et sert de forum aux individus qui cherchent à se rendre populaires en vue du jour lointain où les partis politiques se retrouveront devant les urnes. En attendant, les masses, sans contact avec le Parlement de Djakarta, perdent chaque jour un peu plus l'espérance de voir leurs revendications satisfaites.

Le 17 octobre 1952 eut lieu le premier putsch qui témoigna de l'état des esprits. Ce jour-là, empruntant des véhicules militaires, des foules énormes assiégèrent les bâtiments publics de Djakarta, exigeant impérieusement la dissolution du Parlement désigné et son remplacement par

un autre Parlement régulièrement élu. La situation devenait inquiétante lorsqu'apparut sur les marches du Merdeka Palace le président Sukarno qui invita la foule à se disperser et à faire crédit au « Bung » (frère) Karno. Subjuguée par l'autorité de sa parole, la foule obéit.

A tort ou à raison, on attribua dans la suite la responsabilité des manifestations au Sultan de Jogjakarta, le ministre de la Défense nationale, âgé de quarante ans. Il avait reçu des Hollandais une formation occidentale et c'était le seul membre de l'aristocratie qui, en raison de ses opinions anticolonialistes, avait conservé aux yeux de la masse tout le prestige attaché à ses prérogatives féodales. Il comprit que, pour remettre de l'ordre dans le pays, il fallait avant tout reconstituer l'armée, c'est-à-dire ramener les effectifs, qui étaient de 250 000 hommes mal équipés et indisciplinés, à un effectif plus restreint afin de disposer d'un instrument solide au service du Gouvernement. L'armée était alors composée d'éléments disparates : anciens officiers formés par les Hollandais ; débris de la milice formée par les Japonais ; enfin — et en majeure partie — anciens maquisards. C'était assurément en sacrifiant ce dernier élément qu'une armée valable pourrait être reconstituée. Mais c'étaient précisément les anciens maquisards, nationalistes et xénophobes, qui, se considérant comme les gardiens de la « flamme révolutionnaire », se montraient les plus exigeants.

On ne tarda pas à s'apercevoir que le Gouvernement cédait à la pression de l'opinion. Les officiers originaires du maquis reçurent de l'avancement et le sultan n'eut d'autre ressource que de se retirer dans son palais de Jogjakarta. Un chapitre était tourné. Aujourd'hui l'insécurité continue de régner : les journaux font une large place aux exploits des bandits et l'espoir d'une action énergique de la part du Gouvernement est aussi éloignée que jamais. Le Gouvernement indonésien n'a pas — à beaucoup près — le contrôle effectif de la totalité du territoire. Ajournant sans cesse la date des élections prévues par une récente loi, il se trouve, sur le plan intérieur, dépendre plus que jamais du soutien des nationalistes extrémistes ou des procommunistes.

⁂

L'Indonésie doit faire face à des problèmes graves et urgents : le problème alimentaire et celui de la sécurité intérieure sont probablement les deux plus pressants.

Il y a seulement soixante-dix ans, la population de l'Indonésie ne dépassait pas 20 millions d'habitants. Depuis, le travail acharné des paysans (aidés par les experts hollandais) a transformé l'île, grâce à de gigantesques travaux, en une succession de terrasses arrosées, semblables à d'immenses marches d'un escalier géant. Ces magnifiques rizières en terrasses sont constamment fertilisées par les cendres que les volcans

répandent à profusion sur ces paysages enchanteurs ; mais cette heureuse collaboration de l'homme et de la nature ne suffit pas à nourrir une population en croissance continue. Java, notamment, est l'île la plus surpeuplée du monde. D'une superficie égale au quart de la France, elle doit nourrir plus de 50 millions d'individus. Au-delà de l'île de Java, commence « l'Indonésie vide » : des îles immenses au sol fertile sont à peine peuplées.

Bornéo (qui a la superficie de la France) compte à peine 3 millions d'habitants. Sumatra qui en a 10 pourrait aisément en nourrir cinq fois plus.

Si, à la veille de la deuxième guerre mondiale, les colonies hollandaises pouvaient vivre en autarcie, depuis lors, la population a augmenté d'au moins 1 million d'hommes par an et depuis 1949 il a fallu importer annuellement 500 000 tonnes de riz en provenance de pays aussi éloignés que l'Italie et le Brésil.

L'irrigation d'une simple bande côtière de Bornéo suffirait d'ailleurs à combler ce déficit. Mais, pour transférer l'excédent de population de Java dans les autres îles, il faudrait des capitaux, de l'initiative et un esprit d'organisation dont l'absence se fait cruellement sentir. Alors que l'Indonésie pourrait nourrir la moitié de l'Asie, elle a dû, jusqu'à une époque récente, consacrer une fraction importante de ses avoirs en devises au règlement de ses importations. Quelques progrès ont été faits au cours des deux dernières années, progrès insuffisants cependant au regard de l'accroissement de la population, qui est de l'ordre de 1,5 à 2 p. 100 par an. Aujourd'hui, la population totale dépasse 80 millions d'habitants et le léger excédent de produits alimentaires qui constituait la marge de sécurité a diminué : il est même en voie de disparaître.

Il est lamentable de constater que dans cette chaîne d'îles où abondent les richesses naturelles, le désordre économique va croissant. Et qui pis est, la population est menacée d'être rongée par une maladie plus grave encore : la guerre civile. L'inexpérience et la faiblesse du pouvoir central, aggravée par le caractère hétérogène, du point de vue géographique, des divers territoires qui composent l'Indonésie, ont offert aux leaders des tendances séparatistes, des occasions inespérées. Des régions entières sont pratiquement passées sous le contrôle de bandes qui n'ont en fait aucun programme politique ou social défini, ou d'organisations qui, sous des étiquettes variées, religieuses ou militaires, sont en lutte ouverte contre le pouvoir central. L'une d'entre elles, le *Darul Islam*, organisation importante dont la tendance est visiblement inspirée de l'idéologie musulmane, contrôle la plus grande partie de l'ouest de Java et étend son influence sur d'autres territoires tenus par des insurgés dans la partie sud des Célèbes et nord de Sumatra.

Dans les régions qui sont aux mains des bandits, ceux-ci jouent des

rivalités ethniques et se maintiennent avec l'appui de patriotes dont le nationalisme, sorti de ses voies traditionnelles, s'oriente dangereusement vers une sorte de nihilisme.

En tout cas et quelles que soient les causes politiques de cette situation troublée, les conséquences sur le plan économique sont désastreuses.

A Java, à Sumatra, aux Célèbes, à Bornéo, des millions d'individus vivent sous la terreur des « insurgés », leur activité est entravée par des exactions ou par la crainte de représailles fondées sur un prétendu refus de « coopération ». A Sumatra, comme à Java, plusieurs plantations de thé, de caoutchouc et des palmeraies ont cessé leur exploitation en raison de l'insécurité régnante. Makassar, capitale des Célèbes du Sud, est pratiquement assiégée par les rebelles qui depuis quatre ans contrôlent la campagne environnante.

D'après des rapports officiels, aussi bien en 1952 qu'en 1953, plusieurs milliers d'individus ont été massacrés par des bandes rebelles ; des milliers d'immeubles ont été brûlés ; les dégâts matériels causés à la propriété tant privée que publique ont été évalués à des millions de dollars. Les meurtres, les tortures infligées aux individus, les enlèvements qui se chiffrent par milliers ne sont pas dénoncés par crainte de représailles et dans certaines régions les communications sont, d'une façon permanente, menacées ou déjà interrompues, à cause de l'impuissance des forces gouvernementales à mater les insurgés. Loin de diminuer, l'anarchie s'étend et semble gagner des régions jusqu'ici préservées.

Aucun pays ne peut supporter longtemps de tels dommages causés à son économie, ni aucun pouvoir central survivre durablement à un tel défi porté à son autorité. En raison de l'instabilité chronique des gouvernements qui se sont succédé, rien n'autorise à croire que la situation pourra être énergiquement reprise en mains. En fait, des signes de plus en plus probants montrent qu'avant d'avoir pu profiter des avantages du régime parlementaire, l'Indonésie en subit tous les périls et souffre déjà de la sclérose qui réduit les partis politiques à l'impuissance.

Des élections générales au suffrage universel doivent avoir lieu au début de 1955. Les sièges étant, au sein du Parlement actuel, répartis en fonction de l'importance *supposée* des différents partis, chacun d'eux est avant tout soucieux de s'abstenir de toute initiative qui pourrait, au moment des élections, affaiblir son influence. Ainsi, avant même que la période électorale ne soit ouverte, l'intérêt du pays a été souvent sacrifié à l'action démagogique de politiciens désireux de conserver leurs positions. Cette cristallisation de la situation politique avant la période électorale est un phénomène qui n'est pas inconnu dans des pays démocratiques beaucoup plus évolués, mais dans un pays économiquement arriéré et où l'action des pouvoirs publics doit être audacieuse, dure et

par là-même souvent impopulaire, un tel immobilisme est nécessairement grave et met en danger l'avenir même des institutions.

Il faut ajouter que les partis parlementaires sont souvent obligés de composer avec les exigences de groupements extérieurs pour ne pas compromettre leurs chances devant des électeurs plus sensibles à l'appel de ces groupements qu'à l'influence de leurs représentants supposés au Parlement.

Le *Darul Islam*, le plus fort et le mieux organisé des mouvements insurrectionnels, prétend avoir pour objet l'institution d'un État théocratique. A côté de lui, le *Masjumi*, qui est sans doute le parti numérique le plus important étant lui-même d'inspiration musulmane dans un pays où 90 p. 100 des individus sont musulmans, est divisé entre deux tendances : l'une orthodoxe, l'autre réformiste. Ce parti — récemment encore membre de la coalition gouvernementale et qui vient de passer à l'opposition — se refuse à toute action énergique contre le *Darul Islam* dans la crainte de s'aliéner des voix musulmanes. Les *Nationalistes*, qui viennent au second rang des partis les plus importants et qui sont actuellement à la tête de la coalition gouvernementale, s'abstiennent également et pour les mêmes raisons de toute action énergique contre les mouvements d'insurgés. En outre ils ne veulent pas renoncer complètement au soutien des anciens maquisards (la plupart d'entre eux favorisent le parti nationaliste du président Sukarno) dont un grand nombre donnent à l'occasion leur appui aux insurgés. Quant aux *socialistes*, ils observent une réserve boudeuse depuis la démission du sultan. Bien que, sous la présidence de Sutan Sjahrir, leur parti comprenne certains des hommes les plus expérimentés du pays, et de loin les plus habiles politiciens de l'Indonésie, il n'est numériquement comparable ni au parti Masjumi, ni au parti Nationaliste. Tandis que le parti Nationaliste — qui bénéficie du prestige personnel du président Sukarno — a épousé chaque jour davantage les passions xénophobes de la masse et s'est de plus en plus rapproché des communistes qui dominent la plupart des syndicats ouvriers, les *Masjumi* et les *Socialistes* tendent plutôt à s'orienter dans une voie opposée. Le conflit qui a été le résultat de ces luttes de tendances a mis fin aux gouvernements de coalition auxquels ces trois partis avaient jusqu'ici participé.

Les membres du parti *Masjumi* et les *Socialistes* ont été éliminés du Gouvernement et, depuis août 1953, le pays est en fait gouverné par le parti *Nationaliste* (P.N.I.) et par de petits groupes politiques qui se sont détachés des autres partis dans la crainte d'échouer aux élections, les uns et les autres dépendant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Parlement, de mouvements influencés par les communistes.

Bien que le parti communiste ne compte probablement pas plus de 40 000 membres, il contrôle indirectement le S.O.B.S.I. qui est le syndicat ouvrier le plus en vue et dont le nombre d'adhérents est évalué à

plus de 2 millions. Pouvant, par l'intermédiaire du S.O.B.S.I., paralyser le fonctionnement des services publics, disposant au Parlement d'une position qui lui assure un rôle d'arbitre, le parti communiste occupe en Indonésie une situation très importante. M. Iwa, ministre de la Défense nationale, la figure la plus marquante du Parlement, est considéré comme un sympathisant communiste et il a constamment favorisé l'avancement dans l'armée d'officiers procommunistes malgré les protestations des officiers de carrière et des partis d'opposition.

Le Gouvernement annonce l'intention de procéder à des élections. On considère en général qu'elles confirmeront la prépondérance du parti *Masjumi* et du parti *Nationaliste*. Mais on ignore jusqu'à quel point l'ascension des communistes et leur infiltration dans les services essentiels influenceront le résultat des élections.

Si même elles étaient faites dans des conditions régulières, est-il concevable que les Dayaks, chasseurs de tête de Bornéo, les tribus Toradjas des Célèbes, les Bataks de Sumatra, les astrologues des villages de Bali et les millions de paysans, illettrés ou non, de plus de dix-huit ans, aient le discernement nécessaire pour porter au pouvoir les hommes capables de résoudre les difficiles problèmes que posent l'alimentation, la sécurité et tant d'autres questions de moindre importance ? Seront-ils capables de réaliser la promesse, maintes fois formulée par le président Sukarno, que l'Indonésie persistera dans ses efforts pour résoudre ses difficultés par des procédés démocratiques ?

Aucun des objectifs énoncés dans les slogans nationalistes ne peut être atteint sans une transformation complète de la structure économique, essentiellement coloniale, du pays. L'économie indonésienne dépend de l'exportation de quelques matières premières qui, à l'exception du riz, doivent payer tous les produits consommés à l'intérieur du pays. Le prix de ces matières premières est fonction des cours du marché mondial que les Indonésiens n'ont aucun moyen d'influencer. En 1938, le caoutchouc, le pétrole, le thé et l'étain, assuraient ensemble 61 p. 100 des revenus — à l'exportation — de l'Indonésie. En 1952, le caoutchouc, le pétrole et l'étain entraient à eux seuls pour 75 p. 100 dans le total des exportations indonésiennes. Ce mouvement de concentration sur un nombre de plus en plus réduit de matières premières dont la production est dirigée par des Occidentaux ne fait que s'accentuer. Or, durant les quatre années qui suivirent la grande dépression économique de 1929, les exportations s'effondrèrent de 69 p. 100. Plus récemment, la chute des prix sur le marché mondial qui suivit l'armistice de Corée a transformé l'excédent budgétaire de 1 195 millions de roupies en un déficit de 4 327 millions.

Il est évident que sur une base aussi incertaine, le « planning » économique, même à brève échéance, sans parler bien entendu de projets à long terme, est pratiquement impossible. Il n'est pas moins évident

qu'une différenciation plus poussée de la production nationale, un effort d'industrialisation et la redistribution de la population excédentaire entre les îles sous-peuplées, pourraient entraîner des progrès appréciables.

Il reste que ces mesures indispensables exigent des machines, des experts, de l'organisation et de la discipline. Or, l'état intérieur du pays démontre à l'évidence que l'indépendance a entraîné un relâchement dans la structure administrative et dans l'organisation de la production nationale. D'après les évaluations les plus sérieuses, la production de l'Indonésie est encore inférieure d'au moins 25 p. 100 à ce qu'elle était avant la guerre lorsqu'elle devait couvrir les besoins d'une population qui avait 15 millions d'habitants en moins.

En ce qui concerne le capital, il est évident qu'il ne peut être fourni ni par des investissements volontaires, ni par l'impôt. Il est, d'autre part, peu vraisemblable que les capitaux étrangers s'aventurent en quantité suffisante dans un pays où les partis au pouvoir ne cessent de dénoncer le caractère parasitaire des entreprises étrangères et où l'insécurité intérieure n'est pas de nature à rassurer les capitalistes.

En tout état de cause, l'évolution intérieure de l'Indonésie est grosse de conséquences pour les autres pays. La République indonésienne est en puissance l'un des pays les plus riches du monde. Elle est déjà parmi les premiers producteurs de caoutchouc, étain, huile, sucre et tabac et possède d'énormes réserves de presque toutes les variétés de matières premières que le bloc sino-soviétique peut espérer voir exploiter à son profit. En outre, l'Indonésie occupe une des régions les plus exposées du monde contemporain.

A ses frontières se heurtent les intérêts des principales puissances.

Si l'édifice du jeune État indonésien donnait à l'avenir de nouveaux signes de faiblesse, si de nouvelles discordes créées par des rivalités ethniques éclataient sans qu'intervînt une forte autorité centrale, des bouleversements d'ordre extérieur et intérieur seraient susceptibles de se produire qui influenceraient l'avenir de la République.

La nécessité de mettre fin à l'incertitude intérieure peut pousser le pays vers une dictature. Il se peut aussi que la faiblesse du pouvoir central entraîne une désagrégation de l'empire et que les îles se donnent des gouvernements autonomes qui contestent la suprématie de Java. Compte tenu de l'importance stratégique de l'Indonésie, de l'intérêt non dissimulé qu'elle éveille chez les grandes puissances, de la possibilité qui s'offre d'utiliser des leaders locaux tout prêts à assumer des rôles importants, cette éventualité ne peut pas être négligée.

L'état actuel de l'Indonésie ne peut donner qu'une image assez sombre et peut-être exagérément pessimiste de sa situation. L'élément paysan, comme dans beaucoup de régions du Sud-Est asiatique, reste sain, immuable. Essentiellement conservateur, les paysans pratiquent les

mêmes méthodes de culture qu'autrefois, assistent aux mêmes cérémonies religieuses ; leurs coutumes ne changent pas. Aussi longtemps que leurs conditions de vie demeureront possibles, ils ne seront pas disposés à suivre les agitateurs. Ce sont peut-être les petits propriétaires — qui représentent actuellement la majorité des habitants — qui assureront le salut du pays. Il se peut que les efforts accomplis en faveur du développement de l'instruction publique portent leurs fruits ; que de nombreux jeunes gens, bien doués, dont les aptitudes sont encore inutilisées, prennent peu à peu la place des fonctionnaires actuels, compétents mais trop nombreux, que les idéologues s'effacent devant les hommes soucieux de résultats positifs plutôt que de slogans électoraux, que les capitalistes étrangers tirent de leurs investissements un rendement aussi profitable aux Indonésiens qu'à eux-mêmes et que leur intervention favorise la transformation d'une économie coloniale chancelante en une économie moderne capable de courir sa chance sur le marché mondial.

C'est à cette tâche constructive que les pays occidentaux pourraient se consacrer en Indonésie. Évidemment, dans l'état actuel des choses, la tâche est rude. Mais l'Occident dispose de puissants moyens. La plupart des hommes politiques influents en Indonésie sont attachés aux conceptions occidentales. Les jeunes se tournent vers ceux qui promettent leur concours sur le plan technique et l'indépendance politique. La langue anglaise remplace le hollandais avec une rapidité surprenante, facilite les rapprochements et la reprise des échanges, un moment interrompus. Il serait souhaitable que des visites dans les capitales occidentales succèdent aux pèlerinages à Moscou et Pékin. Avant tout, les pays de l'Ouest pourraient remédier rapidement aux lacunes du régime d'instruction publique institué par les Pays-Bas et préparer un nombre croissant d'Indonésiens aux tâches nombreuses et variées qui les attendent dans l'ordre technique et administratif. C'est dans cette direction que les résultats seraient certainement les plus productifs.

Il est à remarquer qu'aucun des pays du Sud-Est asiatique qui ont récemment accédé à l'indépendance ne dispose, au départ, d'atouts aussi favorables que l'Indonésie. Bien que la situation y soit sérieuse, elle n'est pas comme l'Inde handicapée par une masse d'habitants écrasés par des problèmes monolithiques. Le peuple indonésien est parmi les mieux nourris du Sud-Est asiatique, il n'est pas sous la coupe d'une aristocratie féodale. En fait, aux yeux des théoriciens, le pays offre un cadre idéal pour la démocratie. Ce qui lui manque actuellement c'est l'autorité, la discipline, un idéal commun qui puisse effacer les différences de région à région et un système politique qui s'adapte à l'héritage sociologique du pays.

Si l'Occident cherche à influencer l'orientation de l'Indonésie, il lui faudra beaucoup de patience, de tact et de clairvoyance. A défaut de cette intervention, l'Indonésie restera, au mieux, un pays faible, au

destin incertain. Au pire, elle apportera un supplément de 80 millions d'individus aux puissances dressées contre le bloc occidental. Avant d'être assez forte pour prendre une sage décision, l'Indonésie — comme la plus grande partie du Sud-Est asiatique — aura besoin de temps ; de temps et d'une aide discrète, généreuse et patiente (une aide n'impliquant aucune ingérence maladroite).

TIBOR MENDE

TRADUIT PAR SOLANGE DE LA BAUME

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BOTAFOGO

par Aluizio de Azevedo (*Club bibliophile de France*)

Seizième volume de « La Comédie universelle », que dirige avec un goût très sûr M. Pierre d'Espezel, *Botafogo*, roman brésilien qu'écrivit à la fin du siècle dernier Aluizio de Azevedo, répond parfaitement au but que se sont proposé les auteurs de la collection : faire connaître des œuvres d'imagination qui soient en même temps des témoignages importants sur une époque, un mouvement, un milieu historiques.

Cette peinture d'une cité populaire qui, poussant rapidement sur un faubourg de Rio de Janeiro, concentre en un étroit espace un peuple bigarré, où Portugais immigrés, Brésiliens, Indiens, métis, mulâtres, fermentent dans une chaude sensualité, est d'une couleur où d'une puissance assez rares. C'est Zola annonçant Erskine Caldwell, *Pot-Bouille* et *Le petit arpent du Bon Dieu*. Audaces qui nous étonnent, même aujourd'hui où nous ne nous étonnons plus de rien, mais surtout un art, qui suscite l'admiration, de faire vivre chacun des personnages d'une foule nombreuse.

Il est vrai que l'ouvrage a été traduit sur mesure par M. Henri Gunet, et qu'un substantiel aperçu de M. Edmond Pognon sur le roman brésilien, ainsi qu'une pénétrante introduction de M. André Rousseaux ne laissent plus au lecteur que le plaisir de la lecture.

P. A.

BARTHOLDI

par Jacques Betz (*Éditions de Minuit*)

Sculpteur un peu oublié, Bartholdi est pourtant l'auteur de deux œuvres de grand volume : la *Liberté* de New-York et le *Lion de Belfort*. J. Betz s'est attaché à restituer la vie de cet artiste laborieux dont l'habileté technique est indiscutable : né à Colmar, il fut lié avec Edmond About et le romancier parle de lui amicalement dans ses souvenirs. Commandant pendant la guerre de 70, Bartholdi combattit dans l'armée de Paris, puis partit après la défaite pour l'Amérique. Voyage assez court, mais qui lui inspira l'idée de son célèbre monument. J. Betz conte les curieuses tribulations des comités qui financèrent l'œuvre : il fut aussi difficile de rassembler les fonds en France pour la statue qu'à New York pour le piédestal. Mais on en vint à bout et l'on eut une émouvante inauguration. Bartholdi avait un goût très vif pour les effigies officielles : Vauban, Vercingétorix, Gribeauval, Paul Bert, etc.

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique p. 133.)

LA FOLIE DE VAN GOGH

par Henri Perruchot

Le fait qui domine l'histoire de Vincent Van Gogh est, sans contredit, l'irruption brutale de la folie dans cette vie.

On se souvient des faits : ayant appelé auprès de lui, en Arles, son ami Gauguin, Vincent, le jour de Noël de l'année 1888, après juste quelques semaines de cohabitation, se précipita sur son camarade, un rasoir à la main. Mais Gauguin l'avait entendu qui approchait. Il se retourna. Vincent aussitôt s'enfuit, rentra à son domicile (la maison jaune) et se coupa l'oreille.

Désormais, la folie devait être inséparable de sa destinée. Les crises succéderaient aux moments de calme relatif, jusqu'à ce coup de revolver par lequel Vincent mit fin à son existence, sur la plateau d'Auvers-sur-Oise, dix-neuf mois plus tard, en juillet 1890.

On s'est naturellement beaucoup occupé de la folie de Van Gogh. De nombreux médecins, des psychiatres l'ont analysée. Ils en ont donné de multiples explications, à vrai dire assez souvent contradictoires. En fait, il semble extrêmement difficile de définir et de cataloguer la folie de Van Gogh. Cette folie ne peut pas être dissociée de l'être exceptionnel (dans le sens le plus fort de l'adjectif) que fut Van Gogh. Elle lui est aussi personnelle que son génie, et se place à un niveau où les notions courantes perdent le principal de leur signification et de leur réalité. Après avoir étudié pendant des années dans leur détail les accidents de la vie de Vincent Van Gogh, j'en suis arrivé à cette conclusion que, d'une part, Van Gogh présentait incontestablement un terrain favorable à la folie, mais que, d'autre part, ce qui joua dans l'éclosion de cette folie un rôle déterminant fut précisément la cohabitation avec Gauguin.

⁂

J'ai raconté ici même[1] avec quelle fougue, quelle exaltation Van

1. Voir la *Revue de Paris* de février 1954.

Gogh, avant de devenir peintre, évangélisa les mineurs du Borinage. Il voulait appliquer à la lettre les préceptes de l'Évangile, se dépouillait de tout, se privait de nourriture, allait pieds nus sur les routes enneigées, avide des sacrifices les plus extrêmes. Cette passion forcenée, Van Gogh la mit dans chacun des actes de sa vie. L'homme n'était habité que d'un unique besoin : l'Absolu. Nul échec ne devait calmer l'inapaisable ardeur qui le consumait, cet amour universel qui l'avait conduit à se faire évangéliste et qui se transmua finalement en couleurs éclatantes dans tant de chefs-d'œuvre. Car peindre, pour Vincent, ne nous y trompons pas, était une façon d'aimer, une manière de prier. Ne disait-il pas du jaune, de ce jaune dont il incendia ses toiles arlésiennes, qu'il était « la suprême clarté de l'amour » ?

Dès qu'il eut décidé de se consacrer au dessin et à la peinture, Vincent s'employa, dans une tension de tout l'être, avec une inimaginable ferveur, à se rendre maître de la technique de son art. Bruxelles, La Haye, de petits villages brabançons, la sauvage contrée de la Drenthe furent les principales étapes de son apprentissage forcené. Après cinq années (1880-1885) d'un labeur opiniâtre et violemment mené, Vincent, ayant découvert l'importance de la couleur, comprit qu'il devait quitter les Pays-Bas. Sa patrie et les peintres qui y œuvraient n'avaient plus rien à lui apprendre. Mû par un instinct admirablement sûr, Vincent partit pour Anvers, la ville de Rubens. Son grand voyage vers le Sud était commencé. « Il y a quelque chose d'extraordinaire, écrivait-il à son frère Théo, dans la sensation qu'il faut entrer dans le feu. »

Anvers ne pouvait être qu'une halte. Vincent ne s'y attarda pas et gagna Paris, où il eut enfin la révélation de ce qu'était la peinture claire des impressionnistes. Il y demeura deux ans, expérimentant hâtivement, pinceau en main, tous les procédés de la nouvelle peinture et brossant jusqu'à trois toiles par jour. Mais Paris, le Paris des peintres impressionnistes, n'était pas, lui non plus, une fin. Vincent avait trouvé dans la couleur le moyen d'exprimer son âme brûlante. Il lui fallait aller vers des terres où le soleil donne à la couleur toute sa force et toute sa valeur expressive. En février 1888, Vincent arrivait en Arles.

Dès lors, la vie de Van Gogh allait se précipiter.

Van Gogh n'avait qu'une hâte : « mesurer son pinceau au soleil », comme il disait lui-même. Impatiemment, il attendit la venue du soleil, le chaleureux printemps provençal. L'hiver s'achevait ; les arbres fruitiers, un peu partout, fleurissaient. Déjà, Vincent dressait son chevalet dans les vergers, où le mauvais temps l'empêchait d'œuvrer comme il aurait voulu. De jour en jour, cependant, le temps s'éclaircissait. Le soleil montait dans le ciel devenu transparent. Puis, brusquement, toute la campagne fut en fête. Au milieu des labours lilas, amandiers et pêchers, poiriers, pruniers et abricotiers lançaient vers le ciel « glorieux » leur floraison jaune, rose, blanche. Vincent se mit à besogner avec ardeur, grisé par cette symphonie de parfums et de couleurs, à

laquelle il se livrait avec exubérance, participant corps et âme à la montée de la sève. « Je suis dans une rage de travail », écrivait-il bientôt à son frère avec enthousiasme. Il exultait, peignant toile sur toile, recommençant indéfiniment le même motif. Sa santé, ébranlée par l'existence de privations qu'il avait jusqu'à ce jour menée, était assez chancelante, mais il n'avait vraiment pas le temps de s'attarder à de telles considérations. Peindre, peindre les vergers tandis qu'ils étaient en fleurs, immobiliser sur sa toile cet instant prestigieux, délicat et savoureux comme une aube ! Le mistral le gênait ; il n'en avait cure, attachait son chevalet à des piquets et travaillait quand même. « C'est trop beau ! » s'écriait-il. Lorsqu'il revenait d'une séance, ahuri de vent, les yeux fatigués, nerveusement épuisé, il n'était pas loin de tituber d'ivresse. L'argent que lui envoyait son frère, il l'engloutissait dans cette orgie de toiles et de couleurs. Qu'importait ! « La victoire, criait-il à Théo, est presque assurée d'avance. »

Le 20 avril, Vincent avait pratiquement terminé sa série de vergers, qu'il se promettait de compléter l'année suivante. Il était harassé. Son exaltation des semaines précédentes tomba ; il reprit conscience de sa faiblesse physique. Son corps se vengeait des efforts qu'il lui avait demandés. Effrayé par les frais qu'il avait occasionnés à son frère — il avait dépensé 600 francs en deux mois (environ 105 000 francs de notre monnaie) — il éprouvait de graves remords. Mais pouvait-il s'arrêter de travailler ?

Maintenant, à mesure que s'avançait la saison, le pays provençal déroutait Vincent. La nature se transformait, devenait plus âpre. Comment traduire ces paysages denses, aux lignes quasi abstraites dans leur pureté, ces paysages d'une rigueur pour ainsi dire architecturale ? Ce n'était pas ce que Vincent avait espéré du soleil. Comment devait-il s'y prendre pour concilier sa vocation expressionniste d'artiste baroque, pour qui tout était rythme, mouvement, devenir et prétexte à une confession pathétique, et la leçon suggérée par ce sol de Provence, si classique dans sa lumineuse permanence ? Vincent s'essayait à pénétrer le monde ambiant, plaquait sur sa toile quelques accords préliminaires, peignait des natures mortes qui étaient comme des exercices de style. Un petit séjour qu'il fit aux Saintes-Maries-de-la-Mer lui permit de saisir « l'effet d'un bleu plus intense du ciel », et de voir jusqu'à quel degré pouvait s'élever la combinaison du bleu et du jaune, ces couleurs dominantes de la Provence.

Dès son retour en Arles, Vincent se jeta de nouveau avec rage dans le travail. Les blés étaient mûrs. Il lui fallait en profiter comme il avait profité des vergers, au printemps. Il travaillait sans discontinuer. Fait étrange ! alors même que Vincent, dans son appropriation du classicisme provençal, allait contre sa propre nature, si violente, si emportée était sa passion que sa rapidité d'exécution s'accroissait encore. Ses études de blé, il confessait à Émile Bernard qu'il les avait faites « vite, vite,

vite, et pressé comme le moissonneur qui se tait sous le soleil ardent, se concentrant pour en abattre ».

Vincent n'était plus qu'un œil et qu'une main en action. Dans la plaine dorée de soleil, dans la chaleur de l'air, la brutalité du mistral qui faisait trembler son chevalet, il promenait ses pinceaux sur sa toile avec une facilité de somnambule. Mais le soir, quand il sortait enfin de « la fournaise de la conception », qu'il redescendait de ces sommets où il avait connu la puissance heureuse d'un démiurge, il sentait le sol se dérober sous ses pas.

Vincent se voulait, et surtout aux yeux de son frère, optimiste, rassurant. Il ne pouvait pourtant se cacher que parfois, souvent, un souci atroce le perçait. N'allait-il pas un matin, à force de tension, et physique, et mentale, s'écrouler comme une loque ? « Dans ces derniers temps, écrivait-il le 29 juillet, j'étais devenu hagard comme Hugues Van der Goes dans le tableau d'Émile Wauters à peu près... » Et il glissait rapidement, négligemment, cet avertissement que lui arrachait son inquiétude la plus déchirante et la moins volontiers exprimée : « Il n'y a pas à tortiller qu'un jour ou un autre il peut y avoir une crise. » La tête en feu, hébété de contention cérébrale, n'ayant de goût à rien, et du reste incapable de faire rien, sauf d'écrire à Théo et de lire (car il lisait sans désemparer), il allait au Café de la Gare se distraire un moment, « s'étourdir en buvant un bon coup ou en fumant très fort ». Il ne se nourrissait guère, mais il prenait beaucoup de café et quelque alcool. « Pour atteindre la haute note jaune », pour fouetter son énergie, exalter son pouvoir de créer, il lui fallait bien se « monter le coup un peu ».

Août flamboya. Les toiles ne cessaient pas de s'accumuler. Tout entier à sa passion de peindre, Vincent négligea de plus belle son alimentation, ne vivant que de biscuits de mer, d'un peu de lait, de quelques œufs. Il ne se possédait plus, criait dans ses toiles inondées de jaune l'enthousiasme qui, au milieu de la campagne calcinée, le transportait d'une fureur sacrée. Son lyrisme montait, fusait en notes aiguës.

Redoutant la venue de l'hiver, Vincent avait demandé à Gauguin de venir le rejoindre en Arles. Ainsi pourraient-ils fonder cet atelier du Midi, dont il rêvait. Gauguin, après maintes tergiversations, avait fini par accepter la proposition. Vincent s'en réjouissait. Il n'en travaillait qu'avec plus d'énergie, voulant, écrivait-il à Théo, faire par ses œuvres « une certaine impression sur Gauguin ».

En septembre, Gauguin annonça qu'il arriverait maintenant d'un jour à l'autre. Vincent, rageusement, continuait à peindre. Mais les yeux lui faisaient mal, son corps l'abandonnait. Après une dernière semaine d'intense labeur, il s'avoua « presque assommé par le travail ». Il n'en pouvait plus, se sentait « la caboche vide ». Son organisme surmené refusait de le servir plus longtemps. Vincent s'était soumis presque depuis son arrivée en Arles, depuis huit mois, à une telle tension pour

dominer dans son œuvre les éléments contradictoires de sa propre personnalité et du pays d'Arles qu'il comprenait que tout allait céder s'il ne s'arrêtait pas un instant. « Je ne suis pas malade, assurait-il, mais je le deviendrais sans le moindre doute si je ne prenais pas une forte nourriture, et si je ne cessais pas de peindre pour quelques jours. Enfin, je suis encore une fois réduit au cas de la folie d'Hugues Van der Goes dans le tableau d'Émile Wauters... Quand même, il faut que je me méfie de mes nerfs... » La crise que Vincent redoutait sourdement était-elle inévitable ? Sa vie allait-elle donc se briser ?

Mais fort heureusement, l'ami venait, Gauguin, le sauveur, avec qui une vie nouvelle, une existence organisée, forte et chaleureuse, une lutte à deux allaient commencer.

Un matin de la fin d'octobre, Gauguin frappait à la porte de la maison jaune.

⁂

Vincent, radieux, s'empressa de présenter son domaine à Gauguin. Il l'installa dans la chambre qu'il lui avait réservée et qu'il avait décorée à son intention, puis l'emmena à travers Arles, vers les « motifs » chers à son cœur. « Gauguin venu, écrivait-il, rasséréné, à son frère, le but est provisoirement atteint. » L'avenir s'éclaircissait. Vincent était heureux. Les jours précédents, il redoutait de tomber malade. Ce souci même s'estompait. « Il faut que je ne néglige pas ma nourriture pendant un temps, assurait-il, et voilà tout et absolument tout. »

Quoique satisfait, Gauguin, pour sa part, était loin de se montrer aussi démonstratif. Le désordre de la maison jaune le choquait. Malgré l'ardente amitié de Vincent, il y éprouvait, il n'eût su le dire au juste pourquoi, un sentiment de malaise. Sur le mur de la chambre de Vincent, il avait considéré en silence l'inscription qu'y avait tracée le peintre des tournesols :

Je suis Saint-Esprit
Je suis sain d'esprit.

Et puis Arles ne plaisait qu'à demi à Gauguin. Même devant les toiles de Vincent, il demeurait réticent. « Ce que pense Gauguin de ma décoration en général, je ne le sais pas encore, je sais seulement qu'il y a déjà quelques études qu'il aime réellement », écrivait Vincent à son frère. Pas d'emballement, en tout cas !

Il est de fait que Gauguin n'avait guère l'habitude de crier son admiration. Autant Vincent, toujours mécontent de lui-même, toujours prêt, dans son humilité, à s'oublier et à se sacrifier, était enthousiasme et passion, autant Gauguin, plein d'assurance, animé d'un orgueil, du reste justifié, mais tranchant et assez égocentrique, gardait la tête froide devant les chefs-d'œuvre des autres.

Il eût été difficile, à vrai dire, d'imaginer deux êtres plus dissem-

blables que Vincent et Gauguin. Gauguin, dans toute la force de la quarantaine, était un solide lutteur, maître de ses nerfs, qui à aucun moment ne perdait de vue les considérations pratiques. Il essayait — oh ! plus que difficilement ! — de mener carrière, supputait des ventes possibles, connaissait le cours des tableaux, s'efforçait d'intéresser à ses œuvres critiques et marchands — toutes choses qui restaient profondément indifférentes à son cadet de cinq années, pour qui la peinture était avant tout confession, inquiète recherche, communion plénière avec la nature et avec les hommes, approche frémissante du mystère de l'univers. Ces élans, ces effusions effervescentes, Gauguin les ignorait. C'était un grand artiste, certes, un très grand artiste, mais qui ne jugeait pas du monde en mystique — comme Vincent — qui le jugeait en esthète aux goûts raffinés et qui aurait bien voulu que le succès vînt enfin l'arracher à sa misère. L'amour de Vincent transfigurait tout ce qu'il voyait, lui faisait admirer Israëls à l'égal de Rembrandt, Millet à l'égal de Delacroix. Gauguin, tout au contraire, avait le jugement sûr, et dûment raisonné. Il avait aussi le dédain facile : il mesurait ses approbations, s'il dispensait à foison ses conseils. Car il possédait ses théories, qu'il exposait avec complaisance et qu'il aimait qu'on suivît.

Sans plus attendre, Vincent et Gauguin se mirent au travail. Les deux artistes s'en allèrent aux Alyscamps, cette allée bordée de tombeaux, reste de la grande nécropole arlésienne du moyen âge. Vincent exécuta successivement quatre versions de ce motif ; Gauguin le peignit à deux reprises. Mais quelle différence dans le comportement des deux peintres ! Alors que Vincent, bouleversé par l'émotion et tout à coup saisi du plus violent besoin de dire, se précipitait sur sa toile, Gauguin, devant la sienne, méditait, calculait, rêvait et s'enchantait de son rêve. Vincent se lançait à corps perdu, à âme perdue, au sein de la réalité. Gauguin s'évadait de cette réalité, dont il ne tirait que les quelques éléments nécessaires à l'expression symbolisée d'un univers de poésie.

Gauguin observait les toiles que brossait Vincent. Cela n'était pas mauvais, bien sûr, mais... Vincent se cherchait ! Tous ces jaunes sur violets, tout ce travail en complémentaires était un travail désordonné ; cela ne produisait que de douces harmonies, incomplètes et monotones. Le son du clairon y manquait. C'était du moins ce que pensait Gauguin (je reprends mot pour mot ce qu'il a écrit dans *Avant et après*). Lui, un homme fait, il allait entreprendre la tâche d'éclairer Vincent.

Et Vincent écoutait.

Il était docile, ne manifestait aucun entêtement, se rangeait aux avis sentencieusement exprimés par son ami. Gauguin, bien entendu, pontifiait ; il aimait à pontifier. Il conseillait, dirigeait, professait. En le nommant tout aussitôt chef de l'atelier, Vincent ne s'était pas trompé : Gauguin ne souhaitait que remplir cette mission. D'ailleurs, Gauguin, pour sa part, se félicitait d'avoir trouvé un tel élève ; depuis qu'il avait entrepris de l'éclairer, « son » Van Gogh faisait des « progrès étonnants ».

C'était « un terrain riche et fécond ». Et ses tournesols — Gauguin avait fini par les aimer « extraordinairement » — « ça... c'était... la fleur ! »

Ce que Gauguin enseignait à Vincent, c'étaient, il va sans dire, ses propres théories esthétiques. Il venait, cet été, à Pont-Aven, d'élaborer avec Émile Bernard la *Synthèse*, sorte de symbolisme pictural qui mettait l'accent sur la valeur décorative du tableau, encore renforcée par les cernes dont étaient « cloisonnées » les surfaces colorées, peintes par grands aplats. Subissant cette influence impérieuse, Vincent travaillait.

Les mauvais jours venaient. Le temps de novembre était instable. Gauguin et Vincent restaient à l'atelier. Poursuivant son enseignement, le peintre de Pont-Aven engageait Vincent à se détacher de la réalité pour travailler d'imagination, se livrer à de belles abstractions décoratives. Ce souhait était bien étranger à la nature de Vincent, mais Vincent y répondit volontiers : cela lui permettait de ne pas sortir. Ses premiers essais dans cette direction ne furent pas cependant extrêmement concluants. Il « rata », de son propre aveu, une première toile exécutée de cette manière.

Gauguin discourait, énonçait devant Vincent ce qu'il répéta tant de fois sous une forme ou sous une autre : « Que tout ce que vous faites respire le calme. Évitez toutes attitudes animées. Chacun de vos personnages doit être parfaitement statique... » Vincent se corrigeait, obéissait, s'appliquait.

« Je suis bien content de ne pas être seul », écrivait Vincent à son frère. Mais il ajoutait, taraudé par une crainte obscure et sachant, au fond de lui, combien lui était personnellement nécessaire la présence, la réalité matérielle, effective, des objets, cette protection contre les séductions enchantées et dangereuses du rêve : « Je travaille de tête les jours mauvais, et cela, si j'étais seul, n'irait pas. »

Et cela, en vérité, même avec Gauguin, n'allait pas.

La voie où voulait l'entraîner son ami n'était pas du tout la sienne. Ses toiles perdaient de leur intensité, de leur force persuasive. Vincent faisait ce pour quoi il n'était pas fait. Son originalité diminuait. Gauguin, de chacune de ses paroles, condamnait les raisons de peindre et de vivre de Vincent.

Gauguin était un admirateur de la ligne droite, cette régulatrice. Il enseignait l'ordre, la mesure, la déduction réfléchie et logique. C'était un classique qui, à la manière de tous les classiques, voulait oublier ce que le monde, humainement, a d'atroce dans sa réalité profonde : ce devenir sans fin, cet hallucinant tourbillon de naissances et de destructions, ce déroutant, terrifiant écroulement de tout ce qui est. Un artiste comme Gauguin, parce que tel était son tempérament, entendait ramener le monde, par la sereine image qu'il en donnait, à une mesure exclusivement humaine. Il cherchait à lui conférer l'immobile et rassurante

fermeté d'un équilibre. Il s'évadait, se réfugiait dans le général et le symbolique, la beauté pure détachée de toute contingence.

Ce n'était point à coup sûr cela que désirait Vincent, ce vers quoi il tendait de toutes ses forces vives.

Ce monde douloureux et foisonnant, dont un classique comme Gauguin présentait une image humainement reconstruite, tout entraînait un artiste baroque comme l'était Vincent, et parce que tel était son tempérament, à en épouser le vertigineux dynamisme. Loin de vouloir oublier la tragique réalité de ce monde, il ne souhaitait que s'y abandonner et, désespérément, s'en griser. A la manière de tous les baroques, Vincent avait moins souci d'ordre que de rythme, d'équilibre que d'intensité. Ce qui l'intéressait au premier chef, ce n'était pas l'abstraite généralité des hommes et des choses, c'était, tout à l'opposé, le visage propre, le visage particularisé, individualisé de chaque homme et de chaque chose, le visage tragiquement éphémère que ces hommes et ces choses ont à tel moment — fugace moment ! — de leur fuyant devenir.

Quand il était arrivé en Provence, Vincent, soudain jeté sur une terre classique, n'avait cessé — essayant, eût-on dit, de se persuader qu'en Provence il n'était pas un déraciné — d'établir des rapprochements entre le pays d'Arles et la Hollande. Pourtant, à mesure que le soleil montait sur l'écliptique, il avait bien été obligé de reconnaître la vraie nature de cette terre. Il en avait reçu l'influence, qu'il avait finalement dominée en la pénétrant de son inquiétude propre. Son art avait évolué.

Mais maintenant Gauguin était là, qui le poussait, et tous les jours plus impérativement, vers le classicisme, les imaginations, les abstractions, la géométrie, le statisme, le symbole, le décoratif. Naguère, Vincent se trouvait seul en face du pays d'Arles. Il pouvait ruser pour bénéficier en dépit de tout et sans se perdre des invitations au classicisme. Avec Gauguin, Vincent ne pouvait plus ruser. Gauguin affirmait péremptoirement, dogmatiquement, la leçon que, jusqu'alors, la terre provençale murmurait seulement à Vincent. Magistral, Gauguin parlait, tranchait, imposait. Vincent accordait encore des concessions. Mais il commençait à se raidir. Son instinct l'avertissait qu'il était en train de se fourvoyer. Il discutait, réagissait aux impérieux conseils de Gauguin, et de plus en plus impatiemment. Sa résistance se durcissait. Le ton même de Gauguin lui devint bientôt insupportable. Pour complaire à Gauguin, « le petit tigre Bonaparte de l'impressionnisme », lui allait-il falloir se renier complètement ?

Des discussions à présent éclataient à tout propos. Vincent se sentait acculé, devinait que son art — cet art auquel il avait tout sacrifié — était en jeu. Il contestait, argumentait, opposait à Gauguin ses admirations que le peintre de Pont-Aven non sans raison du reste, estimait, du haut de sa tête, quelque peu hétéroclites.

Gauguin essayait, comme il le dit, de « débrouiller dans ce cerveau

désordonné une raison logique dans ses opinions critiques », mais en vain. Les admirations de Vincent le blessaient, d'ailleurs, au point sensible. « Vincent et moi, constatait-il en décembre dans une lettre à Émile Bernard, nous sommes bien peu d'accord en général, surtout en peinture. Il admire Daumier, Daubigny, Ziem et le grand Rousseau, tous gens que je ne peux pas sentir. Et par contre, il déteste Ingres, Raphaël, Degas, tous gens que j'admire ; moi je réponds : « Brigadier, vous avez raison », pour avoir la tranquillité. Il aime beaucoup mes tableaux, mais quand je les fais, il trouve toujours que j'ai tort de ceci, de cela. Il est romantique et moi je suis plutôt porté à un état primitif. Au point de vue de la couleur, il voit les hasards de la pâte, comme chez Monticelli, et moi je déteste le tripotage de la facture », etc.

Ah ! cette maison jaune n'était décidément pas un lieu de tout repos, devait soupirer Gauguin. Il aurait mieux fait, mille fois mieux, d'aller continuer la bataille parisienne. Et ce pays d'Arles, non, vraiment, impossible d'en être enthousiaste ! Tout y était « petit, mesquin, le paysage et les gens ». Sans exagération, « le plus sale endroit du Midi » !

Vincent se rebiffait-il devant ces appréciations ? Ce plus sale coin du Midi, c'était son royaume, le royaume qu'il avait offert de partager à Gauguin. Mais le chef de l'atelier du Midi n'aimait pas le Midi ! Il projetait d'aller aux pays chauds. Il en parlait avec insouciance, une insouciance qui proclamait suffisamment combien, au fond de lui, il restait indifférent à l'association échafaudée par Vincent. Indifférence cruelle pour celui qui, dans cette association, avait mis tout son espoir et toute sa générosité !

Vincent certifiait à son frère que tout allait on ne peut mieux dans le ménage. Mais, au même moment, il exécutait deux tableaux — « assez drôles », disait-il : une chaise jaune et un fauteuil rouge et vert. Le fauteuil de Gauguin et sa propre chaise. Sur la chaise, une pipe. Sur le fauteuil, un bougeoir. Une pipe éteinte, et le bougeoir des morts. Deux absences.

Deux absences : Vincent pressentait l'écroulement de son rêve, que Gauguin saccageait un peu plus de chacun de ses mots sacrilèges. Gauguin partirait. Gauguin allait partir. Vincent avait cru qu'avec cet Atelier du Midi, qu'avec la venue de Gauguin, allait se fonder quelque chose d'important et de durable. Et puis, rien. Rien ! La perspective du vide. Un flambeau allumé sur un fauteuil déserté. De la vie éteinte. Un espoir piétiné. Demain, il serait de nouveau seul dans cet hiver funèbre.

Il aurait voulu retenir Gauguin. Son amitié était intacte, aussi chaleureuse qu'au premier jour, mais il s'y mêlait désormais un arrière-goût d'amertume, une sorte d'impureté qui la corrompait, une rancune sourde, persistante, soigneusement cachée au fond de soi, mais qui à tous moments éclatait en violences et en emportements mal contrôlés. Gauguin qui était fort, robuste, maître de soi, Gauguin qui aurait si

bien pu être un protecteur s'il n'avait pas été ce seigneur d'un art auquel, lui, Vincent, il s'était plié, se pliait encore, mais qu'il ne pouvait pas et ne voulait pas admettre, Gauguin qui n'aimait pas Arles, qui méprisait la petite maison jaune, qui désapprouvait les tendances esthétiques de Vincent et se moquait comme d'une figue de l'atelier du Midi, Gauguin, l'ami, l'allié fraternel, était devenu l'ennemi. *Il était l'ennemi !* De jour en jour, la discussion montait de ton, reprise à tout moment, incessante, grondante comme un orage qui roule à l'horizon. C'était sa vie même que Vincent défendait, son art, sa justification, sa raison d'exister. Acharnement désespéré. Vincent se savait vaincu d'avance. Tout allait lui être pris, arraché, il en avait l'atroce certitude. Pourtant, l'existence commune continuait, mais heurtée, violentée de moments d'allégresse bruyante, auxquels succédaient brusquement de longs silences. Vincent s'initiait à la cuisine. Un soir, il prépara joyeusement la soupe. Quel mélange opéra-t-il ? « Sans doute comme les couleurs sur ses tableaux », opinera plus tard, sarcastique, Gauguin. Toujours est-il que la soupe fut parfaitement immangeable. Vincent riait, trépignant, criant : « Tarascon ! La casquette au père Daudet ! » Mais il lui suffisait de songer à Monticelli, ce baroque qu'il adorait et dont Gauguin condamnait la facture et l'esprit, pour s'effondrer en larmes. Ébranlements souterrains, déflagrations brutales. Et soudain, le calme, un silence lourd, pesant, tragique...

Les deux artistes, un jour de ce décembre froid, allèrent ensemble visiter au musée de Montpellier la collection Bruyas. Cette visite épaissit encore la mésentente qui séparait Gauguin et Vincent, attisa l'animosité inavouée qui les dressait l'un contre l'autre. Deux mondes se heurtaient de pleine proue. Vincent et Gauguin disputèrent devant les toiles, ils disputèrent en rentrant, ils disputèrent au café ; ils disputaient partout, ne s'arrêtant pas de disputer de ce qui les divisait à jamais. Ils disputaient de Delacroix, de Rembrandt, mais c'était d'eux-mêmes qu'ils disputaient à travers des œuvres étrangères. Ils disputaient, disputaient jusqu'à en perdre le souffle. « La discussion est d'une *électricité excessive*, remarquait Vincent dans une lettre à son frère ; nous en sortons parfois la tête fatiguée comme une batterie électrique après la décharge. »

Gauguin parlait de plus en plus sérieusement de quitter Vincent. Le climat d'Arles lui était devenu irrespirable. Les sautes d'humeur de Vincent, cet acharnement dans la discussion, ses colères, parfois inexplicables, l'excédaient. Il ne comprenait pas, ou comprenait mal, le drame qui se jouait à côté de lui, se bornait à constater qu'après tout, entre lui et Vincent, « l'un tout volcan et l'autre, bouillant aussi, mais en dedans », le conflit était inévitable. La sagesse commandait de partir.

A propos de tout, à propos de rien, maintenant, Vincent explosait. Il tempêtait parce qu'il constatait que Gauguin avait un front beaucoup

trop petit relativement à sa vaste intelligence. Gauguin haussait les épaules. Deux ou trois fois, la nuit, Gauguin se réveilla en sursaut. Vincent était là, dans sa chambre. Il s'était levé, était venu rôder près du lit de son ami. « Qu'avez-vous, Vincent ? » demandait Gauguin, un peu inquiet. Sans un mot, Vincent allait se recoucher.

Gauguin avait entrepris de faire le portrait de Vincent en train de peindre ses tournesols. Était-ce un adieu ? Gauguin ne parlait plus que de retourner à Paris, ce qui excitait dangereusement Vincent. Le matin du 24 décembre, Gauguin montra à Vincent sa toile, maintenant achevée. Vincent regarda la toile, scruta ce portrait : c'était bien lui, oui, « extrêmement fatigué et chargé d'électricité », comme il l'était en ce moment — bien lui ! — et il laissa tomber cette phrase redoutable : « C'est bien moi, mais moi devenu fou ! »

La journée se passa normalement. Le soir, les deux peintres solitaires allèrent au café, commandèrent des absinthes. Soudain, Vincent jeta son verre à la tête de Gauguin. Gauguin évita le verre. Prenant Vincent à bras-le-corps, il sortit du café, ramena son ami à la maison jaune, et le coucha. Vincent s'endormit aussitôt. Cette fois, pour Gauguin, c'était tout à fait arrêté : il allait quitter Arles au plus tôt.

Vincent, lorsqu'il se réveilla le lendemain, était parfaitement calme. Il ne se rappelait que très vaguement ce qui s'était passé la veille. Il avait dû offenser Gauguin. Gauguin lui répondit qu'il lui pardonnait volontiers la scène de la veille mais que, ne tenant pas du tout à ce qu'une telle scène se renouvelât, il avait décidé de rentrer à Paris.

Gauguin fit ses préparatifs de départ. Le soir, désirant s'aérer un peu, il sortit — seul. Il ne se souciait pas de s'embarrasser de Vincent. Le compagnonnage était terminé. Mais, à peine Gauguin avait-il traversé la place Lamartine, devant la maison jaune, qu'il entendit derrière lui « un petit pas rapide et saccadé » qu'il connaissait bien. Il se retourna, et cela au moment même où Vincent se précipitait sur lui, brandissant un rasoir. Gauguin dévisagea fixement Vincent. Vincent s'arrêta, baissa la tête, puis reprit en courant le chemin de la maison.

Gauguin refusa de passer une nouvelle nuit dans une compagnie aussi dangereuse. Il retint une chambre dans le premier hôtel rencontré et se coucha. Tandis que, très agité et se reprochant peut-être de n'avoir pas essayé de calmer Vincent, il cherchait en vain le sommeil, un drame se déroulait. Rentré chez lui, Vincent, peut-être horrifié dans son délire par l'acte qu'il avait failli commettre, avait retourné contre lui-même ses intentions meurtrières et s'était coupé l'oreille gauche au bas du crâne.

Vincent perdait du sang en abondance. Ayant peu ou prou réussi à arrêter l'hémorragie, il se banda, s'enfonça jusqu'aux yeux son béret basque, et s'en alla, dans la rue du Bout-d'Arles, au gros numéro 1, offrir à une fille de joie de sa connaissance son oreille bien nettoyée, enfermée dans une enveloppe : « Voici en souvenir de moi », lui dit-il.

Puis il revint à la maison jaune, se glissa au lit et sombra dans un sommeil profond.

C'en était fait. Le lendemain matin, la police était à la maison jaune. Une voiture emmenait Vincent à l'hôpital. Lorsqu'il y arriva, il manifesta une telle surexcitation qu'on fut contraint de l'enfermer dans un cabanon. Vincent Van Gogh était devenu fou.

Cette première crise fut assez brève. Malheureusement, d'autres suivirent, à intervalles plus ou moins grands, durant ces dix-neuf mois que Vincent avait encore à vivre. Ces dix-neuf mois furent pour lui une lutte constante contre la folie. Perpétuellement sur le qui-vive, passionnément attentif à ce qui se passait en lui, ne se fiant qu'à demi au calme trompeur de ses périodes de tranquillité, Vincent organisa son existence en fonction de la folie, se hâtant de travailler dès qu'elle relâchait son étreinte, lui arrachant, dans un effort démesuré, l'une après l'autre, ses œuvres — peut-être ses plus belles œuvres !

Toutes réflexions faites, il semble bien que cette vie, à tant d'égards surhumaine, ne pouvait s'achever normalement. L'excessive sensibilité de Vincent, ses privations, l'effrayante tension à laquelle il soumit constamment son esprit, préparaient inévitablement quelque issue tragique. Je crois que l'on pourrait dire que cette destinée, avec tous les éléments qui la façonnèrent, comportait la fatalité de la folie. Mais je crois aussi, que la présence de Gauguin auprès de Vincent hâta singulièrement le dénouement. Elle fit, si j'ose dire, « mûrir » le drame.

Après tout, on devrait s'étonner que Vincent, cet être chaleureux de tant d'amour, ait pu songer, même en état de démence, à tuer Gauguin. Cela, précisément, ne doit pas nous surprendre. En critiquant l'artiste dans Vincent, Gauguin avait atteint l'homme même. L'art de Vincent n'était pas séparable de sa vie. S'attaquer à son art, c'était s'attaquer à lui-même ; vouloir lui enlever ses raisons de peindre, c'était vouloir le détruire, c'était l'assassiner. Le geste meurtrier de Vincent ne fut, involontaire et plus encore tragique, qu'une *réaction de défense*.

Cela est si vrai qu'aussitôt après le drame, et dès qu'il put reprendre ses pinceaux, Vincent abandonna les tentatives classiques, et qu'il se livra exclusivement et plus fougueusement qu'il ne l'avait encore jamais fait à son expressionnisme baroque. Il renia complètement la leçon de Gauguin et, avec elle, par la même occasion, l'enseignement que lui avait donné la terre classique de Provence. La Provence, bientôt, il n'eut plus qu'une hâte : la quitter pour remonter vers le Nord, vers des campagnes où pourrait s'exalter sans entrave son lyrisme, où pourrait s'affirmer fougueusement l'art si personnel qui était le sien et que Gauguin, en Arles, avait si malencontreusement et aussi — disons-le — si maladroitement, contrarié.

HENRI PERRUCHOT

LES SOUCOUPES VOLANTES

par Pierre Rousseau

« Avez-vous lu *Baruch* ? » allait demandant le bon La Fontaine. « Croyez-vous aux soucoupes volantes ? » interrogeait, ces temps derniers, tout un chacun sitôt qu'il changeait d'interlocuteur. Car la mode était (au fait elle est encore) aux soucoupes volantes — une mode sur laquelle, qualifié ou non, n'importe qui se croit permis d'avoir une opinion.

Comme pour les croyances religieuses, la radiesthésie, l'astrologie ou le fakirisme, les soucoupes volantes partagent la majorité des Français en deux camps : ceux qui y croient avec ardeur et ceux qui restent irréductiblement incrédules. Dans ces différents cas, la ligne de démarcation passe par des positions assez voisines : les incrédules sont les esprits « forts », « avancés », qui appuient leurs convictions sur la science et repoussent toute hypothèse qui contredirait ses postulats ; les fervents, au contraire, se révèlent gens enclins au mysticisme, qui en prennent à leur aise avec les lois rationnelles et acceptent pour argent comptant les anticipations audacieuses de la *science-fiction*.

Ce classement peut paraître rudimentaire et grossier. Notons cependant que, en matière de soucoupes volantes, la plupart de ceux qui seraient en mesure de les étudier avec profit n'en ont jamais vu, et que ceux qui les voient sont généralement hors d'état d'en tirer des conclusions utiles. Ni M. Aimé-Michel, qui a consacré aux soucoupes un livre

plein de mesure, encore que riche en naïvetés scientifiques [1], ni les membres du Comité d'étude de la Commission internationale d'enquête *Ouranos* [2], ni les savants dits officiels n'ont aperçu de leurs yeux un seul de ces objets mystérieux. Les bénéficiaires des apparitions sont, le plus souvent, de braves gens incultes, qui n'ont jamais entendu parler d'un *parhélie* ni d'un *noctiluque*, ne sauraient distinguer, dans le ciel, la planète Mars de l'étoile Antarès, rouge comme elle et, dans l'ignorance des mesures d'angle, évaluent candidement en mètres le diamètre d'une soucoupe dont ils seraient bien en peine de calculer la distance.

Une épidémie qui s'étend : la psychose des soucoupes volantes.

Avant d'ouvrir le débat, retenons que, jusqu'à l'année dernière, les États-Unis détenaient le monopole à peu près exclusif des soucoupes volantes. Les États-Unis : pays d'origine de la science-fiction... Le fait que ce genre littéraire s'est acclimaté en France ces derniers mois n'est peut-être pas étranger à la prolifération des soucoupes dans notre firmament. Prolifération qui donne à réfléchir, quelque avis que l'on professe sur la question : la situation est presque aussi sérieuse s'il s'agit d'une épidémie de psychose hallucinatoire contaminant peu à peu tous les pays civilisés que si nous assistons réellement à des raids de reconnaissance extra-terrestres préludant à une invasion du globe. Selon les tenants de cette dernière thèse, en effet — romanciers d'anticipation, autodidactes parascientifiques et fantaisistes anticonformistes en général — la Terre serait surveillée, depuis des siècles, par les habitants d'une autre planète, lesquels verraient avec étonnement les hommes s'entre-déchirer périodiquement. Depuis 1945 cet étonnement serait devenu de l'inquiétude : les êtres humains ne risquent-ils pas, dans leur folie belliqueuse, de faire sauter la Terre et, par là, de détraquer l'équilibre du système solaire et de nuire aux autres mondes ? Ainsi s'expliqueraient les expéditions qu'entreprennent au-dessus de nous Martiens ou Vénusiens, en attendant d'intervenir si notre comportement se révèle décidément trop dangereux.

A cette argumentation, les adversaires — tous les hommes de science (du moins dans leurs fonctions officielles) — opposent une fin de non-recevoir catégorique. « Aucun spécialiste compétent, aucun astronome, par exemple, n'a jamais aperçu de soucoupe volante, déclarent-ils en substance. Pourtant, dans plusieurs observatoires, comme celui de Harvard College (États-Unis), fonctionnent des appareils surnommés *policemen*, qui photographient automatiquement tout le ciel visible, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et d'un bout de l'année à l'autre. Nous

1. Aimé Michel, *Lueurs sur les Soucoupes volantes* (Mame, 1954).
2. 27, rue Etienne-Dolet, Bondy (Seine).

ne nions pas les apparitions, mais ce que des personnes qui n'ont aucune pratique de l'observation scientifique prennent pour des disques ou des cigares volants, ce sont des avions, des engins téléguidés, des ballons-sondes, des reflets de phares d'automobile, des éclairs en boule, des bolides ou des phénomènes d'optique ou d'électricité atmosphérique, qu'elles interprètent conformément aux descriptions de la science-fiction. La seule réalité préoccupante, c'est cette épidémie *soucoupiste* qui s'étend, qui ruine le bon sens, pervertit l'intelligence, ridiculise la science et pourrait mener un jour, si nous n'y prenons garde, à une panique auprès de laquelle celle qui se déchaîna aux États-Unis en 1938, à la suite de la fameuse émission d'Orson Welles sur *La Guerre des Mondes*, ne serait qu'un paisible sourire. »

Oui, le problème des soucoupes volantes a cessé à plusieurs reprises d'apparaître comme un amusant *canular*. Il est devenu alors une écharde dans la santé intellectuelle du pays. Qu'on le résolve par l'adhésion ou par la négation, il est une question posée et elle a pris tant d'ampleur qu'il semble vain d'espérer y remédier par le silence. Trois députés l'ont déjà compris, qui l'ont soumis officiellement au gouvernement sans obtenir de réponse. C'est le même procès que nous nous proposons de juger dans cette étude, en en examinant les pièces et en mettant en œuvre ce bon sens dont Descartes disait — ce dont on ne se douterait pas présentement — qu'il est la chose du monde la mieux partagée.

Genèse de l'affaire.

La genèse de l'histoire tient dans les déclarations de l'Américain Kenneth Arnold. Le 24 juin 1947, Arnold volait seul à bord de son avion personnel quand il distingua, brillant au soleil au-dessus du mont Rainier, neuf disques fonçant à toute vitesse. Une observation isolée doit, par une critique rigoureuse, être regardée comme nulle. Si celle d'Arnold échappa au sort commun, c'est que, les jours suivants, un nombre croissant d'individus assurèrent avoir vu des objets analogues. L'aviateur avait baptisé « soucoupes volantes » les disques mystérieux, parce que, raconta-t-il, « leur forme est celle d'une poêle à frire » (!) Bien que les observateurs suivants eussent détecté « soupière volante », « œuf volant », orange, bougie, banane, cigare et tub volants, le terme générique *soucoupe volante* prévalut pour désigner ce genre de phénomène — *flying saucer* ou *disco volante*.

Rapporté par le *Los Angeles Time* le 26 juin, diffusé par la radio, repris par la presse, et notamment par *Time* le 14 juillet, le récit d'Arnold déclencha une marée montante de témoignages et de fables. En moins de quinze jours, des soucoupes furent découvertes par quinze personnes à Seattle, deux à Portland, une à San Francisco, et d'autres encore dans le

Colorado, le Nouveau-Mexique, l'Ohio — bref, trente-huit États en tout, et l'inflation commençait à gagner le Canada.

D'abord avec amusement et humour, la presse emboîta complaisamment le pas : quel superbe et inoffensif serpent de mer le public se chargeait lui-même de fournir ! Il faut croire, cependant, que le sujet débordait quelque peu le domaine des journalistes et des fabricants de *comics* et qu'il risquait d'ébranler le potentiel moral du pays puisque, le 30 décembre suivant, le gouvernement américain créa une commission d'enquête chargée de démêler ce qu'il pouvait contenir de vérité. La population ne le prit pourtant tout à fait au sérieux que lorsqu'elle apprit, le 7 janvier 1948, que l'aviateur militaire Mantell venait de trouver la mort en poursuivant une soucoupe. Étayée par des témoignages de marins (Mac Laughlin, White Sands, 6 avril 1948), d'aviateurs (Chiles et Whitted, des *Eastern Airlines*, 23 juillet 1948), d'un astronome (Tombaugh, 20 août 1948) et d'innombrables observateurs plus ou moins dignes de foi, l'existence des *objets volants non identifiés*, comme les appelait prudemment la Commision d'enquête, parut prendre plus de consistance. Ce ne fut pas pour longtemps. Ladite Commission fut dissoute le 27 décembre 1949. Elle prétendait, dans son rapport final, avoir expliqué de façon « naturelle » tous les cas qui lui avaient été soumis. C'est cependant au même moment (janvier 1950) que, sous la plume de l'ancien officier d'aviation Donald Keyhoe, le magazine *True* lança la version interplanétaire telle qu'elle est résumée plus haut.

Il est superflu d'ajouter que, depuis ce jour, en dépit des démentis de l'autorité publique, des objurgations des savants et des gorges chaudes des chansonniers, les apparitions de soucoupes volantes ont continué et parfois se sont multipliées. Sans doute, le gouvernement américain n'est-il pas très convaincu que la dissolution de sa Commission ait mis effectivement le point final à l'histoire puisque le relais est assuré par l'*Air Technical Intelligence Center* (A.T.I.C.), qui continue à recevoir et à examiner les rapports d'observation et à tenter de les expliquer.

Soucoupes, cigares et boules lumineuses.

En ce début d'année 1955, les soucoupes volantes ont été observées dans les cinq parties du monde. Rien qu'en France, pendant les vingt premiers jours du mois d'octobre, la presse en a enregistré près de cent cinquante apparitions, allant de l'aspect le plus simple (passage éclair d'un disque fulgurant) au plus compliqué (atterrissages de Martiens, conversations et échanges de baisers). Laissons pour le moment notre esprit critique à la porte et bornons-nous à dresser un constat fidèle de ce que disent avoir vu les témoins.

Il est important de remarquer que les comptes rendus de tant d'observateurs divers concordent en grande partie. Non seulement les engins sont décrits par tous à peu près de la même façon, mais leurs caractéristiques (accélérations brutales, fonctionnement silencieux) sont aussi uniformes. D'après ces témoignages, les phénomènes groupés sous la dénomination de « soucoupes volantes » se rangeraient en trois classes : les soucoupes proprement dites, les cigares et les boules lumineuses.

Les soucoupes sont des disques, renflés au centre et de diamètre très variable. Mantell, qui en attaqua une, la représentait comme une chose gigantesque — disons : de l'ordre d'une centaine de mètres. En revanche, il semble que la soucoupe standard réponde plutôt à la description qu'en fait M. Farnier, membre de la Société des ingénieurs civils de France, dans un journal de Seine-et-Marne : « J'ai vu passer au-dessus de ma propriété, à Jouy-sur-Morin, un gros disque de huit à dix mètres de diamètre, tournant sur place en laissant échapper des lueurs rouge-violet, avec un sifflement rappelant un peu l'arrivée d'un avion à réaction. L'engin était à environ quatre cents mètres de hauteur et plana plus de vingt minutes au-dessus de moi. » Ne conservons, de cette narration, que ce qu'elle a de subjectif, en nous gardant d'attacher la moindre valeur aux estimations métriques.

Les « cigares » sont... des cigares, des sortes de torpilles, de fusées, d'avions sans aile, qui se déplacent, écrit le capitaine Clérouin, à des vitesses de 0,7 à 2 ou 3 mach (de 238 à 680 ou 1 020 mètres-seconde). « Ils émettent une lumière étrange, verte ou orangée, ajoute-t-il, et possèdent des hublots[1]. » L'observation la moins discutable de ce genre d'appareil paraît être celle de Rome, le 17 septembre 1954. Le cigare était réduit à sa moitié et traînait une queue de fumée lumineuse. Il volait à environ 1 200 mètres d'altitude. Nous pouvons nous fier à ce chiffre car l'objet fut suivi, dit-on, pendant quarante minutes, à la station d'observation du commandement militaire de l'aérodrome de Ciampino, puis au radar trente kilomètres plus loin.

Quant aux « boules lumineuses », ce sont de véritables globes d'apparence immatérielle émettant une lumière diffuse, souvent rougeâtre. Évidemment, rien ne serait plus facile que de les confondre avec un bolide si ce n'était cette différence fondamentale : un bolide traverse le ciel en quelques secondes, selon une trajectoire rectiligne, alors que l'objet en question prend son temps, s'arrête, fait demi-tour et se livre à des évolutions pareilles à celles des oiseaux. Ainsi se comporta la boule rouge suspendue dans le ciel d'Orly le 13 juin 1952 et signalée à la fois à la tour de contrôle et, en l'air, par le pilote Navarri.

1. R. Clérouin, « Les soucoupes volantes, mystère, mirage ou mystification ? » (*Forces aériennes françaises*, février 1953).

Caractères communs des « objets volants non identifiés ».

Soucoupes, cigares et boules lumineuses possèdent d'ailleurs en commun quatre caractères. Le plus évident est qu'ils se jouent, non seulement de la pesanteur, mais encore des forces élémentaires de la mécanique, comme la force centrifuge. Maint compte rendu relate qu'une soucoupe est passée, presque instantanément, de l'immobilité absolue à une vitesse de milliers de kilomètres à l'heure, ou bien qu'elle a effectué, sans ralentir le moins du monde, un virage ou un demi-tour, comme si elle n'avait ni masse ni inertie.

Le deuxième caractère, ou le deuxième sujet d'étonnement, est celui-ci : alors que les bolides sont échauffés jusqu'au rouge par le frottement de l'air, alors que le problème se pose déjà, pour les avions supersoniques, d'un refroidissement de la cellule, les soucoupes, fonçant dans l'atmosphère à 5 000 ou 10 000 kilomètres-heure, ne semblent éprouver aucun symptôme d'échauffement.

Le troisième caractère n'est pas moins frappant : les mêmes engins ne font généralement aucun bruit. « Une balle de fusil, disait le regretté Ernest Esclangon, produit une onde de choc et donne un son identique à celui d'un claquement de fouet » ; le passage d'un avion à réaction nous assourdit d'un vrombissement de tonnerre ; une soucoupe volante, qui file beaucoup plus vite, le fait dans le silence le plus complet. Notez bien qu'il ne s'agit pas du bruit du moteur : on peut fort bien imaginer un système propulseur absolument silencieux. Le point stupéfiant est que le déplacement de la machine dans l'air s'accomplisse sans créer ces ondes de choc, génératrices des vibrations qui impressionnent notre tympan.

Enfin, *last but not least*, quatrième caractère : soucoupes, cigares et boules lumineuses évoluent non comme des mécanismes aveugles, ni même comme des robots construits pour faire face à certaines situations fixées d'avance, mais comme s'ils étaient dirigés par une pensée intelligente. Les pilotes des *Eastern Airlines* dont il a été question page 108, aperçurent un cigare qui fonçait sur eux « à une effroyable vitesse » sans leur laisser le temps de s'écarter. Ce fut néanmoins le cigare qui, à une dizaine de mètres à peine de l'avion, se cabra pour l'éviter et bondit en chandelle vers le ciel. On pourrait tirer la même conclusion de l'épisode rapporté par les journaux le 1er juillet 1954 : un stratocruiser britannique avait été escorté, durant sa traversée de l'Atlantique, par toute une escadrille d'engins inconnus. Comme un chasseur américain à réaction se préparait à les intercepter, les engins disparurent subitement.

Le lecteur sera tenté de dire : tout se passe comme si les soucoupes étaient pilotées par des êtres intelligents, mais qu'il réfléchisse bien à l'énormité d'une telle déduction. Comment des êtres bâtis comme nous

pourraient-ils résister à des accélérations qui dépassent des dizaines ou des centaines de fois celle de la pesanteur ? Comment pourraient-ils, en outre, ne pas être brûlés vifs dès que leur appareil pénètre dans l'atmosphère terrestre ?

Défiant les lois scientifiques les plus solidement établies, celles de la thermodynamique, de l'aérodynamique, de la résistance des matériaux... et de la résistance des êtres vivants, on comprend que les soucoupes aient soulevé l'incrédulité des savants. Au fond, l'insouciance qu'elles manifestent pour les contingences matérielles ne s'expliquerait que si elles étaient immatérielles, par exemple des phénomènes purement lumineux, des reflets, des mirages.

Pour échapper à cette ruine de leur thèse, les *soucoupistes*, si j'ose ainsi les désigner, se livrent à une débauche d'imagination. Parmi les raisons qu'ils invoquent, il en est de très pertinentes. Par exemple, à Ernest Esclangon, qui objectait l'absence d'onde de choc, M. Marc Thirouin, directeur de la revue *Ouranos*, répond qu' « il n'est pas impossible de concevoir des formes aérodynamiques ou des dispositifs permettant de réduire l'onde de choc à une expression infime ». D'autres raisons, sans être en contradiction avec la science acquise, ne reposent que sur des hypothèses plus ou moins vraisemblables. Ainsi, le lieutenant aviateur Plantier fait appel, pour expliquer la propulsion des soucoupes, à l'énergie génératrice des rayons cosmiques. Malheureusement, bien que ceux-ci soient, en effet, détenteurs d'une énergie énorme, on n'a aucune preuve qu'elle dérive d'un potentiel, d'un champ de force, et encore moins que ce champ de force puisse servir pour entraîner un moteur.

Enfin, il est d'autres raisons qui ne sont plus raisonnables du tout et ressortissent même à la fantasmagorie pure et simple. Celles-là témoignent d'un danger contre lequel les investigateurs sérieux feront bien de se garder : la tendance à tomber dans l'ésotérisme, à jeter un pont entre leur domaine et les mythes les plus déplorables de l'occultisme. Même épris de la plus généreuse objectivité, on ne peut que crier « casse-cou » au *soucoupiste* qui suppose, dans l'univers, des « plans d'existence » différents du nôtre, « coexistant aux différents rythmes vibratoires et imperceptibles l'un à l'autre ». On se demande ce que ce charabia pseudo-scientifique peut bien vouloir dire. Mais les « vibrations », comme les « ondes », ont bon dos, si j'ose dire : c'est à des vibrations engendrées par la force mentale (?) que Leslie et Adamski attribuent le mouvement des soucoupes aussi bien que la mise en place des lourdes pierres de la grande Pyramide et la lévitation de sainte Thérèse d'Avila [1].

Comme on se sent rapproché des hommes de science après de telles billevesées ! Comme leur rationalisme, leur matérialisme sont rassurants après ces débordements ésotériques ! Et comme on se sent tenté de

1. Leslie et Adamski, *Les soucoupes volantes ont atterri*. (La Colombe, 1954.)

de voir dans l'offensive des soucoupes la réapparition d'une de ces épidémies de mysticisme (sorcellerie médiévale, convulsionnaires du diacre Pâris, spiritisme et ectoplasmes du premier après-guerre) qu'a enregistrées l'Histoire !

Non moins reposant pour l'esprit est le fait que la quasi-unanimité des savants se fait pour nier la matérialité des soucoupes. Le chef de l'astronomie française, M. André Danjon, se trouve d'accord avec le chef de l'astronomie anglaise, sir Harold Spencer Jones, et leur confrère soviétique, le professeur Kourkakine, avec les célèbres astronomes américains Kuiper et Slipher. On répondra que c'est là un argument d'autorité dont un cerveau raisonnant ne saurait être touché, mais il faut bien constater que les partisans des soucoupes brillent d'un éclat incomparablement moins vif que leurs adversaires. C'est, du moins, ce qui apparaît en premier lieu quand on passe à la critique des témoignages.

Observations de bonne foi et illusions d'optique.

Pour déblayer préalablement le terrain, nous écarterons d'emblée deux hypothèses. La première consiste à supposer que l'affaire qui nous occupe n'est qu'un monumental *canular*, une soucoupe étant, selon l'expression de M. Pierre Auger, « la forme aérodynamique du serpent de mer ». Ne disons pas trop de mal du serpent de mer : d'après des travaux récents et des auteurs fort sérieux [1], son irréalité est loin d'être prouvée. En tout cas, il semble peu plausible que, même lancées par un mystificateur de génie (rappelons-nous l'affaire Garap !) les soucoupes aient pu rallier des gens si nombreux et, souvent, de la meilleure foi du monde.

Écartons également l'hypothèse suivant laquelle le gouvernement américain, hanté par la crainte d'une irruption d'engins téléguidés soviétiques, aurait lui-même monté ce bluff psychologique. Il aurait pour but, en tablant sur le goût de la population pour la science-fiction, de la forcer à noter et à rendre compte de tout ce qui peut se passer d'insolite dans le ciel. Ici encore, on voit mal les hautes personnalités de l'armée américaine se faire les complices d'un pareil mensonge.

D'ailleurs, même en supposant les témoins de très bonne foi, il reste quantité de cas où ils peuvent se laisser abuser. Comme il a déjà été dit, ceux dont la presse publie d'ordinaire les récits sont des gens qui n'ont aucune idée des méthodes de l'observation scientifique, ni aucune connaissance des phénomènes atmosphériques qui, avec quelque bonne volonté, peuvent donner l'illusion d'une soucoupe volante. L'astrophysicien américain Menzel a consacré tout un livre à ces phénomènes [1]. Tout le monde a vu des mirages — ceux, par exemple, qui, par les chaudes

1. Article du professeur Léon Bertin dans *La Nature* d'août 1954.
1. Donald H. Menzel, *Flying Saucers*. (Harvard, 1953.)

journées d'été, vous font voir des flaques d'eau brillant au loin sur la route. Eh bien ! dans certaines conditions, à vrai dire très spéciales, le mirage peut aussi bien montrer le Soleil, les phares d'une automobile ou les lumières d'un avion, et voilà des soucoupes fantômes. Il peut se faire encore qu'un phénomène de réfraction dans de petits cristaux de glace à haute altitude reconstitue une image du disque solaire : c'est un *parhélie* qui, lui aussi, peut illusionner le profane et lui faire crier au prodige. Ajoutons-y ces nuages de la très haute atmosphère (entre 80 et 90 kilomètres d'altitude) étudiés par Stoermer, qui restent éclairés par le Soleil alors que la Terre est déjà plongée dans la nuit et qui font l'effet d'un vague rond de lumière.

Chacun sait que les ballons-sondes aussi sont responsables d'un grand nombre d'apparitions. L'exemple le plus typique est celui du 3 novembre 1953, le *War Office* britannique révélant qu'un immense objet métallique avait été détecté à la lunette et par le radar. Le 20, après mûre réflexion, le ministère de l'Air annonça que, tout compte fait, l'engin en question n'était qu'un ballon-sonde, dont une partie métallique donnait prise aux ondes du radar.

Mais la plupart des soucoupes, et surtout des cigares, naissent de la confusion avec des météores. La traînée lumineuse tracée par un de ceux-ci sur le ciel nocturne provient d'un météorite. Celui-ci est un minuscule corps céleste, dont la masse varie de la fraction de tête d'épingle au rocher de dizaines de tonnes. De forme ovoïde, irradiant une splendide lumière verte (due à leur teneur en magnésium), suivis d'un sillage diffus, les gros bolides sont aisément pris pour des cigares volants. Ils fournissent, en tout cas, un bon exemple de la subjectivité des impressions humaines : combien d'observateurs prétendent évaluer en mètres et en kilomètres les dimensions et la distance d'un tel objet, alors que leur estimation ne repose sur rien ! La presse américaine a raconté, avant la guerre, qu'un pilote avait vu, le 24 mars 1933, un bolide raser son appareil ; or, les études ultérieures enseignèrent que le météorite n'était jamais descendu au-dessous de 17 milles. Un autre pilote, qui croyait avoir échappé de peu à une collision avec un de ces voyageurs extra-terrestres, en était passé, en réalité, à plus de 100 milles... Il est vrai que, le 4 novembre 1948, l'équipage de l'avion Niamey-Dakar prit bien pour des phares d'automobile ou d'avion... la grande Comète Australe, alors à quelques millions de kilomètres...

Il semble aussi très facile de confondre la foudre en boule avec un disque ou un cigare volant. Parfois, en effet, l'orage se manifeste sous la forme d'une boule, dont le diamètre varie généralement de vingt centimètres à un mètre, qui tourne sur elle-même et explose au bout de quelques secondes.

Enfin, les météorologistes eux-mêmes peuvent se faire les auteurs involontaires de la mystification. Afin de mesurer la vitesse du vent

pendant la nuit, ne leur arrive-t-il pas de lancer des ballons-sondes éclairés, et, pour calculer l'altitude des nuages, de projeter sur eux le faisceau d'un projecteur ? Dans les deux cas, on voit un cercle lumineux qui peut vite être baptisé « soucoupe ».

Mirages, parhélies, nuages nocturnes lumineux, ballons-sondes, météores, foudre en boule, lueur des projecteurs néphoscopiques : nul doute que ces phénomènes variés ne soient à l'origine d'un grand nombre d'*objets volants non identifiés*, outre les avions eux-mêmes et parfois les oiseaux. Aucun d'eux, toutefois, n'est capable d'en expliquer la totalité des caractères. Un éclair en boule cadre admirablement avec une description de soucoupe, mais il est très rare et non moins bref. Les gros bolides à lumière verte rendent parfaitement compte des boules lumineuses, mais on n'en a jamais vu stationner, faire demi-tour et évoluer dans le ciel. Un mirage peut parfaitement convertir les deux phares d'une automobile en deux soucoupes jumelles, mais il faut, pour cela, une inversion locale de température, situation météorologique dont le caractère exceptionnel s'accorde mal avec la profusion actuelle des témoignages. Enfin, reconnaissons que ni un parhélie, ni un ballon-sonde ne se déplace à la vitesse de milliers de kilomètres à l'heure attribuée aux mystérieux objets.

Le roman des soucoupes volantes.

Nous avons supposé, dans le paragraphe précédent, que l'observation était faite par un individu de bonne foi, rapportant objectivement ce qu'il avait vu. Il peut arriver, naturellement, que, l'émotion et l'imagination aidant, la perception pure tourne à l'interprétation délirante. Un bolide traverse le ciel, puis disparaît derrière une colline : c'est une soucoupe qui a atterri ! Des enfants et leur mère se précipitent vers le lieu d'atterrissage, s'enfoncent dans les broussailles et, soudain, s'enfuient en hurlant : une horrible créature, haute de plus de trois mètres et aux yeux fulgurants, se dirigeait vers eux. Un hibou perché sur un tronc difforme : il n'en a pas fallu plus pour donner naissance au « monstre de Sutton » (Virginie), le 12 septembre 1952.

Une cause psycho-pathologique du même genre est, sans nul doute, à l'origine de toutes les histoires qui courent sur les atterrissages de Martiens. Il n'est pas impossible qu'un esprit ignorant et mal équilibré confonde, la nuit, une meule de foin avec une soucoupe à terre. Deux jeunes Norvégiennes prirent bien, en août 1954, un honnête pilote d'hélicoptère pour un Martien, dont elles donnèrent, du reste, une description très conforme à ce que l'on écrit de ces intéressants personnages.

D'autres fois, il n'est même plus besoin de bolide, de meule de foin ou de pilote pour fournir au « témoin » la base concrète de son compte

rendu : il tire tout de son propre fonds. Il ne faut probablement pas chercher plus loin l'explication de tant de rencontres avec des « Uraniens », qui cajolent nos paysans ou leur offrent des cigarettes. Il serait intéressant, par exemple, de connaître l'état mental de M. Truman Bethurin qui, dans la revue américaine *Saucers* (n° 2, 1953), raconte qu'il fut invité par un Martien à visiter sa soucoupe et, une fois à l'intérieur, mis en présence du capitaine, superbe *pin-up* de quarante-deux ans (*sic*). Elle lui dit son nom, Aura Rhanes, celui de sa planète, Clarion (?) et lui donna rendez-vous pour le prochain atterrissage.

Il serait amusant de citer d'autres affabulations non moins pittoresques, comme l'entretien d'Adamski avec un Vénusien blond et la farce des singes rhésus, sans compter les truquages photographiques qui pullulent, mais le lecteur de la *Revue de Paris* a certainement mieux à faire qu'à entendre, sur un pareil sujet, des contes de fée. Peut-être n'est-il pas inutile de répéter que nous cherchons, dans cet article, moins à exciter l'hilarité par des récits folâtres qu'à tenter de préciser la proportion d'authenticité qu'ils peuvent contenir.

Imaginons que nous cataloguions toutes les observations de soucoupes volantes enregistrées depuis 1947, et que nous éliminions celles qui, selon toute vraisemblance, s'expliquent soit par la confusion avec un phénomène connu (mirage, ballon-sonde, foudre en boule, etc.), soit par autosuggestion, soit par mensonge pur et simple. Si le tri est vraiment rigoureux, vous estimez peut-être qu'il ne restera plus grand'chose. Eh bien, si. Le service de l'A.T.I.C. chargé de poursuivre l'enquête sur les soucoupes, concluait, le 19 juillet 1952, à une proportion de 15 p. 100 de phénomènes totalement inexpliqués ; le ministère de l'Air britannique, de son côté, ramenait cette proportion à 5 p. 100 le 20 novembre 1953. Quelle qu'en soit la valeur numérique, le pourcentage existe. Reste à savoir, évidemment, si les cas ainsi réservés méritent créance.

Témoignages qui subsistent.

Les pages qui précèdent ont pu donner au lecteur l'impression de lire un réquisitoire sévère. On le comprend : les soucoupes volantes étant un défi porté à la science, on ne saurait se résigner à en admettre l'existence sans en avoir, auparavant, soigneusement passé les observations au crible. La merveille est qu'après la sélection opérée par les commissions d'enquête, il en demeure encore quelques-unes... Mais les savants interviennent alors et déclarent : « Vous dites que 38 p. 100 des témoignages proviennent d'observations de météores ou d'autres corps célestes (la planète Vénus, par exemple, comme à Cherbourg en 1905), 22 p. 100 des avions et des oiseaux, 13 p. 100 des ballons-sondes et ainsi de suite. *Pourquoi pas tous ?* Nous n'admettrons de témoignage que lorsqu'il sera

signé de noms scientifiquement irrécusables ou obtenu par des procédés strictement scientifiques. Même celui du radar, qui peut être influencé par des phénomènes électromagnétiques dans l'atmosphère, sera sujet à caution quand il ne sera pas appuyé par une observation visuelle ou photographique. »

Il est clair qu'avec ces exigences, les faits rapportés par la presse et dans les livres de Keyhoe [1] et d'Aimé Michel, pour ne parler que des moins fantaisistes, s'évanouissent en quasi-totalité. Certains, pourtant, réussissent à passer au travers de toutes les mailles. Consultons, par exemple, le *Bulletin* de la Société astronomique de France, groupement qui ne tolère pas, d'habitude, le plus léger écart en dehors des sentiers du conformisme le plus officiel. Il n'en mentionne pas moins, à plusieurs reprises, l'observation d'*objets suspects* qui ne semblent passibles d'aucune explication simple [2].

La plus curieuse est peut-être celle du R. P. Daniel qui, « étant alors à Bocaranga (A.-O. F.) avec cinq personnes, aperçut, le 22 novembre 1952, à vingt-deux heures, quatre disques rougeâtres... » Or, M. Aimé-Michel cite justement, dans son livre, le témoignage d'un autre missionnaire et d'un commerçant qui, au même moment et au voisinage de la même localité, assistèrent, pendant une demi-heure, au même phénomène. Il semble difficile de mettre en doute leur bonne foi, pas plus que de récuser les milliers de témoins qui, à Rome, le 17 septembre 1954, suivirent, pendant quarante minutes, l'appareil en forme de demi-cigare dont il a été question page 109. Le mystère, dans ce dernier cas, est d'autant plus profond que l'observation visuelle était confirmée par le radar. De même, quand M. Lincoln La Paz qualifie d'inhabituels certains météores qu'il vit sillonner le ciel en novembre 1951, on ne peut le taxer d'incompétence puisqu'il est, après notre éminent compatriote M. Fernand Baldet, un des spécialistes actuels les plus qualifiés de l'astronomie météorique.

Voilà donc trois phénomènes qui ne se laissent réduire, en dernière analyse, ni à des effets d'optique, ni à des ballons-sondes, ni à des engins téléguidés, ni à quoi que ce soit de familier. Faut-il s'en étonner ? Non : nous ne savons pas tout. L'inventaire de l'univers est loin d'être achevé. Il peut s'y trouver encore quantité de choses dont nous n'avons pas la moindre idée. Le grand astronome Fernand Baldet est probablement l'homme au monde qui connaît le mieux comètes et météorites ; or, n'a-t-il pas lui-même découvert, en 1903, un objet céleste sans aucun analogue, un *météore nébuleux*, dont il n'a été observé, par la suite, que de très rares spécimens ? Antoniadi, observateur de première force, relatant, dans le *Bulletin* de la Société astronomique de France, sa propre

1. Donald Keyhoe, *Le Dossier des Soucoupes volantes* (Hachette, 1954).
2. 1950 (p. 409), 1951 (p. 474), 1953 (p. 26, 52 et 477).

étude d'un tel météore, ajoutait : « J'hésitais à publier mon observation ci-dessus décrite, n'étant pas certain qu'il ne s'agissait pas d'un objet terrestre planant dans les airs [1]. »

Les météores nébuleux découverts par M. Baldet, par M. Chrétien (l'inventeur du cinémascope) et par Antoniadi ne font que s'adjoindre à une longue liste d'objets insolites décelés au cours des âges par les astronomes. Car — et c'est bien là le plus saisissant — nous sommes portés à n'attribuer aucune valeur, à l'exception de deux ou trois, aux histoires actuelles d'*objets volants non identifiés*, mais comment n'être pas troublés quand nous apprenons que, depuis longtemps, certains astronomes, parmi les plus renommés, ont remarqué, eux aussi, disques et cigares ?

Le 17 juin 1777, par exemple, Charles Messier distinguait dans le ciel « un grand nombre de disques sombres ». Le 4 septembre 1851, le Révérend W. Read observait le passage d'une multitude de corps lumineux d'une forme circulaire parfaitement définie (*Monthly Notices of the R.A.S.*, 11-48). Le 10 octobre 1864, Le Verrier transmettait à l'Académie des sciences trois lettres de témoins ayant aperçu un cigare. Le 12 octobre 1870, c'était l'Anglais W. F. Denning qui observait une extraordinaire boule lumineuse. Le 1er août 1871, Coggia, à l'observatoire de Marseille, apercevait un bolide qui évolua, stationna et vira dans le ciel pendant vingt minutes (*C.R.* de l'Académie des sciences, 1871, p. 397). Le 29 août de la même année, Trouvelot découvrait des objets dont chacun possédait sa liberté de mouvement, les uns ronds, d'autres triangulaires ou de forme plus complexe (*L'Année scientifique*, 29-8). Le 10 janvier 1875, les Parisiens admiraient un météore qui décrivait spirales et arabesques (Vinot, dans le *Journal du Ciel*, 22 mars et 19 avril 1875, et *Le Monde illustré* du 15 février). Le 20 juillet 1880, Trecul, de l'Académie des sciences, apercevait un cigare lumineux dont il tomba quelque chose comme un corps lourd (*C.R.* de l'Académie des sciences, 103-849). Le 17 novembre 1882, c'était encore un cigare qui se manifestait, en Angleterre cette fois, aux yeux stupéfaits de l'astronome Maunder (celui qui allait dénoncer les « canaux » de la planète Mars comme des illusions d'optique) et de centaines de spectateurs (*The Observatory*, 39-214, et *Philosophical Magazine*, mai 1883). Le 13 août 1914, enfin, on voyait dans le ciel des objets ronds, que l'Anglais W. H. Steavenson observa pendant plusieurs heures (*The Observatory*, 37-358, et *Journal of the B.A.A.*, 25-27).

Aux confins de l'hypothèse.

Il n'est aucun de ces noms qui ne soit honorablement connu des astronomes contemporains. Tous appartiennent à des hommes dont la sin-

1. *L'Astronomie*, mai 1942, p. 88.

cérité ne peut être mise en doute et qui connaissaient trop bien le ciel pour se laisser tromper par un météore ou par un mirage. Ne parlons naturellement ni de ballon-sonde ni d'engin téléguidé !

Alors, demandera le lecteur, que dois-je en conclure ?

Hélas ! répondrons-nous, rien d'une façon formelle. En l'absence d'une enquête officielle conduite avec tous les moyens dont dispose l'autorité publique, c'est tout au plus si nous avons le droit d'évoquer quelques possibilités. Or, si nous examinons de ce point de vue les faits qui précèdent, deux déductions semblent s'imposer.

D'abord celle-ci : les accélérations extraordinaires des soucoupes au cours de leurs évolutions, leur insensibilité au frottement, l'absence d'onde de choc, et aussi le fait que l'on n'a jamais recueilli le moindre débris d'un engin, rendent fort vraisemblable l'hypothèse selon laquelle ces phénomènes ne seraient que des apparitions immatérielles.

Ensuite : disques et cigares volants ne sont pas une nouveauté, puisque, depuis deux siècles au moins, des astronomes en mentionnent l'existence. Mais ils furent toujours extrêmement rares. Ce n'est que depuis une dizaine d'années que — si l'on ajoute créance aux quelques observations contemporaines qui paraissent authentiques — leur fréquence a augmenté.

Il n'est pas absurde de rattacher entre elles ces deux déductions, et d'imaginer que le « phénomène soucoupe » pourrait être dû à une cause physique qui se manifesterait beaucoup plus efficacement aujourd'hui qu'autrefois. Est-il lié, d'une manière ou d'une autre, à une ionisation de l'air produite par la radioactivité ambiante ? Si, en effet, au temps de Messier et de Coggia, celle-ci était réduite à la radioactivité naturelle, elle est énormément accrue, de nos jours, par les explosions atomiques.

Il y a probablement, dans ce phénomène, une fraction de vérité, mais laquelle ? Le témoignage des astronomes anciens dont les références viennent d'être données laisse croire à quelque chose d'irréductible aux phénomènes connus de l'univers. Des observations comme celle de Bocaranga tendent à confirmer cette supposition. C'est tout ce que l'on peut avancer si l'on se refuse à tomber dans l'invraisemblable et le ridicule. Mais la science a trop progressé depuis quelques dizaines d'années, elle nous a découvert trop d'inconnu pour que nous ne soyons pas convaincus qu' « il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en peut contenir notre philosophie »...

PIERRE ROUSSEAU

D'UNE HÉRÉSIE ÉCONOMIQUE

par Ed. Giscard d'Estaing

La conduite des affaires publiques ne brille pas chez nous par la continuité et on est déconcerté par les improvisations extraordinaires auxquelles se livrent nos gouvernements. Mais si nous nous écartons des tréteaux sur lesquels se joue la pièce, et si nous cherchons quelles sont les forces puissantes qui poursuivent inlassablement et sourdement leur course, nous avons chance de découvrir les quelques idéologies qui sont responsables des ébranlements fondamentaux de notre économie, et dont on aperçoit seulement des manifestations sporadiques ou en surface. Ainsi la taupe fait-elle son chemin souterrain sans que l'on puisse jalonner son trajet autrement que par les monticules qui le trahissent, çà et là, dans le gazon.

Un de ces courants particulièrement fort en Europe Occidentale est constitué par la doctrine keynésienne. Son originalité est certes beaucoup moindre que ne l'imaginent ses adeptes. Mais tout paraît neuf à ceux qui lisent pour la première fois ce qui a déjà été dit en d'autres circonstances et en d'autres termes. Au milieu du XVIIIe siècle, Paris s'engoua brusquement pour les Prophètes mineurs ; la même question était sur toutes les lèvres : « Avez-vous lu *Baruch ?...* » et celui qui n'en faisait pas, ce jour-là, son livre de chevet était considéré comme un pauvre ignorant. Aujourd'hui, la mode est à Keynes : « Avez-vous lu la *Théorie générale de l'Emploi ?* » L'interrogation est péremptoire, et celui qui n'approuve pas les thèses de l'économiste britannique s'attire un mépris qu'atténue à peine une indulgence dédaigneuse.

Nous savons que le keynésisme a exercé une influence considérable au moins dans deux pays : la Grande-Bretagne et la France ; nous croyons qu'il est largement responsable d'une bonne part des difficultés économiques qu'ils connaissent et qui contrastent de façon évidente avec les renaissances italienne et allemande qui ont obéi à des impératifs beaucoup plus pragmatiques. Et nous sommes sûr que le keynésisme constitue le type même de l'hérésie la plus authentique. On s'en rendra compte en retenant les aspects principaux d'une de ses idées fondamentales, reprise et durcie par Beveridge, qui est la politique du plein emploi.

Le chômage est un mal en soi et l'on comprend que sociologues, économistes et politiques, surtout ceux qui ont été particulièrement impressionnés par la crise de l'Angleterre entre les deux guerres, s'efforcent de lui trouver des remèdes. Mais en prenant comme antidote au chômage une politique systématique de plein emploi, on fait dévier le problème et on passe à côté de la solution. Les adhésions officielles au principe du plein emploi[1] sont innombrables. Le Gouvernement britannique déclarait en 1944 qu' « un de ses premiers buts serait de maintenir un niveau d'emploi élevé et stable » ; la Charte des Nations Unies stipule dans son article 55 qu'il convient de favoriser « le relèvement des niveaux de vie et le plein emploi... » De pareilles proclamations nous conduisent plutôt à nous méfier, car on sait ce que valent ces déclarations généreuses et vagues qui sont comme une anticipation de la terre promise ainsi annoncée par des mots, mais le plus souvent refusée dans les faits. Ce qui est particulièrement étrange, et à nos yeux condamnable, c'est de choisir comme objectif le droit au travail, et qui mieux est à un travail absorbant toutes les forces de l'homme, au lieu de choisir l'élévation du niveau de vie au moyen d'une utilisation de plus en plus intelligente d'une quantité de travail de moins en moins harassante. C'est là que gît l'erreur fondamentale qui, par la suite, en a entraîné tant d'autres, jusqu'à nous faire ignorer les voies réelles et fécondes du progrès économique.

Le régime dans lequel un ouvrier fournit un travail exténuant pour toucher un salaire de famine nous inspire, non pas de l'admiration, mais bien de l'horreur ; au risque de nous exprimer en des termes volontairement choquants, choisis précisément pour renforcer une idée fondamentalement exacte, nous dirions, au contraire, qu'un régime qui aurait la possibilité de payer des allocations plantureuses, même à des chômeurs, constituerait, du point de vue économique, une réussite extraordinaire. Des imaginations sensibles, où rousseauisantes, peuvent dénoncer de pareils jugements et prétendre y voir une cruauté qui n'y est pas. Il vaut mieux passer outre à ce verbalisme et regarder les choses en face.

Le chômage est une plaie, non pas parce qu'il force les hommes à un loisir qu'ils ne souhaitent pas, mais parce qu'il les empêche d'assurer une vie décente pour eux et leur famille. Il est facile de faire l'éloge de l'occupation en elle-même, et de s'apitoyer sur ceux qui n'en ont pas, mais personne n'est dupe du fond d'hypocrisie que recèle pareil paradoxe. Le vrai, le poignant drame humain, c'est la sous-alimentation, la maladie mal soignée, c'est la misère, ce visage horrible du destin. Lorsque des malheureux meurent de faim le long des routes de l'Inde, ils

1. Dans le régime du plein emploi, le but *premier* est de répartir entre tous les hommes le maximum de travail possible (dans le cadre légal), même si le travail ainsi accompli n'est pas pleinement nécessaire.

ont cessé d'être chômeurs ; mais si leur disparition a mis fin au reproche que constituait leur existence lamentable, cette tragique issue n'en a pas pour cela résolu un problème qui reste posé. Qu'un homme n'arrive pas à manger à sa faim, alors que d'autres sont repus, c'est un scandale. Mais qu'on le fasse travailler, sans pour cela le nourrir, est un scandale pire. C'est pourquoi il nous paraîtrait impossible de mettre l'accent sur le travail et non sur l'élément le plus important qui est le produit efficace de ce travail, seul susceptible de permettre une rémunération valable.

Dans ses *Souvenirs de la Maison des Morts*, Dostoïevski décrit l'affreuse condition des hommes « qu'on emploie à transvaser de l'eau d'un tonneau dans un second et du second dans le premier, ou à transporter des tas de terre d'un endroit à un autre pour les remettre ensuite à leur place primitive ». Cette poignante image illustre la brisure introduite entre le travail et son utilité. Les travaux forcés représentent l'exemple optimum du « full employment » à l'état pur, car les hommes sont harassés par un labeur qui ne leur laisse même pas le loisir de lever les yeux de leur tâche. La condamnation d'un tel régime vaut pour tous les cas où, sans aller aussi loin, les travaux demandés à un homme sont privés de leur ennoblissante contrepartie qui est la création d'un bien désiré. Il y a quelques semaines, l'entrée des troupes viet-minh dans le Tonkin amenait la fermeture immédiate des vastes entreprises de Nam-Dinh qui, jusqu'alors, fabriquaient les vêtements des populations tonkinoises ; des dizaines de milliers d'hommes ont été immédiatement réduits au chômage, mais presque aussitôt ils ont été enrôlés de gré ou de force dans l'armée populaire : doit-on voir dans une pareille opération la réussite d'une politique de plein emploi ? Il est, hélas, certain que la guerre constitue dans certains pays le moyen le plus simple de résoudre certains problèmes économiques ou sociaux. Mais il est vraiment étrange que l'on ne voie pas à quel point on déplace le problème en recourant à de pareilles solutions qui sont à l'opposé du progrès social.

Dans un livre récent et tout frémissant de ferveur keynésienne, M. Mendès-France fait une analyse curieuse de la politique financière de l'Allemagne : « On peut dire que l'expérience allemande, à laquelle est attaché le nom du docteur Schacht, constituait une application de l'analyse qui est à la base de la théorie de l'emploi et apportait la confirmation de l'efficacité que peut avoir l'utilisation des investissements publics. » Et il signale incidemment que, le problème étant de procurer du travail à la main-d'œuvre, « il paraît superflu de souligner l'effet du service militaire rétabli ». Plus loin, il reconnaît que « d'autres dépenses prirent le pas et furent le principal facteur de plein emploi : politique de réarmement intensif en 1936 et 1937, politique d'autarchie économique, avec tous les investissements que cela comportait en 1936 et 1939 ».

Nous nous permettons, quant à nous, de porter un jugement fort sévère, sur l'étrange comportement de l'Allemagne. Il est possible que celle-ci ait fourni des satisfactions esthétiques aux amateurs de keynésisme, mais elle nous paraît surtout, par les moyens successifs du réarmement, de l'agression et de la guerre totale, avoir réalisé une politique de plein emploi peut-être efficace, mais sûrement criminelle.

Par quelque côté que l'on aborde cette volonté exclusive de « donner du travail » comme si celui-ci était un bien en soi et indépendamment de son objet, on se convainc de plus en plus de la méprise dont on est victime. Les hommes échangent entre eux des biens, et se rendent réciproquement des services. La qualité essentielle d'un produit que l'on fabrique est d'être désirée, et celle d'un service que l'on propose de rendre, d'être utile. Ainsi voit-on l'erreur que l'on commet en considérant exclusivement dans le travail un droit pour celui qui l'apporte, et en négligeant le besoin qu'en a la communauté qui va en profiter. Au surplus, nous avons hâte de quitter les chemins qu'il ne faut pas suivre, pour nous avancer, au contraire, dans les voies recommandables qui conduisent au progrès.

Des théoriciens sont volontiers ironiques en parlant de « l'American way of life », qui, pour certains d'ailleurs, s'identifie un peu trop aux caricatures qu'en donnent les films de Chaplin. Le citoyen des États-Unis ne s'intéresse que de très loin aux vues théoriques, mais il se passionne pour les réalisations pratiques. Nous nous faisons difficilement idée de ce que représente pour lui la « recherche de la productivité ». Les cercles économiques américains sont littéralement enthousiasmés par la poursuite de ce qui, pour eux, représente un idéal matériellement saisissable : réduire au minimum la peine humaine, tout en portant au maximum l'utilité du produit obtenu. Économiser le labeur humain, rendre un geste moins pénible et en même temps plus efficace, tel est le but que l'on atteint si l'on sait multiplier la fécondité du travail par l'intervention de toutes les techniques de l'intelligence et du machinisme. L'homme apparaît alors comme un être auquel il faut épargner tout travail qui peut être accompli par les esclaves nouveaux que la science appliquée met à sa disposition. La recherche passionnée et minutieuse de la productivité du travail se situe ainsi aux antipodes de la recherche théorique et harassante du plein emploi.

Il y a quelques semaines, on a achevé de mettre au point dans les usines de I.B.M. une calculatrice électronique, la NORC, qui est capable d'opérer en une seconde 32 250 multiplications de deux nombres de 13 chiffres chacun. Des esprits chagrins peuvent dénoncer avec complaisance l'excès du machinisme et se livrer à d'éloquentes lamentations sur l'apparition des robots, mais nous préférons, quant à nous, considérer plutôt l'immense travail humain qui se trouve épargné par NORC.

Imaginez les milliers d'hommes penchés sur leurs feuilles de papier et qui passaient des mois à faire les calculs les plus ingrats, les plus lassants ; et voyez-les libérés de cet écrasant fardeau. Il n'est pas possible de nier l'avantage qu'entraîne pour une société le fait de se décharger d'un pareil labeur. Si même ces calculateurs dont on va fermer les bureaux ne trouvaient pas d'emploi, on n'aurait pas le droit de confondre une conséquence immédiate et physiquement saisissable : la collectivité humaine va produire une masse inchangée de produits et de services alors que dix mille hommes, se trouvant libérés par la machine, peuvent passer leur journée à pêcher à la ligne — avec, d'autre part, une répercussion possible mais peu vraisemblable (qui résulterait alors d'un défaut d'adaptation), suivant laquelle tous les autres hommes travaillant à plein comme avant, les seuls calculateurs se trouveraient sans emploi, tout en continuant d'ailleurs à percevoir le même salaire.

La substitution du travail mécanique au travail humain ne s'accomplit pas au surplus sans une consommation nouvelle de travail humain pour fabriquer ces machines qui, demain, seront nos esclaves. C'est donc une vue de l'esprit que de dénoncer comme inévitable un fléchissement immédiat de l'emploi global en raison du développement du machinisme. A terme, ce fléchissement, loin d'être à redouter est, au contraire, l'objectif le plus souhaitable. Afin d'éviter tout malentendu, il faut distinguer d'ailleurs les diverses formes que peut revêtir l'élévation du niveau de vie résultant de l'accroissement de la productivité tant dans les instruments que dans les méthodes. La diminution de la peine humaine incorporée dans le produit ou le service qui va être offert à la communauté peut se traduire soit par l'apparition d'un loisir au sens réel du terme, soit par un accroissement des produits, désormais fabriqués avec un effort égal mais une efficacité supérieure. Comme les deux manifestations se combinent généralement, les hommes vont vivre mieux, à la fois, parce qu'ils se fatiguent moins et parce qu'ils consomment davantage. Une société qui est engagée dans un tel processus réalise une expansion continue et saine. Le mécanisme capitaliste développe l'outillage, construit des maisons, étend les usines, non pas pour satisfaire à une vaine et absurde superstition du travail mais, essentiellement, pour répondre à tous les besoins existants et futurs.

Une certaine littérature prétend que les crises proviennent le plus souvent d'une insuffisance de pouvoir d'achat. Les exégètes les plus subtils s'obstinent à négliger un fait fondamental. Le pouvoir d'achat constitué par un bénéfice, un salaire, un traitement, n'est une réalité économique que s'il a été obtenu en contrepartie d'un bien ou d'un service auquel la communauté soit prête à reconnaître, pour elle-même, une valeur égale au pouvoir d'achat attribué à son auteur. C'est précisément dans la mesure où l'on reconnaît des pouvoirs d'achat individuels, en échange de produits que l'ensemble des consommateurs ne veut pas

acheter ou du moins ne veut pas acheter au prix auquel on les lui offre, qu'il y a ralentissement de l'activité économique, et crise. Il n'est pas possible d'allouer à l'auteur d'un livre illisible le même pouvoir d'achat qu'à l'auteur d'un livre à succès, et si l'on s'obstinait à le faire, les librairies seraient encombrées d'invendus. A la limite, le libraire refusera d'accroître son stock, l'auteur ne touchera plus rien, et, comme son pouvoir d'achat diminuera, il se trouvera ne plus être un client solvable pour le blé qui restera en excédent ou le drap qui devrait remplacer son costume râpé. Il en sera tout autrement si l'on s'arrache l'ouvrage mis en devanture, et dans ce cas l'auteur sera à juste titre en mesure d'acheter un bijou ou une auto, car il aura réellement créé une richesse, et échangé celle-ci avec les productions de ses voisins.

Le fonctionnement de l'économie américaine montre à merveille l'extraordinaire fécondité d'un système préoccupé presque exclusivement d'accroître sa productivité et qui se trouve par conséquent conduit à combiner étroitement les progrès techniques dans la production avec l'extension des besoins auxquels il convient de satisfaire, de telle façon que ces besoins eux-mêmes comblent et, si l'on peut dire, justifient les pouvoirs d'achat constamment croissants qui seront alloués aux producteurs.

Ce n'est pas faire preuve d'une admiration systématique que de louer ce qu'on peut appeler la capacité productive des États-Unis. Le budget fédéral actuellement en discussion comporte 45 milliards de dollars pour la sécurité nationale ; ce qui devrait surexciter notre curiosité est de savoir comment un peuple peut, tout en ayant le niveau de vie le plus élevé qui soit, consacrer 15 000 milliards de francs (cinq fois le budget total de la France) à des dépenses n'ayant aucune contrepartie économique, c'est-à-dire sans produire une seule richesse utilisable pour l'élévation physique de la consommation. En plus de ces sommes, 2 milliards de dollars, c'est-à-dire plus de 700 milliards de francs, sont consacrés aux recherches atomiques et 4,7 milliards pour l'aide militaire à l'étranger. Nous voudrions que de pareils chiffres soient considérés en dehors de toute préoccupation politique ou militaire, qui n'est pas de mise ici. La constatation essentielle est que l'Amérique peut produire assez de richesses pour, après avoir assuré son existence au niveau le plus élevé connu dans le monde, pouvoir placer des soldats à tous les points du globe afin de garantir sa sécurité, aider la population misérable de tous les continents, construire des sous-marins et des porte-avions et bâtir des cités atomiques. La coexistence d'un pareil effort, et d'un pareil niveau de vie, est l'illustration la plus frappante, la plus décisive qui soit du résultat que les États-Unis ont obtenu en matière de productivité économique.

Des constatations très voisines peuvent être faites si l'on considère les entreprises américaines elles-mêmes. L'observateur est généralement

frappé par la baisse des prix de revient obtenue outre-Atlantique pour des produits d'une qualité cependant excellente. Sans doute est-ce là un succès remarquable, mais un aspect moins connu doit également retenir l'attention. On parle beaucoup chez nous du coût de la distribution, que l'on juge excessif, ou des dépenses de publicité, qui paraissent alourdir inutilement les prix. Les Américains ont sur ces questions une opinion très différente et fort audacieuse. La concentration de leur pensée sur ce qu'il faut appeler une « productivité efficace » les conduit à garder le contact le plus étroit avec les réactions du marché des consommateurs, et c'est sous cet angle qu'il faut considérer les efforts faits par eux pour atteindre ces clients anonymes, inconnus, hésitants ou paresseux qui sont l'objet de toute leur attention.

Les dépenses totales de publicité pour les dernières années ont oscillé aux États-Unis entre 3,5 et 4 p. 100 du total des ventes au détail. On n'apprend pas sans surprise qu'une seule société, la General Motors, a dépensé, déjà en 1950, 42 millions de dollars (14 milliards de francs) pour son seul budget de publicité. Si les entreprises consacrent de pareilles sommes à faire connaître leur nom et leurs produits, c'est évidemment qu'elles y trouvent avantage et qu'elles estiment que ces dépenses sont payantes. Celles-ci se relient en effet à un autre ordre d'activité commerciale, plus important encore : nous ne faisons, en Europe, qu'entrevoir ce que sont réellement les « études de marchés », qui sont d'un usage courant aux États-Unis. Comme l'on veut offrir exactement ce qui est demandé, ou ce dont on peut suggérer la demande, il est indispensable de faire des enquêtes, de plus en plus poussées et détaillées, dont les résultats seront déterminants pour le choix des directives que s'imposeront les producteurs. Si l'on fabrique 100 000 berceaux dans un pays où il ne naîtra que 30 000 enfants, quelle que soit l'ingéniosité des fabricants, ils iront sûrement à leur ruine. Aussi est-il courant de voir une usine étudier ce que sera le marché de son produit dans deux ou quatre ans, suivant les prévisions que l'on peut faire sur les mouvements de la population et la modification de ses goûts. Les dépenses consacrées à de telles études représentent en moyenne 3 p. 100 du chiffre d'affaires et s'élèvent dans certains cas jusqu'à 8 ou 9, ce qui est hors de toute proportion avec nos usages français. L'idée sommaire suivant laquelle l'homme d'affaires américain aime le risque et le court volontiers, doit donc être corrigée : sans doute aime-t-il le risque, mais il le mesure avant de le courir, de façon à mettre toutes les chances de son côté.

Ne nous arrêtons pas seulement à considérer l'importance absolue de pareilles dépenses. Ce qui mérite surtout d'être noté, c'est le témoignage qu'elles apportent sur la capacité du système économique qui les supporte. Que le budget américain assume de telles charges économiquement improductives, et que les entreprises américaines assument, en

plus de leurs impôts, de telles dépenses qui ne sont pas liées intrinsèquement à leurs prix de revient, donne une idée juste de la productivité fondamentale de l'économie américaine. On peut même dire que c'est justement dans la marge existant entre le coût de production, considéré dans son sens le plus strict, et le prix supérieur auquel les consommateurs acceptent de payer un produit, que gît le critérium, le plus inattendu mais peut-être le plus décisif, de la qualité profonde du système économique qui la permet. Lorsqu'on décide que la population recevra uniformément tant de grammes de légumes secs contre tel coupon de rationnement, que chaque habitant touchera la même quantité de tabac même si la fumée lui donne la nausée, que les ménagères feront la queue pendant des heures pour avoir le droit d'acheter des chaussures de corde à semelles de bois, il faut reconnaître que le problème de la publicité ne se pose plus, pas davantage d'ailleurs que celui de la distribution. Tout serait tellement simple si l'on pouvait décider qu'en février on soignera uniquement les méningites, et en mars les fluxions de poitrine [1]. Il est évident qu'un tel système, vu par un bout, permet d'affirmer que l'on assure aisément le plein emploi intégral, sans dépense inutile, mais, vu par l'autre bout, on constate qu'il assure également l'égalité dans le mépris de tout ce qui est exigence ou goût individuel. Ainsi s'opposent de plus en plus clairement un régime qui, sous le couvert du plein emploi, conduit à la stagnation paralysante, et un régime qui, sous le couvert de la satisfaction totale des besoins individuels, conduit à l'emploi le plus efficace, parce qu'il est le plus fluide.

Il est assez curieux de remarquer que ce sont justement les régimes rigides qui prônent le plus volontiers les adaptations dont ils ont empêché la réalisation naturelle et dont ils reconnaissent brusquement la nécessité. C'est ainsi que la « reconversion » est devenue la tarte à la crème de tous les théoriciens qui s'abattent sur l'économie et prétendent la sauver après l'avoir saccagée. Il est en effet évident que l'idée même de reconversion est à la base des évolutions innombrables et quotidiennes par lesquelles s'exprime la recherche d'une meilleure concordance entre des besoins économiques qui se développent et une production qui veut s'y adapter. On a passé de la diligence au wagon, puis à l'automobile, puis à l'avion ; le tram électrique a fait place à l'autobus ; on fabrique moins de pianos mais on a inventé le pick-up. Un protectionnisme attardé va-t-il protéger les fabricants de chapeaux melon alors que les Français sortent tête nue ? Une économie en expansion voit s'ouvrir plus de débouchés qu'il ne s'en ferme d'anciens. L'essentiel est que les pionniers de l'économie soient précisément ceux qui, étant à la tête

1. Cette hypothèse n'est d'ailleurs pas si éloignée de la réalité ; un journal anglais publiait récemment un dessin représentant une cinquantaine d'individus, de tout âge et de tout sexe, arborant triomphalement des râteliers flambant neuf, et la légende constatait simplement : « Cette semaine, la Sécurité sociale distribue des dentiers... »

d'industries qui furent jeunes mais qui vieillissent, utilisent toutes les ressources dont ils disposent pour renouveler leur technique, pratiquant ainsi une reconversion permanente qui les conduit toujours vers de nouvelles techniques plus audacieuses, comme un tisseur travaillant de la rayonne après avoir utilisé du coton ou de la laine. Une collectivité humaine vaut par son dynamisme, qui la pousse à s'adapter de plus en plus étroitement avec les réalités présentes et les possibilités futures : on dit alors qu'elle est jeune, ce qui est la façon erronée de constater simplement qu'elle est vivante ; tandis que d'autres, sans être plus âgées, s'enferment dans le passé et par peur des courants d'air bouchent toutes les fenêtres.

On voit pourquoi la théorie du plein emploi nous apparaît comme une véritable hérésie dont elle possède tous les caractères. Elle repose en effet sur des faits exacts et regrettables ; elle attire donc utilement l'attention sur un défaut qui entraîne une souffrance ; et tant qu'elle se borne à cette fonction, elle est utile et rend service. Mais bientôt, sur cette constatation, on bâtit une théorie exclusive : au lieu de chercher dans tous les éléments de la vie économique ceux qui sont capables de remédier au mal dénoncé, on s'hypnotise sur ce dernier, on exagère ses manifestations et l'on finit par construire des systèmes de plus en plus intolérants et de plus en plus loin des réalités. C'est alors que naît véritablement l'hérésie sous sa forme la plus nuisible. Sans doute faut-il qu'il y ait des hérésies, pour secouer l'apathie naturelle aux hommes qui se satisfont en pensant juste : mais à condition que celles-ci s'étiolent et meurent lorsqu'il a été répondu aux aspirations qu'elles exprimaient à bon droit, au lieu de les voir continuer paradoxalement à proliférer dans un milieu qui, de plus en plus éloigné du foisonnement vivant de l'expérience, s'installe finalement dans ce vide barométrique où s'épanouissent les seules abstractions.

Les hérétiques sont volontiers écoutés, car ils ont eu initialement raison, et parce qu'il y a dans leur attitude révolutionnaire quelque chose qui séduit les imaginations. Mais il ne faut pas se lasser de dénoncer, quelle que soit la faveur dont ils jouissent, les erreurs mortelles qu'ils propagent. Nous sommes persuadé qu'il y a dans la théorie du plein emploi une erreur fondamentale. Il est hélas, dans la vie économique et dans la vie politique actuelles, bien d'autres hérésies. Nous tenterons de rechercher les plus nuisibles qui presque toujours d'ailleurs se trouvent être les plus communément admises.

ED. GISCARD D'ESTAING

LAWRENCE LE VÉRIDIQUE

par BERNARD DE FALLOIS

Il y avait autrefois deux espèces de critiques : les uns, intelligents et passionnés, faisaient vivre la littérature ; les autres, modestes et impartiaux, la faisaient durer. Nous avons inventé une troisième école, ignorante et partisane à la fois. Tel est le cas d'un certain M. Aldington, qui vient d'écrire une grosse étude, d'une documentation et d'une incompréhension également surprenantes, sur Lawrence [1]. On se souvient du bruit que fit, il y a vingt ans, l'apparition de cet écrivain extraordinaire, salué avec enthousiasme par Léon Daudet, qui avait déjà révélé les noms de Proust, de Bernanos, de Céline. Et de fait, les *Sept Piliers* sont bien, avec la *Recherche*, le *Voyage*, le *Soleil de Satan*, un des monuments littéraires de notre époque. Romanesques ? Le mot n'a aucun sens. Toute œuvre véritable est à la fois totalement poétique et totalement vécue. Mais, étranges, frappant par leurs dimensions mêmes, ces œuvres sont reliées entre elles par une parenté plus profonde, par la façon dont la réalité décrite — salons de Proust, banlieue de Céline, désert de Lawrence, paroisse de Bernanos — y sert de cadre à l'aventure tout intérieure d'un homme aux prises avec son destin. Naturellement, on mit quelque temps à s'en rendre compte, et c'est par ses côtés les plus superficiels que Lawrence séduisit d'abord. Agent secret, engagé comme simple soldat dans la R.A.F. après avoir été tout-puissant en Arabie, mêlant à ses récits de bataille un parfum d'érotisme à la mode, tel est l'homme dont l'opinion anglaise s'avisa de faire un héros national, et dont M. Aldington s'est avisé à son tour qu'il ne pouvait être un héros national. Dieu soit loué, M. Aldington avait raison !

Le malheur est que Lawrence n'a rien à voir avec ces fantaisies. Le procès qu'on lui intente, à grand renfort d'archives, de témoins, de dates, tend à établir que son caractère était déplaisant et qu'il se donne un

1. Sur Lawrence, voir article de Pierre Frédérix, *Revue de Paris*, août 1949.

rôle avantageux dans une aventure qui fut moins considérable qu'il ne le prétend. Il était inutile de chercher si loin cette découverte. C'est Lawrence lui-même qui qualifie son œuvre de « travail d'amateur », ou remarque « sa théâtrale habitude de se déguiser en Bédouin ». C'est lui qui parle de ses rapports et de ses combats comme d'une « parodie de style militaire », et déclare impossible de distinguer en lui « l'homme d'action du charlatan ». Etrange procès que celui où l'accusé fait figure de principal témoin à charge : au point que ses adversaires, sans souci de la contradiction, l'accusent en même temps de faire son apologie et d'être obsédé par sa culpabilité. Ces arguments ne peuvent frapper que ceux qui n'ont jamais ouvert les *Sept Piliers*. Les autres se demanderont de quel côté est l'imposture ?

Tout s'explique pourtant, si l'on comprend que ce qui est reproché à Lawrence, ce n'est pas son mensonge, mais sa franchise. Non seulement ce héros insupportable avoue ses faiblesses avec une scandaleuse indécence, mais il entraîne avec lui tous ses compatriotes. Tantôt en se moquant d'eux : de leur diplomatie prétentieuse, de leur souci de la réputation, de leur culte du sport, de la politique d'opportunisme et d'intérêt. Tantôt, ce qui est plus grave, en les compromettant par son cynisme. Voilà un Anglais qui est francophobe, et qui le dit ! Qui n'aime guère les femmes, et qui le dit ! Qui est puritain, et qui le dit ! Comble d'horreur, Lawrence foule aux pieds les principes sacrés de la morale, il met en doute l'importance de la vérité historique, l'égalité des races, la liberté universelle. C'en était trop. Les conformistes — ceux que Bernanos appelait les bien-pensants — se sont aperçu soudain qu'on leur avait fait admirer l'incarnation la plus parfaite de l'anticonformiste. C'était pourtant un être étonnant, astucieux, imprévisible, plein de rêves et de sève, le type même du génie anglais. Mais les bien-pensants n'aiment pas le génie, qui les inquiète. Ils ont exécuté Lawrence, comme les Athéniens Socrate, parce qu'il avait eu le tort d'être, non un héros, mais un sage.

⁂

Cette mésaventure aurait beaucoup amusé Lawrence. A son éditeur, qui lui demandait s'il fallait lire dans ses manuscrits : « Méléagre, le poète *immoral*, ou *immortel* ? », il répond : « Je connais l'immoralité. De l'immortalité, je ne puis rien dire. Ce sera comme vous voudrez. Méléagre ne nous poursuivra pas pour diffamation. » Toute sa sagesse est dans ces quelques mots, tout son humour aussi. Car les *Sept Piliers*, ce livre âpre et violent, sont aussi un livre drôle, où l'intelligence est toujours à l'affût de ce qu'elle décrit. Défions-nous des écrivains qui ne rient pas. Quelque chose leur manque à jamais. Le sourire de Lawrence ne nous quitte pas, jusque dans les scènes les plus dures (que l'on com-

pare la scène des prisonniers jetés vivants dans la chaudière chez Lawrence et chez Malraux, et l'on verra la différence entre un sadisme de Grand-Guignol et un sadisme vrai). Mais ce sourire est aussi loin de l'ironie française que de la gaieté enfantine des Arabes. Amer, tendu lui aussi, il a un sens différent, il nous répète indéfiniment que nos efforts sont ridicules et que la mort est dérisoire, et que la vie n'est rien, rien, rien, sinon l'écume de nos rêves.

C'est pourquoi l'humour ne s'oppose pas à la poésie, mais la prépare, et confondu en elle parcourt ce livre comme une houle. Poésie des villes orientales, des jardins auprès du désert, des paysages — palmeraies endormies, montagnes de lave, dunes où le sable ondule lentement, sommets enfouis dans la brume — poésie de la nature, des gens et des bêtes, qui se répète et se renouvelle à l'infini. Parlant des chameaux, Lawrence égale Kipling, c'est-à-dire que les frontières entre le règne humain et le règne animal sont abolies, et que les bêtes y ont la même vie, la même réalité morale que nous. Leur rythme est celui du récit, leur souffrance celle des héros, leurs grommellements, leurs facéties ceux des Arabes, et leur mort la mort des hommes. Et il n'est pas étonnant qu'en fin de compte ce soit à eux que pense Lawrence pour expliquer ce qu'est son œuvre, et ce que fut la Révolte : *c'était une vraie bête, et ce livre n'est que sa peau galeuse, desséchée, empaillée, et carrément plantée sur ses pieds pour que les hommes la contemplent.*

Les *Sept Piliers* sont pleins de rêves. Mais le premier de ces rêves est le sujet même du récit, la Révolte. Homme d'action, Lawrence ne cesse pas d'être un poète, puisqu'il s'agit pour lui de donner une forme à une idée, d'entraîner une masse d'hommes sans unité, dans ce désert où tout se disperse, de faire d'un enthousiasme un service et d'un désordre une discipline. Tâche immense et vaine, guérilla plutôt que guerre, faite de raids, d'embuscades, et dont la seule grandeur est morale. *Il y avait à cette action bien des frontières matérielles humiliantes, mais aucune impossibilité morale.* Et quand Lawrence reproche aux Français leur esprit d'analyse, quand il se moque de Foch qui croit que les généraux gagnent les guerres, c'est toujours pour la même raison, parce que l'histoire, pour lui, comme pour Shakespeare, est un tissu d'événements et de songes, et non des plans et des actes. Et c'est ainsi qu'il s'apparente à tous ceux qui ont connu l'attrait et la vanité de l'action, à Malraux et à von Salomon, mais aussi à ceux qui ont réalisé jusqu'à l'extrême, dans l'aventure coloniale, le désir de destruction de soi et le désir de construction des autres, à Rimbaud et à Lyautey. A Lyautey dont Lawrence est si proche, malgré les apparences, qui a entretenu comme lui, avec les Arabes, avec l'armée, avec sa patrie, les mêmes rapports ambigus, qui a connu la même passion secrète, la même secrète déception, mais dont le destin, tout entier d'ordre et de création, reste tourné vers la vie, tandis que celui de Lawrence ne cesse de regarder, fixement, vers la mort.

La mort s'identifie pour Lawrence avec la morale. Elle en est le terme, dans la mesure où elle marque l'échec irrémédiable, et où toute sa morale est une morale de l'échec. Dans la mesure aussi où elle l'inscrit dans le corps : car le corps, pour cet écrivain admirablement concret, est le lieu unique de toutes les expériences. C'est sur lui qu'il accumule les épreuves du froid, de la lumière, de la soif et du vent. C'est lui qu'envahit d'abord, avec la fatigue, le découragement (chez Fayçal au début, Nacer au milieu, Lawrence à la fin du récit). C'est sur lui, tous les nerfs tendus à se rompre, qu'il joue cette grande symphonie de la peur, de la ruse, de la honte, de la pitié, de l'énergie, qui fait des *Sept Piliers* un des chefs-d'œuvre de la morale. Mais morale unique, morale où le grand mot n'est pas le devoir — ennuyeux, dit Lawrence, comme ceux qui n'ont que lui à la bouche, mais le mal. *Du mal que contient cette histoire...* Ainsi commence son récit, et jusqu'au bout, dans le dénuement et le gaspillage de la vie, il n'est question que de vaincre cet adversaire indigne qui est soi-même. Le maîtriser et le mépriser ne font qu'un. *La vraie et unique vertu est donc de se haïr.* Et Lawrence, sans le savoir, reprend Pascal : *Au fond, je n'aimais pas ce moi que je voyais et que j'entendais.*

Mais l'esprit ne peut vivre seul. Entre l'action et la méditation, les Anglais et les Arabes, la chair et l'âme, Lawrence a volontairement recherché non l'équilibre, mais la tension la plus forte. A la fin, la vague qui l'a porté se retire, entraînant avec elle toutes ses ressources. Les dernières semaines de la Révolte sont d'une tristesse magnifique. L'éclairage, insensiblement, a changé : la victoire approche, comme une débâcle. Au lieu de l'aventure grisante, des beaux départs dans la nuit, ce sont les nominations, les bureaux, la routine administrative. Les autos blindées remplacent les chameaux. De vrais militaires, Dawnay, Chauvel, vont terminer en quelques jours cette petite guerre qui n'en finissait pas, et auprès d'eux Fayçal, Aouda, les chefs prestigieux du désert, ne sont plus que des indigènes intimidés. Epuisé, écœuré, brisé comme Nietzsche à la limite de son effort, Lawrence regarde avidement les nouveaux venus, qui lui révèlent une réalité inconnue, l'armée. Encore un pas, et il peut se fondre dans cette masse aveugle, y trouver l'anéantissement et le repos. Il entend la prière arabe s'élever dans le ciel nocturne, sans lui trouver de sens. Un major anglais le gifle, sans qu'il réponde. Toute cette histoire est dépassée : Lawrence n'est déjà plus là.

⁂

Encore un pas... Le dernier livre de Lawrence, *The Mint*, nous raconte cette expérience. La publication en a été longtemps retardée, parce qu'à beaucoup, ce livre est apparu comme un réquisitoire impitoyable sur la discipline des casernes anglaises — et peut-être au contraire n'a-t-on jamais écrit un plus beau chant d'amour envers l'armée, que ce livre dur et acide. C'est un documentaire d'une exactitude étonnante où les impres-

sions militaires, les heures, la langue, l'ennui militaire, les types de soldats et d'officiers sont dessinés d'un trait net. Mais sur ce fond, nous parviennent, assourdies, les musiques des *Sept Piliers*, et le divorce et les accords habituels entre la vie collective et la solitude, la servitude écrasante et la totale liberté. La R.A.F. est d'ailleurs partout présente ici, comme l'était la Révolte, mythe immense et vivant, rêve gigantesque en train de se faire une réalité, et les pages que Lawrence consacre à la conquête du ciel, à la naissance d'une arme, ces pages où l'on ne voit pas un avion, où l'on ne vole pas, sont parmi les plus belles qu'on ait jamais écrites sur l'aviation, d'une vision beaucoup plus riche et plus lointaine que celle du gentil Saint-Exupéry, par exemple.

La comparaison des deux livres nous enseigne d'ailleurs autre chose, car l'un et l'autre sont des ébauches imparfaites. Déçu par les *Sept Piliers*, Lawrence avait eu l'idée d'écrire enfin avec *The Mint* « un vrai livre ». Mais les forces lui ont manqué, et l'auteur a dû renoncer à ses ambitions. Peut-être la beauté de ces livres vient-elle justement de ce qu'un souci d'art exceptionnel s'y trouve allié à une sorte de renoncement ou de dégoût de l'art, comme si le mépris des Arabes pour l'expression avait gagné Lawrence. Peut-être aussi est-ce le cas de tout grand livre, puisque nous ne lisons jamais ce qu'un écrivain a rêvé. Ecrire, c'est composer, c'est-à-dire mettre en place, mais aussi s'arranger avec le réel, accepter des compromis, renoncer aux visions fulgurantes d'où sort un livre. De Cervantes à Balzac, toutes les œuvres essentielles sont ainsi restées des œuvres en désordre, et c'est de là que vient leur profonde, leur vivante obscurité.

Avec Lawrence, cette obscurité a d'autres causes. Elle vient de ce que son regard, dépouillant les êtres et les choses de leur enveloppe extérieure, s'attache immédiatement à leur réalité spirituelle et qu'ainsi la vérité pour lui est toujours une vérité poétique, comme un visage dans la nuit. *La nuit tomba, et la vallée devint un paysage de l'esprit... L'ombre, dans la profondeur, avait une réalité solide — une nuit à décourager du mouvement.* C'est par une nuit pareille, au fond, que sont déjà venus à nous tant de poètes anglais, que les amants de Shakespeare se rejoignent, que sortent les personnages de Dickens, que se mettent en chasse les bêtes de Kipling — car il y a une obscurité propre à cette littérature, comme il y a une clarté propre à la nôtre. C'est que son but n'est pas de tirer le mystère du monde jusqu'à nous, mais de nous faire descendre avec elle jusqu'à lui. L'erreur des critiques — qu'il s'agisse de Lawrence ou de Shakespeare — est de confondre ce mystère avec les détails d'une biographie. Il y a des secrets dans toute vie et un mystère dans toute âme. Nous croyons parfois qu'il faut surprendre les premiers, mais c'est le second qu'il faut trouver.

C'est lui qu'on cherchera, en tout cas, longtemps encore, dans ces *Sept Piliers* qui sont bien, en plus d'une symphonie morale extraordinaire,

une des plus belles symphonies littéraires de notre siècle. Jamais ouvrage n'a retrouvé, plus naturellement, le ton et l'air même des anciens — la curiosité d'Hérodote devant l'Egypte, l'énergie et les défaillances de Xénophon dans sa retraite, la profonde sauvagerie de Lucain — au point que chaque épisode y est scandé par les heures des jours (l'aube nous vit... la nuit nous surprit...) comme dans la vieille épopée grecque. Mais jamais ouvrage ne fut plus moderne et n'a ainsi posé en termes de feu toutes les questions de notre temps. Livre unique, curieux et divers comme les *Essais*, solitaire et pathétique comme les *Confessions*, mêlant la sagesse à la folie, enveloppant et impénétrable, monotone, mais où la monotonie même a sa beauté, comme les chants graves et lents qu'on y entend. Le plus dépouillé et plus nu des récits, mais aussi le plus riche, puisque aucun sentiment n'y paraît — mais le cœur y est soumis aux pressions les plus fortes, — puisque les sens y sont constamment humiliés — mais leur exaltation y est totale, — puisqu'il ne contient pas une idée abstraite — mais ce qui est plus rare et plus riche qu'une idée, un esprit. Et c'est lui qui nous guide, le long des pistes, auprès de cet homme singulier, de ce Montaigne à dos de chameau qui s'avance inlassablement, d'un coucher de soleil à l'autre, sans arrêt et sans nourriture, un paquet d'explosifs sous le bras, un chant d'Homère aux lèvres, vers son énigmatique destin.

BERNARD DE FALLOIS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA VICTOIRE DES CONVOIS

par Maurice Guierre *(Amiot-Dumont)*

Le commandant Maurice Guierre, ancien capitaine de vaisseau, avait jusqu'à ces derniers temps consacré son activité d'écrivain à l'histoire des combattants de la Marine de guerre et particulièrement des sous-mariniers.

La mort d'un proche parent et ami très cher, ancien cap hornier, commandant de bâtiments de la Marine marchande pendant la dernière guerre mondiale, le fit changer de route. Cet ami projetait d'écrire un livre sur la vie et la lutte de ses compagnons de la « Marchande » ; il avait recueilli pour cela une nombreuse documentation. Son œuvre pouvait-elle être abandonnée ? Le commandant Guierre considéra comme un devoir d'écrire « ses raisons d'admirer tous les capitaines qui, venus à la mer pour sa seule grandeur, y rencontrèrent la guerre et surent, eux pacifiques par essence, se comporter aussi fièrement devant un corsaire que devant la tempête ».

Ainsi est née *La Victoire des Convois*. Après avoir rappelé brièvement la vie de la « Marchande » pendant la première guerre mondiale, elle peint en une large fresque sa lutte au jour le jour sur toutes les mers du globe pendant les cinq années de la seconde guerre mondiale. Ce n'est pas une histoire romancée, mais un document vivant basé sur des sources incontestables, une description émouvante et un témoignage fraternel.

L. KOELTZ

(Suite de la chronique bibliographique page 154.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

CONVERSATION AVEC COCTEAU

A dix-sept ans, il fut le *Prince frivole* de ses premiers vers, demain il sera peut-être académicien. Son nom est universellement connu, son œuvre considérable et diverse est traduite dans toutes les langues, les anecdotes courent sur lui, ses mots sont célèbres, on a fait de lui le drapeau de la jeunesse, le symbole de la fantaisie ; on lui prête des audaces qui frisent le scandale, et ce n'est qu'un cœur grave qui prend tout au sérieux, un poète qui a payé chèrement le prix de son âge.

Il est né à Maisons-Laffitte en juillet 1889. Comme sa vieillesse est invisible, il est assez fier d'avouer ses soixante-cinq ans, et aime à citer ce mot de Picasso : « On met très longtemps à devenir jeune. »

D'une famille de grands bourgeois, il a hérité les principes solides du savoir-vivre. Comme ces élégances de manières se perdent aujourd'hui, on ne discerne plus sa parfaite courtoisie de sa bonté naturelle et l'on dit seulement : « Il est tellement gentil. »

L'autre jour, je déjeunais avec lui au Véfour où il a ses habitudes. Emmanuel Berl s'approcha de notre table et lui dit :« Jean, je voudrais trouver un médecin qui sache faire baisser le taux de ta gentillesse, comme celui de l'urée. — Comment peux-tu imaginer quelqu'un qui viendrait chez moi, et qui partirait avec un regard déçu ? répondit-il. — Eh bien ! il ne faut pas le laisser entrer », déclara Berl qui, voisin de Cocteau, rue de Montpensier, sait bien que la porte de celui-ci est assail-

lie de tapeurs de toute espèce, génies méconnus ou simples mendiants. Sa brave servante Madeleine essaie de protéger son repos et se fait parfois insulter par l'intrus qu'elle refuse de laisser pénétrer. « Hier, me racontait-elle, j'étais à la fenêtre et j'en ai reconnu trois qui attendaient pour monter. Je leur ai crié : c'est pas la peine, M. Cocteau n'est pas à Paris. Alors faut voir de quoi ils m'ont traitée. »

Les fenêtres de l'entresol de Jean Cocteau ouvrent sous les galeries du Palais-Royal. Par leurs demi-lunes, on aperçoit le jardin plein d'enfants et la partie de boules des habitués. Trois chattes siamoises règnent sur le salon rouge et la chambre exiguë comme une cabine de bateau. Sur les portes aux panneaux d'ardoise, les rendez-vous sont inscrits sans mystère à la craie. On y lit à présent quelques noms d'académiciens. « Je découvre, me dit-il, en rencontrant mes contemporains, que les vieillards sont exquis. Ils ne tiennent plus à rien, alors ils ont les mains ouvertes. La jeunesse pleine d'âpreté a les poings serrés... Je n'ai aucune indulgence pour ma jeunesse, je ne vois pas pourquoi j'en aurais pour celle des autres, quoi ? Un jeune poète de Carcassonne, indigné par ma candidature à l'Académie, m'a écrit : Vous allez désormais voir du beau monde, et vous écouterez le jazz, l'œil vitreux. Il oubliait que j'ai été le premier à prôner le jazz, et il donne là un exemple de la sottise vertigineuse des jeunes : le très vieux jazz leur apparaît comme une chose neuve. Tu comprends, notre route se fait à pied et la jeunesse veut la faire en auto-stop. Toute l'histoire est là : elle veut participer à une vitesse qui n'est pas la sienne. C'est ce qu'elle appelle être engagée. Or, je suis convaincu que l'individualisme reste ce qu'il y a de plus fort au monde. Même si le football remplace en Espagne la corrida, un Espagnol demeure un Espagnol, tout comme les Russes ont toujours été des Russes. Et ce qui sauve la France, c'est qu'elle gardera éternellement son désordre... La France est un pays de dialogues ; un pays de monologues est un pays mort. »

De la part de Jean Cocteau que chacun sait éblouissant causeur, cette dernière phrase n'est pas un paradoxe. Il pourrait aussi bien dire : un homme qui monologue est un homme mort, car il se nourrit de dialogues. Jamais son éloquence ne se traduit en discours. Respectueux de la pensée d'autrui, il possède l'art d'écouter aussi bien que celui de parler. Il émaille sa conversation des mots de ses amis et sa mémoire fidèle ressuscite les disparus en racontant leurs réflexions et leurs opinions. C'est là ce qui lui donne cette vitalité qu'on envie : sa générosité à recueillir tout ce qu'on lui apporte. Non pas, certes, qu'il manque de sens critique ou de malice, mais tout lui est bon pour faire son miel.

« D'ailleurs, reprend-il, un poète doit être aussi bête que possible... Non, je t'assure, ce qu'on appelle mon intelligence n'est que de l'instinct. Vois celui de ces plantes du Midi, qui fleurissent roses et blanches et que l'on appelle des *impatientes*. Si tu touches leurs capsules vertes, un

ressort d'acier lance leurs graines au loin, et ainsi elles se reproduisent. Si on interrogeait ces *impatientes*, elles répondraient : je ne pense pas, donc je suis. En somme, c'est ça le génie. La pensée retarde les actes. Picasso n'a que du génie, mais il l'emploie au lieu d'intelligence, l'or est sa menue monnaie... C'est comme ce que l'on appelle aussi mon originalité. Radiguet disait : L'originalité consiste à essayer de faire comme tout le monde, sans pouvoir y parvenir. Hein ?... alors on n'y peut rien. Et nous sommes éternellement victimes d'erreurs de perspective, comme un homme qui reviendrait vers sa maison, et l'apercevant minuscule de l'autre côté d'une vallée, se dirait : elle est trop petite, je ne peux plus y entrer. Le temps aussi est un phénomène de perspective.

» ... Autrefois on était sur une terre solide, on croyait à une continuité, à une permanence des choses. Aujourd'hui nous sommes sur une vieille croûte, quoi ?... Sous le régime de « l'à-quoi-bonnisme ». Il n'y a plus rien de sûr. Toute la jeune science se base sur Paracelse bien plus que sur Descartes. Descartes, c'est un cercle fermé. Ils préfèrent un cercle entrouvert.

» J'ai rencontré plus d'échos parmi les savants que parmi les écrivains. Et cela parce qu'un poète rend l'abstrait concret... Les savants ne peuvent pas donner de visages aux chiffres. La poésie ne compte pas ses pieds et la science est obligée de compter ses jambes... Henri Poincaré, pourtant, trouvait des images poétiques. Je lui avais demandé jadis, avec l'insolence des jeunes gens : « Où en êtes-vous avec l'inconnu ? » — Nous entendons les premiers coups de pioche des mineurs qui » viennent à notre rencontre », me répondit-il superbement.

» Comme on regrette, tu ne trouves pas, l'époque où Gœthe allait à pied à Rome, emmenant avec lui un peintre, au lieu d'un 16 mm... Oui, les époques fatiguées se retournent vers leur passé, ainsi que font les vieillards. Et aujourd'hui, tout est fourchu, tels les cheveux en signe d'anémie. On est M.R.P.-communisant, riche-pauvre, Russo-Américain, et un petit garçon que je connais à qui l'on demandait ce qu'il voudrait être plus tard, répondit : collaborateur-résistant, comme papa. Quoi ?...

» Pour me reposer ? J'ai fait cent pastels que j'expose rue Bonaparte... Des portraits imaginaires, sauf celui de Marlène. Quand je vois qu'un visage me parle dans la chambre, alors je me dis : c'est fini. Je n'y touche plus... Non, je n'ai pas tous les dons : la musique, hein ? c'est ça que j'aurais préféré à tout. Maintenant je suis un vieux monsieur, je prends des remèdes qui ont des noms de princesses de Maeterlinck, et je m'assoierai peut-être dans le fauteuil d'un vieux monsieur. Ils sont tous tellement charmants pour moi que je ne voudrais pas leur faire de peine en n'étant pas reçu. Moi, après tout, ça m'est égal. Je me représenterai. Tout cérémonial me semble respectable. »

A PROPOS DE GEORGE SAND

Elle aurait à présent passé cent cinquante ans. L'exposition qu'a consacrée la Bibliothèque Nationale à ce siècle et demi de gloire, évoque encore mieux la femme que l'écrivain. Qui peut se vanter d'ailleurs, à part André Maurois sûrement, d'avoir lu les innombrables ouvrages où son esprit fertile a répandu les idées romanesques et sociales qui datent son époque. Seule, l'*Histoire de ma Vie*, pour mensongère ou plutôt cachottière qu'elle soit, reste un récit captivant. Son enfance campagnarde auprès d'une grand-mère qui lui racontait la Révolution de 1789, ses jeux rustiques avec les garçons, le ruisseau qu'elle inventa de faire couler entre des mottes de gazon sur le carreau de sa chambre, et son adolescence de bon ton au couvent des dames anglaises, sa tendresse pour son humble mère épousée juste un mois avant sa naissance, la fierté qu'elle tire de sa filiation bâtarde avec le maréchal de Saxe, son ennuyeux mariage avec le baron Dudevant, son goût de l'indépendance qui ne nuisit jamais à son instinct maternel, sa fidélité à sa terre berrichonne, tout cela en fait une créature riche en contrastes, que l'on aime avant même de l'admirer.

La jeune femme aux gros yeux qui s'habillait en homme pour aller plus commodément fumer son cigare au café, celle qui, avant d'avoir rompu avec un milieu de hobereaux, faisait la nuit des lieues à cheval pour rejoindre un amant provincial, l'amoureuse qui trompa Musset, la maîtresse maternelle que déçut Chopin, l'amie passionnée de Marie Dorval, malgré toutes les singularités de sa vie tumultueuse, c'est à la dame de Nohant que l'on pense d'abord lorsqu'on prononce son nom. C'est la châtelaine en robe de taffetas respectée du village, la bonne hôtesse, l'aïeule attentive, la travailleuse qui n'a jamais sommeil, ce sont celles-là qui effacent les images d'une jeunesse ardente.

Visiter Nohant, c'est pénétrer dans le domaine d'une femme de cœur et d'esprit, au goût très sûr. En face de l'église, sur la place sablée du village, cette modeste gentilhommière représente une vraie maison familiale, aimée, soignée. Un catalpa, un bassin, des cèdres plantés à la naissance des enfants, des bancs, forment autour d'elle un jardin heureux.

Dans la salle à manger, le couvert est mis, la vaisselle simple et charmante. Pour que l'on imagine mieux le dîner, on a posé sur les verres des cartons qui indiquent les places à table. George Sand est assise entre le prince Jérôme Napoléon et Flaubert, Pauline Viardot entre Tourguenieff et Balzac. Maurice préside en face de sa mère, Solange est au bout de la table. Musset ni Chopin ne sont là, non plus que Liszt et madame d'Agoult : c'est une soirée tranquille dédiée à l'amitié.

Le salon est orné de portraits de famille qui n'ont d'autre valeur que celle du souvenir. Maurice et Aurore de Saxe y voisinent avec le grand-

père Dupin, parmi quelques toiles, œuvres de Maurice Sand. Des fauteuils Louis XVI peints en blanc, des chaises recouvertes d'imberline à dessins entourent la grande table ovale, où s'organisera la veillée sous le lustre de cristal.

L'escalier dessine sa montée harmonieuse entre des murs peints de légères nuées roses et bleues. Et voici le couloir des chambres, meublé de consoles et de sièges, où l'on devait aimer s'attarder avant de se séparer pour la nuit. George Sand entrait dans sa petite bibliothèque, et, au milieu de ses livres et de sa collection de fossiles, se mettait à écrire jusqu'au matin à la lueur de sa lampe au verre rouge. A l'aube, elle franchissait la porte où l'on mesurait les enfants, on y voit encore les dates de leurs différentes hauteurs, et entrait dans sa chambre. Le lit et les rideaux, les fauteuils, sont recouverts d'une cretonne à médaillons crème sur fond bleu pâle, pareille au papier de tenture. Chambre douce, chambre paisible, chambre maternelle aux enfants qui viennent dire bonjour au réveil. Pourtant, une date gravée sur la vitre de la fenêtre, 19 *juin* 1839, *retour des Baléares*, est celle des orages du cœur.

Un morceau de la courtine du lit, le lit de cette chambre bleue où madame Sand est morte, est exposé à la Nationale. Nohant et tout ce qui s'y rattache y tient d'ailleurs une grande place. On en voit des photographies, des peintures, des dessins qui évoquent un peu le charme de l'endroit, si pieusement entretenu, tel qu'il était au temps de sa grand-mère, par madame Aurore Sand. Celle-ci a prêté bien des souvenirs parmi lesquels elle aime vivre, pour qu'ils figurent à cette exposition commémorative.

Le crayon, la plume qui tracèrent son écriture masculine, l'encrier qu'elle devait remplir sans cesse, le cachet, le presse-papier en forme de serpent donné par Delacroix, témoignent pour l'auteur de tant de romans, de tant de lettres d'amour et d'amitié. Des bijoux modestes en strass, une boîte à cigarettes niellée, disent que l'argent serré dans ce porte-monnaie d'ivoire était bien plus destiné aux autres qu'à elle-même. Une ombrelle de soie blanche, un mouchoir brodé, et l'on voit la promenade de la vieille dame autour de la maison. Les marionnettes que sculpta Maurice Sand et qu'elle habilla de ses mains adroites à toutes les besognes, ont quitté le petit théâtre de Nohant pour venir elles aussi à Paris. Et l'on pense aux spectacles longuement préparés pour divertir un public d'amis et de serviteurs, un public en or.

On peut bien, après cela, se pencher sur les vitrines où les innombrables manuscrits, les notes, les agendas, les correspondances, les diverses éditions de ses œuvres prouvent la fécondité et la gloire de la femme de lettres, c'est à celle qui n'ignora rien des exigences de l'esprit et du cœur, à la femme qui sut bien vivre une vieillesse puissante, que l'on s'attache davantage.

Elle est enterrée à Nohant. On pousse une petite porte dans le mur du potager : est-ce encore le jardin, est-ce déjà le cimetière, cet enclos

où elle repose au milieu d'une dizaine de tombes de parents et de familiers, sous un if géant, le plus beau qui se puisse voir ? On la sent en tout cas bien chez elle, enfoncée dans cette terre du Berri, sous cet arbre robuste qui lui ressemble par la vigueur de son élan.

LA SEINE

Les promenades le long des quais ont toujours été chères aux flâneurs, mais pendant la crue de février, on faisait queue pour s'accouder un instant aux parapets du fleuve. Entouré de sunlights, le zouave du pont de l'Alma était la grande vedette du moment, et l'on ne parlait que de lui. « Ce matin, il en avait déjà au-dessus des genoux, et ce soir on ne voyait même plus son ceinturon. » Les enfants s'impatientaient : « Et sa barbe, quand sera-t-elle dans l'eau ? »

Impassible, son beau visage serein tourné vers son épaule droite, le zouave ne semblait s'étonner ni de cette Seine furieuse qui lui donnait l'assaut, ni d'avoir ce succès en amont, alors qu'en aval ses frères d'armes n'attiraient aucun regard.

Spectacle gratis offert aux familles nombreuses, elles désertaient les théâtres et les cinémas, et le jeudi et le dimanche piétinaient dans la boue, sous leurs parapluies, poussant devant elles des enfants excités que les pères soulevaient dans leurs bras, comme aux feux d'artifice du 14 juillet. On vit même des chiens admis au plaisir d'être posés un moment sur les parapets, où se penchaient par-ci, par-là, des pêcheurs à la ligne obstinés.

Ravies, les mouettes formaient des rondes folles au-dessus de l'eau rageuse, couleur de bile épaisse, et s'y posaient parfois avec une apparente satisfaction pour se laisser emporter à toute vitesse par le courant. Les mouettes et les enfants se seront beaucoup amusés cette semaine-là.

Dans des rues habituellement sans joie, ceux-ci pouvaient, au sortir de l'école, patauger dans des ruisseaux imprévus, qui sortaient de caves inondées. Les pompiers pompaient. Et ils remettaient l'eau dans la Seine. Pour briser le courant, disait-on.

Partout des sacs de sable, des tas de briques, Paris dressait ses barricades contre l'insurrection. « On a bouché les soupiraux de ma cave, je ne puis sortir ou rentrer chez moi qu'en enjambant une murette devant ma porte », racontaient les riverains inquiets, habitués à contempler de leurs fenêtres une Seine canalisée entre ses berges plantées d'arbres, un fleuve dompté, aux eaux calmes, où tremblait à peine, le soir, le reflet des lumières de Paris.

A présent, aussi large que le Danube, la Seine étalait ses eaux frémissantes, fière de prendre sa revanche d'une modestie imposée à sa beauté naturelle. Et si l'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer, on avait

peur de sa vengeance sournoise qui préparait silencieusement la catastrophe. L'incendie, l'éruption volcanique, le tremblement de terre grondent. L'inondation marche à pas de loup, envahit sans mot dire, s'installe sans bruit, c'est un ennemi qu'il ne faut pas quitter des yeux, et que l'on voit progresser sans l'entendre.

Il poussait irrésistiblement les péniches à la hauteur des trottoirs. Un assaut de plus les eût renversées sur le quai de la Râpée. Près du pont Morland, le geste du génie de la Bastille semblait les avoir arrêtées, figées dans un embouteillage exceptionnel. Entre le pont de Solférino et celui de la Concorde, les bains Deligny montaient, et le rez-de-chaussée de l'établissement laissait voir ses volets verts au-dessus des parapets. Les bateaux-mouches paraissaient hauts comme des transatlantiques, et les pancartes indiquant les parcs à autos des rives flottaient comme des balises.

A Charenton, dans une voie au nom prédestiné, rue du Dessous-des-Berges, les sous-sols vomissaient de l'eau sale, et ce n'était pas une ironie lorsque la radio conseillait aux habitants du quartier des Gondoles, à Choisy-le-Roi, d'évacuer leurs domiciles.

Car autour de Paris naissaient les cités lacustres. Partis le matin sur leurs bicyclettes, des travailleurs rentraient le soir à pied, sur des passerelles, leurs machines sur l'épaule. L'organisation de secours, qui se dénomme l'Orsec sans avoir prévu le triste humour de cette appellation en pareilles circonstances, envoyait des flottilles de barques où s'entassaient les sinistrés avec leurs pauvres bagages hâtivement ramassés. Et l'on vit reparaître dans les journaux ces lugubres photos de tous les exodes, de toutes les calamités : des femmes et des enfants assis résignés, près de ballots mal ficelés, le regard tourné vers la maison abandonnée.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis.

Malheureusement, madame Deshoulières, les prés sont défleuris, les brebis dispersées, et si belle que fût, en se libérant de ses entraves, votre Seine apprivoisée, sa révolte muette ne vous aurait inspiré que la crainte de la voir un jour découcher sans retenue, et perdre jusqu'au souvenir de son lit.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

VOLPONE

LE *Volpone* que la Compagnie de madame Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault vient de reprendre, en hommage à la mémoire de Dullin, est presque une œuvre collective. De la comédie anglaise, Stefan Zweig avait tiré une adaptation allemande. C'est sur cette adaptation allemande en même temps que sur l'œuvre originale que M. Jules Romains a travaillé pour nous donner la version française. J'avoue ne pas posséder les éléments qui me permettraient de faire leur part légitime aux trois auteurs. On m'assure que le texte de M. Jules Romains est assez différent de celui de Ben Jonson pour qu'on puisse parler d'une pièce écrite d'après une autre (à la manière dont nos classiques utilisaient les œuvres théâtrales d'Euripide, de Sénèque ou de Plaute) plutôt que d'une traduction. Le fait est que le *Volpone* de M. Jules Romains a une simplicité de ligne, une netteté de construction très françaises sous le déguisement vénitien. Je ne sais dans quelle mesure M. Jules Romains a inventé ou reconstruit des scènes, mais il me paraît certain qu'il a procédé à ce que Louis Jouvet appelait un désherbage, et même tracé des allées plus droites et des massifs mieux délimités dans la luxuriance élizabéthaine. Laissons de côté les comparaisons possibles. Une œuvre proposée au public se suffit à elle-même, elle doit être jugée comme telle, dans son contenu et dans sa forme, texte et spectacle, sans qu'on doive faire appel à des références extérieures. Le *Volpone* — le *Volpone* français — est donc une belle comédie, solide et nerveuse, claire et riche. Si je ne me trompe, les spectateurs, au temps de Dullin, l'avaient fort bien accueillie. Ils l'accueillent fort bien encore cette fois. La reprise de la Compagnie Renaud-Barrault ne sera plus la dernière. On a le sentiment qu'elle installe *Volpone* dans le répertoire.

Le désir de dédier cette reprise au grand homme de théâtre disparu a conduit Jean-Louis Barrault à s'effacer presque entièrement comme pour faire revivre la mise en scène de Dullin. C'était là une idée émouvante.

Même si nous admettons, ce qui est certain, qu'elle n'a pas été appliquée rigoureusement (je crois bien que Jean-Louis Barrault nous a dit avoir dû faire appel, par-delà plus de vingt ans écoulés, à la mémoire qu'il avait gardée du travail de son maître), elle ne pouvait pas être sans inconvénients. Car il n'y a pas de mise en scène qui puisse être considérée à priori comme bonne une fois pour toutes. Non seulement les mouvements, le rythme du spectacle, les accents, la construction des personnages résultent nécessairement du contact du metteur en scène dans le travail des répétitions avec les problèmes concrets du plateau, et l'*invention* y doit être à chaque instant présente, mais une mise en scène, conçue selon l'apport et les ressources de certains interprètes, ne vaut plus pour des interprètes différents. Il eût peut-être mieux valu se résigner à oublier le travail de Dullin, à faire autre chose que lui. Dès lors, du moins, — suis-je de parti pris ? — que la nouvelle ou plutôt ancienne mise en scène de *Volpone* manquait précisément de cette *vie* que j'avais admirée autrefois à l'Atelier, et dont Jean-Louis Barrault lui-même sait si bien animer chacun de ses spectacles, et qu'on y sentait, au double sens du terme, l'application. Entendons-nous. Je crois que Jean-Louis Barrault lui-même et ses acteurs ont tiré le parti le meilleur possible de conditions de travail qui avaient en elles-mêmes, du fait du principe adopté, quelque chose d'un peu artificiel. Les décors, eux aussi, sont ceux de la création, et on peut féliciter sans réserve Jean-Louis Barrault d'avoir donné l'occasion d'admirer — notamment dans celui de la chambre de Volpone et dans celui du tribunal — l'élégante et spirituelle ingéniosité qu'y avait mise André Barsacq.

La Compagnie du théâtre Marigny joue *Volpone* de façon très brillante dans l'ensemble. Le nouveau Volpone (l'ancien était Dullin lui-même) est M. Fernand Ledoux. M. Fernand Ledoux n'a pas cherché à imiter Dullin, dont l'aspect physique, les moyens, le style étaient aussi différents que possible des siens, et il a bien fait. Pourtant — est-ce précisément parce que Dullin avait marqué si fortement le personnage — il ne m'a pas paru être tout à fait le « vrai » Volpone. Il nous montre le faux moribond tout éclatant de la santé d'un bon vivant levantin, tout heureux de la bonne farce qu'il joue et de la sottise de ses dupes, tout en rondeur et en jovialité à peine cynique, et somme toute assez bonhomme. Il ne nous rend pas, et je le regrette un peu, ce que Dullin avait donné à Volpone d'inquiétant, de torturé, de terrible — ce noir ressentiment, cette volonté de revanche raciale qui prend plaisir à faire ramper et baver de convoitise, à *avilir*, les représentants de la cité orgueilleuse, cette volonté presque sadique d'abaisser les candidats à l'héritage, ou plutôt de les faire aller jusqu'au plus profond de leur bassesse, cette utilisation presque démoniaque de la vertu dégradante de l'argent. Il y a du bon vivant dans le Volpone de M. Fernand Ledoux. Il y avait du Shylock dans celui de Dullin. Quand Volpone-Ledoux est sur le point de contraindre, sur son lit, la jolie jeune femme qu'un mari jaloux, mais plus

cupide encore que jaloux, s'est résigné à lui amener pour gagner sa place sur le testament, il semble ne goûter que l'approche d'une chair appétissante et l'humour de la situation. Volpone-Dullin infligeait l'outrage, consommait un sacrilège expiatoire, *déshonorait*.

M. Jean Dessailly est un Mosca sans scrupules, léger et charmant, un Mosca très sympathique dans sa canaillerie. Trop ? Je ne le crois pas. La pièce est telle que nous sommes « pour » Mosca, et nous n'y pouvons rien. N'oublions pas, du reste, que si certains traits apparentent Mosca au valet officieux et habile de la comédie de Molière, Mosca n'est pas un Scapin. Insolent, non pas impudent, parasite, non valet, c'est un jeune homme de bonne famille, qui n'a en lui aucune vocation de servilité, et qui garde dans ses plus vilaines intrigues non seulement le ton de l'ironie, la vivacité amusée de Scapin, mais aussi on ne sait quelle désinvolture nonchalante et un peu dégoûtée. Il sert son plaisir plus que son intérêt, et lorsqu'il dupe les affreux courtisans de Volpone comme lorsqu'il dupe Volpone lui-même, ce n'est pas tant pour gagner des faveurs et quelques pièces d'or que pour goûter la joie délicate de mépriser les hommes, et de tirer une spirituelle vengeance de leur abjection à travers leur abjection même.

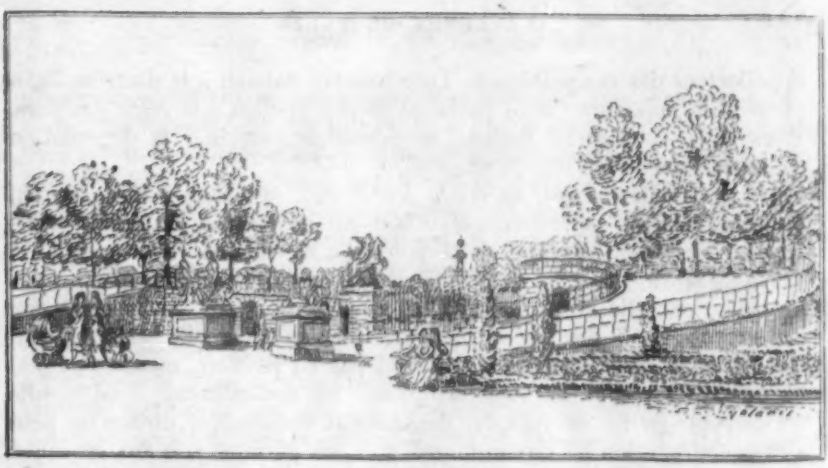
Il faudrait citer presque toute la troupe, Jean Servais, l'exquise Simone Valère dans un rôle de courtisane auquel elle donne une très fine, presque trop fine séduction, mais c'est à Jean-Louis Barrault lui-même que doivent aller les plus grands honneurs. Sa composition d'un vieillard hideux, implacable et lubrique, atteint aux limites de la charge une vérité, aux limites de l'inhumain une humanité terrifiantes. A chaque fois qu'il entre en scène, on oublie aussitôt les autres. Une telle réussite, obtenue par un comédien dans un rôle à ce point éloigné de son emploi habituel, est de celles qu'on n'oublie pas.

***

Puisque cette saison est décidément celle des adaptations, nous attendions avec quelque curiosité celle qui nous était promise par M. Albert Husson d'une pièce américaine qui fit longtemps les beaux soirs d'un théâtre de Broadway, *La petite Maison de Thé*. Il faut bien le dire : *La petite Maison de Thé* ne restera pas dans notre souvenir comme une œuvre exceptionnelle, et l'art dramatique américain de ce temps nous a donné, depuis dix ans, beaucoup d'œuvres de très loin supérieures. Il s'agit d'une satire sans cruauté des bonnes intentions civilisatrices américaines aux prises avec l'aimable nonchalance, la paresse et la douceur de vivre d'Okinawa. Un jeune officier est détaché dans un village de l'intérieur avec mission d'enseigner aux habitants la démocratie moderne, le travail méthodique, l'*efficiency*. Comme il était facile de le prévoir au bout de dix minutes, c'est l'occupant qui est conquis par les

occupés. Après tout une série d'ahurissements parfois amusants, mais assez attendus, il se convertira à la gentillesse, à la philosophie orientales, à la pauvreté sans ambitions et à l'anarchie souriante de ce petit paradis, préférera le kimono à l'uniforme, les cages à grillon et les grands chapeaux de paille tressée aux produits de l'industrie moderne. Il apprendra d'une délicieuse Japonaise que les geishas ne sont pas des prostituées, mais de douces compagnes vouées à donner aux hommes, par leur présence attentive, un peu de bonheur : et au lieu de faire une école, c'est une petite maison de thé qu'il donnera aux villageois — construite avec le bois de l'U.S. Army, naturellement. Le psychiatre qui lui sera envoyé pour le ramener à la raison sera converti à son tour, et, pour que tout finisse dans l'optimisme, le colonel imbécile qui aura voulu rétablir l'ordre sera *in fine* désavoué par les autorités de Washington. On voit le thème : la poésie exotique, les délicieuses coutumes, les vieilles sociétés, les gentilles maisons de papier et les madame Chrysanthème sont menacées par la brutale et pataude civilisation moderne, qui prétend avancer dans les jardins japonais avec le tact d'un bulldozer bien intentionné mais un peu ridicule ; après cela nous avons droit à la *happy end* qui jettera le gentil garçon du Middle-West dans les bras frais de la geisha. Il ne faut pas nous laisser sur une inquiétude. J'avoue que, bien que je sois loin de compter parmi les adorateurs fanatiques de la civilisation technique, ce rousseauisme attardé m'agace un peu, et que l'Okinawa de *La petite Maison de Thé* me paraît être à peu près au Japon véritable de 1945 ce qu'était, aux vraies campagnes françaises de 1780, le hameau de Trianon. Il reste que l'on voit sans déplaisir les États-Unis d'aujourd'hui se poser (non pas seulement dans les milieux du snobisme intellectuel de Greenwich-Village, mais dans une pièce destinée au grand public) quelques questions au sujet de leur *way o life* et s'amuser d'eux-mêmes avec une assez perspicace ironie. Mais cet apologue au service d'une morale qui se veut non-conformiste reste lui-même assez conformiste dans sa manière et dans son ton, et son anarchisme prudent et doucement moralisateur sent un peu son patronage. Les décors de M. Félix Labisse sont agréables, et il y a dans la distribution une jeune Asiatique très gracieuse et fière, mademoiselle Yoka Tani, et une gentille chèvre blanche, qui ravissent les spectateurs.

THIERRY MAULNIER



LES PARFAITS ET LES CROYANTS

par Pierre Audiat

Dans la doctrine des cathares — les purs — on distinguait deux sortes d'adeptes : les parfaits, élite des initiés, qui se soumettaient à des règles fort strictes, pratiquaient une morale sévère, et les croyants, à qui étaient laissées les plus grandes libertés de pensée et de mœurs, sous la condition qu'avant leur dernière heure ils seraient initiés au secret des purs et rallieraient la cohorte sacrée.

On doit admirer la sûreté avec laquelle ces hérétiques de grande classe avaient tranché la difficulté qui est de promettre le paradis à un grand nombre d'élus tout en leur imposant l'obligation de ne pas s'écarter d'un sentier étroit. Dès qu'on appelle une foule à s'engager derrière ses chefs de file, il est fatal, en effet, que les masses débordent de part et d'autre de la ligne droite, allant vers ces schismes, ces hérésies, ces « déviations » que les tenants du dogme — religieux ou politique — redoutent et, quand ils le peuvent, punissent cruellement. Le plus souvent, on s'arrête à un compromis entre la doctrine intégrale et les accommodements permis ou tolérés, mais la ligne de démarcation est si flottante, les marges de tolérance si variables, que bientôt les contestations, les protestations, sincères ou hypocrites, s'élèvent contre la coexistence des parfaits et des simples croyants. Les cathares, s'inspirant vraisemblablement de traditions orientales, avaient donc résolu le problème en créant, à côté des adeptes de stricte observance, ce que nous

appellerions des sympathisants. Leur nombre donnait à la doctrine l'ampleur et la puissance ; mais parce qu'ils échappaient à la règle des purs, leurs actes, quel qu'ils fussent, ne pouvaient entraîner la dégradation de la doctrine. Très ingénieux.

Les « cathares » qui, au cours des siècles, ont changé bien souvent de nom, mais qu'on retrouve constamment au pouvoir ou dans l'opposition, demeurent pourtant vulnérables. La distinction entre parfaits et croyants ne vaut en effet qu'à l'intérieur d'une secte ou d'un parti, mais de l'extérieur elle ne s'impose point ; même de bonne foi, la confusion est permise, pour peu que la mauvaise foi s'en mêle, elle est fatale. Or, comme les cathares, quand ils ne sont pas au pouvoir, menacent l'État et, quand ils y sont, dressent contre eux les non-cathares, il en résulte qu'ils sont, en fin de compte, doublement vulnérables puisqu'on peut s'en prendre, selon les circonstances, soit aux parfaits, soit aux croyants. Tantôt, c'est la doctrine des parfaits qui sera attaquée, tantôt c'est la conduite des croyants qui sera réprouvée et portera témoignage contre la doctrine.

Sous cet angle de vue, on pourrait s'employer à refaire l'histoire des grands mouvements de la pensée religieuse ou politique (religion et politique se confondant d'ailleurs jusqu'à l'aurore des temps modernes) dans leurs rapports avec l'État. Sans nous lancer en une si vaste entreprise, notons que dans les seuls livres parus durant ces dernières semaines il en est plusieurs où l'on aperçoit clairement les données d'un éternel problème, les épisodes d'un éternel conflit.

Le procès des templiers, par exemple, qui demeure, par tant de côtés, mystérieux, ne pouvait point ne pas retenir l'attention du duc de Lévis-Mirepois, de l'Académie française, dans l'ouvrage qu'il consacre à Philippe le Bel [1]. Que Philippe le Bel ait voulu abattre cet ordre religieux et militaire, qui, relevant directement du Pape, maniant des sommes d'argent considérables, créait, depuis qu'il avait reflué de la Terre Sainte en Europe, une menace permanente contre la monarchie, c'est évident, mais là n'est pas la question. Comme le montre très justement le duc de Lévis-Mirepois, le moyen âge fut l'âge des juristes et on ne pouvait pas, aussi facilement qu'aujourd'hui en certains pays, supprimer d'un signe de tête ses ennemis politiques. Il fallait d'abord faire leur procès ; or, un procès où étaient impliqués des gens d'église ou relevant de l'Église, était soumis à des règles que Philippe le Bel ne pouvait point éluder. Il fallut donc en venir, après des aveux extorqués à des *membres de l'Ordre* par la torture, au procès de l'*Ordre* lui-même, sous la juridiction du pape Clément V. C'est justement ce dossier, où figurent des dépositions obtenues sans contrainte — physique du moins — qui a troublé et trouble encore la conscience des historiens, puisque l'inno-

1. *Le Siècle de Philippe le Bel* (Amiot-Dumont).

cence des templiers apparaît aussi douteuse que leur corruption, que les aveux contradictoires se balancent, et que le sacrifice du grand maître de l'Ordre, Jacques de Molay, allant volontairement au supplice du bûcher par une rétractation qui le faisait relaps (alors que le simple silence lui aurait épargné la mort) peut être tenu, soit pour une héroïque affirmation d'innocence personnelle, soit pour une démarche sublime en vue de couvrir l'Ordre tout entier sous le manteau blanc à la croix rouge.

Il reste que l'Ordre des templiers, au début du XIVe siècle, était vulnérable, et très probablement en raison de la coexistence en son sein des « parfaits » et des « croyants ». Ces termes, empruntés à la doctrine des cathares, précédemment anéantis, ne sont pas d'ailleurs hors de saison. Pour qu'ils fussent amendés, certains cathares qui avaient échappé aux bûchers avaient été confiés à l'Ordre des templiers ; il n'est pas impossible que la doctrine des « purs » ait déteint sur celle des templiers, que le fossé entre deux sortes d'initiés se soit creusé : en fait il y aurait eu, jusque dans les mêmes communautés, des templiers saints et des templiers corrompus, reniant la croix, adorant « l'Autre » et pratiquant la sodomie. D'où un imbroglio qui permit à l'État d'accabler les parfaits sous les crimes des croyants.

C'est un imbroglio de même nature qui nous rend l'histoire du jansénisme, au XVIIe et au XVIIIe siècles, à peu près incompréhensible, quoi qu'en dise un snobisme — Port-Royal est fort à la mode ! — qui feint de se reconnaître dans un labyrinthe et d'y voir clair dans un tunnel.

Qu'à l'origine les jansénistes aient été poussés vers la perfection par le spectacle que leur offrait une Église où, en dépit de la contre-réforme, régnaient encore une facilité de mœurs, une légèreté, une mondanité qui les indignaient, cela ne paraît point douteux. Brochant sur la querelle, purement théologique, de la grâce, il y avait cette évidence : la morale janséniste était plus proche du christianisme dans sa pureté initiale que la morale relâchée, ou accommodante, des croyants ordinaires. Bien qu'ils fussent, de leur propre aveu, soumis à la hiérarchie de l'Église, en fait ils répudiaient l'autorité *morale* des chefs ecclésiastiques. Aussi bien, dans les *Provinciales*, Pascal attaque beaucoup plus la morale des Jésuites qu'il ne défend la doctrine janséniste de la grâce. Et certes, à la grande époque du jansénisme, le pouvoir spirituel, touché par le reproche tacite mais éloquent que leur adressent ces nouveaux parfaits, n'eut point l'imprudence de s'en prendre à leurs mœurs. *Pures comme des anges, orgueilleuses comme des démons*, le mot de l'archevêque de Paris, Péréfixe, appliqué aux religieuses de Port-Royal qui refusent de signer le formulaire, les définit exactement.

Il s'agissait donc, pour le pouvoir, d'éteindre ou de laisser s'éteindre la dispute théologique afin que le jansénisme se consumât de lui-même. Le but paraissait atteint à la fin du siècle, d'autant que, suivant l'exemple

donné par le roi et par la cour, la morale publique se faisait beaucoup plus rigoureuse.

Le rebondissement des affaires jansénistes au XVIIIe siècle ne s'expliquerait pas si on le tenait pour un simple prolongement de la querelle théologique. Il coïncide avec le renouveau d'indignation qui, pendant la Régence, saisit les purs devant le découplement des appétits contenus, sous le regard indulgent, et parfois complaisant, du clergé. Comme ces débordements, un moment refrénés pendant les premières années du règne personnel de Louis XV, recommencent de plus belle lorsque la vie privée du roi, avec ses scandales, est divulguée dans tout le pays, le mouvement janséniste retrouve une vigueur et une importance qui nous surprennent.

M. Henri Légier-Desgranges, nous guidant une seconde fois dans cet *Hôpital général* — aujourd'hui la Salpêtrière — monde qui, avant lui, était pour ainsi dire inconnu, consacre plus de trois cents pages à ce qu'il a raison de nommer une « extravagante affaire [1] ». Extravagante en effet, puisque pendant dix ans l'élection, contestée, de madame de Moysan à la direction de l'Hôpital général mit en mouvement l'Église, le Parlement, les ministres, l'opinion, bref l'État tout entier. Pourquoi ? Parce que depuis sa fondation, au XVIIe siècle, l'Hôpital général avait été enveloppé d'une atmosphère janséniste et que l'élection de madame de Moysan marquait, de la part du pouvoir, une nette volonté : rompre avec ces errements, en évinçant le jansénisme de cette citadelle de la charité. Partisans et adversaires de madame de Moysan s'affrontèrent dans une campagne de procès, de libelles, de chansons où furent employées toutes les armes de la médisance et de la calomnie. Naturellement le Parlement, les philosophes, les francs-maçons, pour des raisons tout autres que morales, firent chorus avec les « jansénisants ». Comme le souligne Pierre Gaxotte, une coalition hétérogène mais redoutable montait à l'assaut du régime.

Cependant, les positions s'étaient sensiblement modifiées depuis que le jansénisme avait vu s'adjoindre à une élite la masse des croyants. Le diacre Pâris était assurément un parfait janséniste : une vie et une mort exemplaires, à l'ombre de l'Église, le destinaient, selon toute apparence, à figurer parmi les élus, même si, comme le disaient les jansénistes, le nombre de ces élus était petit. Il n'eut donc aucune part au culte qui lui fut rendu. N'empêche que ses dévôts entraînèrent un grand nombre de curieux, de badauds, de charlatans, de déséquilibrés vers sa tombe du cimetière de Saint-Médard, où, mi-pèlerinage, mi-kermesse, défilaient les Parisiens de tout rang. Les « convulsionnaires » qui prétendaient obtenir des guérisons miraculeuses grâce au diacre Pâris firent recette. Le jansénisme, sous cette forme spectaculaire, rede-

1. *Madame de Moysan et l'extravagante affaire de l'Hôpital général* (1749-1758), avec une préface de Pierre Gaxotte, de l'Académie française (Hachette).

vint à la mode. Seulement, sa vulnérabilité croissait avec sa popularité. La police et la justice eurent à leur tour beau jeu à dénoncer l'immoralité et les perversions des sectateurs du jansénisme. Il est vrai qu'en s'étendant, le jansénisme perdait une grande part de sa pureté originelle ; il se dégradait inévitablement, prêtant ainsi le flanc à l'action du pouvoir qui pour l'abattre n'avait même pas besoin de le calomnier comme on le voit tout au long du livre, fort attachant, de M. Henry Légier-Desgranges.

Du jour où la politique ne fut plus le fait de quelques-uns, mais passa en des mains innombrables, il était fatal que les chefs de partis fussent placés devant le même dilemme que les chefs des églises : ou maintenir la pureté de la doctrine et alors renoncer à constituer un parti puissant, ou entraîner les masses et alors renoncer à la pureté de la doctrine.

Comme ils manquaient d'expérience, les dirigeants des factions révolutionnaires furent tout étonnés, se heurtant à « la force des choses », de ne pouvoir résoudre un problème aussi insoluble que la quadrature du cercle. Saint-Just, qu'on a appelé avec une emphase, tant soit peu ironique, « l'archange de la Terreur », prit, l'un des premiers, conscience de l'antagonisme existant entre la pureté et la puissance politiques. Je ne suis pas aussi certain que M. Albert Ollivier [1] de la hauteur des pensées où Saint-Just a condensé sa brève expérience ; j'y vois, essentiellement, exprimé avec une éloquence lapidaire, le désarroi d'un partisan qui sent brusquement s'écrouler autour de lui une foi politique qu'il croyait solidement établie chez ses coreligionnaires. Il n'y a pas d'autre alternative que de ramener, par des épurations sanglantes, les hérétiques à la vérité ou bien de périr, dans un tragique isolement, sous les coups des ennemis et des dissidents. Saint-Just, avant de monter à la guillotine — il n'avait pas vingt-sept ans — eut le temps de voir que l'épuration par le sang n'était, elle aussi, qu'une chimère puisqu'elle ouvrait un cycle infernal, mais alors, que faire ?

Un gouvernement républicain, écrit-il, *a la vertu pour principe ; sinon la terreur. Que veulent ceux qui ne veulent ni vertu ni terreur ?* La question demeurera sans réponse, à moins que cet autre mot de Saint-Just n'en soit une : *Tous les arts ont produit leurs merveilles : l'art de gouverner n'a produit que des monstres.*

Le destin de ces grands solitaires, foudroyés dans les prisons où ils se sont eux-mêmes murés, continue d'exciter une admirative compassion chez ceux-là même que tout éloigne des rêves qui furent les leurs ; lorsque la sympathie intervient, alors ils sont élevés au rang des saints. Madame Marcelle Auclair [2] qui pourtant a bon pied, bon œil et qui n'est

1. *Saint-Just ou la Force des Choses* (Gallimard). On lira plus loin ce que dit Pierre de Boisdeffre de cet important essai historique. Je me borne à en signaler un des aspects.

2. *La Vie de Jaurès ou la France d'avant* 1914 (Editions du Seuil).

point femme à se perdre dans les nuées, éprouve pour Jean Jaurès le même enthousiasme que la mère Angélique de Saint-Jean pouvait ressentir envers Saint-Cyran. (Au reste, entre le jansénisme et le socialisme — j'entends : celui des « parfaits » — il y a bien quelques liens de parenté.) Le contraste est piquant entre les pages où le très vivant et très spirituel écrivain qu'est madame Marcelle Auclair conte la vie privée de Jaurès, et, en des scènes brillamment enlevées, nous le montre étudiant, professeur, amoureux, fiancé, marié — bourgeoisement — père de famille diligent, fils aimant, bon compagnon, terrien fidèle, et celles où l'auteur, plaçant le chef socialiste sur le trépied de la pythie, propose à notre vénération ses messages prophétiques et ses décrets infaillibles. (Ajoutons que celles-là l'emportent — heureusement ! — de beaucoup sur celles-ci.)

Assurément, Jaurès fut un « pur », et justement dans le sens où l'entendaient les cathares ; sa morale était en réelle harmonie avec sa doctrine, si bien que le jauressisme apparaît comme un socialisme pour élites. Il n'est pas interdit toutefois de penser que le jauressisme se fût peu à peu réduit à Jaurès seul si une mort prématurée ne l'avait pas sauvé de la promiscuité avec les « croyants ». Ces croyants, qui le harcelèrent et le tourmentèrent, l'inquiétaient surtout, en raison de leurs intentions troubles ou de leur sottise. Qu'il eût à se défendre (devant un tribunal du parti, s'il vous plaît) pour avoir permis à sa fille de faire sa première communion, et avoir donné ainsi une scandaleuse entorse à son anticléricalisme affiché, nous semble aujourd'hui — je l'espère — plus comique encore qu'affligeant. Jaurès s'en tira en se retranchant sur la paix des ménages et les sentiments religieux de madame Jaurès. Il aurait pu affirmer avec plus de force son déisme, proclamer plus énergiquement les droits de la personne humaine, fût-elle mineure, mais il sentait peut-être qu'aux prises avec les masses il faut savoir composer.

PARMI LES LIVRES : HOMMES DE CARACTÈRE

— M. Georges-G. Toudouze a consacré une bonne part de sa vie studieuse à Vauban et à son œuvre [1]. Il nous dit, et nous le croyons sans peine, qu'il ne s'est point passé d'année qu'il n'ait fouillé dans les papiers que Vauban a laissés et qui se trouvent dispersés un peu partout. Encore est-il que la moitié environ de ces archives, gardée par des héritiers jaloux, n'est pas accessible aux chercheurs. Dommage, car rien de ce qu'a écrit Vauban — et il a écrit autant qu'un bénédictin — n'est indifférent.

Vauban était pourtant tout le contraire d'un homme de cabinet : son activité, même physique, nous semble incroyable : les diverses charges

1. *Monsieur de Vauban* (Ed. Berger-Levrault).

qui lui ont été confiées, depuis celle de commissaire général aux fortifications à celle de maréchal de France, ne se seraient pas accordées évidemment à une humeur casanière, mais Vauban ne s'est point contenté de diriger à distance, ou de dresser des plans que d'autres exécutaient. Du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, il circula sans cesse pour mettre en train, activer, surveiller, dans leurs plus petits détails, les travaux gigantesques qui devaient assurer la protection de nos frontières terrestres et maritimes. Il sait tout, il voit tout ; nul entrepreneur ne peut le duper sur la qualité des matériaux ; aucun fournisseur n'est capable de le tromper sur la marchandise. C'est pourquoi, dans le domaine qui est le sien, son autorité n'est jamais discutée. Louis XIV lui-même s'incline et demande aux plus huppés de s'incliner devant lui.

Vauban est si certain d'avoir raison qu'il souffre mal qu'on lui résiste. Perpétuellement, il est en lutte avec les bureaux qui chicanent sur les crédits et qui gaspillent l'argent par des économies ruineuses. Il réclame, il proteste, il tempête si bien qu'il a la réputation d'avoir mauvais caractère et de « crier toujours ». Voyant les choses de près, il distingue ce qui cloche, et comme il a de l'imagination et de l'expérience, il conçoit ce qu'il conviendrait de faire. Tant qu'il ne sort pas de son domaine, on accepte ses remontrances et ses suggestions ; seulement, entraîné par son enthousiasme réformateur, il ne s'arrête pas en chemin. Il a des idées sur tout, des idées originales, hardies : en matière d'information, de propagande, d'agriculture, de finances, mais quand il prétend les imposer, il se heurte à l'invincible barrage qu'opposent aux novateurs les gens en place et les corps constitués. De là vient la demi-disgrâce dans laquelle il meurt pour avoir publié, clandestinement, *la Dîme royale*, où sont posés les principes d'une fiscalité révolutionnaire. M. Georges-G. Toudouze montre d'ailleurs qu'on a sensiblement exagéré la profondeur de cette disgrâce. Louis XIV ne rejeta pas Vauban dans les ténèbres extérieures, mais il fut mécontent autant des critiques contenues dans l'ouvrage que des procédés employés par Vauban pour mettre son livre en circulation. Irritation compréhensible, car si l'un des piliers du royaume entreprend de saper l'État, à qui se fier ?

— M. Jean Savant, historien évangélique, abaisse ce qui était élevé et élève ce qui était abaissé. Sans cesser de poursuivre Napoléon de sa vindicte, voici qu'il se plaît à réhabiliter Barras [1]. Barras figurait dans nos galeries comme un représentant des politiciens cyniques et corrompus qui liquidèrent à leur profit personnel la Révolution et, ayant frôlé la mort, se hâtèrent de jouir de la vie. Il paraît, après examen, que si Barras ne fut pas le parangon des incorruptibles, il fit preuve des vertus les plus estimables : fidélité à ses idées et à ses amis, générosité dépourvue d'ostentation, courage, modération, bref, un républicain, voire « le

1. *Tel fut Barras* (Fasquelle).

dernier des républicains ». M. Jean Savant conteste même qu'il ait pris part aux « orgies » qu'ont signalées ses familiers, pour la raison que des personnes aussi distinguées que madame de Staël, madame Récamier, madame de Mailly, madame Hamelin, n'auraient point consenti à y participer, mais est-on sûr qu'il n'y ait point eu de parties fines à l'insu de ces dames ?

Ce qui reste hors de doute, c'est que, comme le dit, exactement et malicieusement, l'auteur, Barras a « inventé » Napoléon. Dans la mesure où il est permis de refaire l'histoire à partir de *si*, il semble certain que *si* Barras n'avait pas remarqué Bonaparte au siège de Toulon, *s*'il ne l'avait pas poussé auprès de la Convention, *s*'il ne l'avait pas constamment soutenu auprès du Directoire, le jeune général risquait fort d'être balayé par la réaction thermidorienne, en tant que « robespierriste » avéré. Et les coups de balai, à ce moment, étaient de nature à vous assommer. M. Jean Savant ne manque pas de reprocher à Napoléon son ingratitude envers Barras qu'il évinça au 18 brumaire, qu'il fit surveiller ensuite par sa police, en lui infligeant mille vexations. Les amours politiques ne sont point éternelles : alliés aujourd'hui, brouillés demain, ennemis mortels après-demain. Et quand ces amours-là ne finissent point par la guillotine ou le peloton d'exécution, à l'époque, c'est déjà joli ! Toiletté par M. Jean Savant, Barras nous apparaît élégant et sympathique ; la fermeté de son caractère nous étonnerait si nous ne savions que le cynisme des mœurs concorde parfois avec la force d'âme.

— Gaspard Monge n'a pas été gâté par les historiens : si son œuvre scientifique a fait l'objet de nombreuses études, et récemment d'un ouvrage considérable dû à M. René Taton, sa vie n'a guère attiré l'attention, bien qu'elle ait pour le moins autant d'intérêt que celle des hommes célèbres de sa génération : non seulement Monge a franchi les rapides de la Révolution et de l'Empire, mais il a été étroitement mêlé aux luttes sans merci que se livrèrent les factions, puis, s'étant lié au destin de Napoléon, il a, sans défaillance, partagé sa disgrâce. Contraint de se réfugier en Belgique, en 1815, proscrit de l'Institut où il siégeait depuis quarante-quatre ans, écarté de l'École Polytechnique qu'il avait pour ainsi dire créée, Monge ne songea pas un instant à renier son passé. Il avait toujours suivi la voie qui lui paraissait la meilleure, ne se souciant point des conséquences. Comme, après Thermidor, sa femme lui apprend qu'il va probablement, ainsi que son ami Berthollet, être arrêté, il répond placidement : « Ma foi, je ne sais rien de tout cela ; ce que je sais, c'est que mes fabriques de canons marchent à merveille. » M. Paul-V. Aubry a recueilli bien des traits de ce genre dans un livre[1] récemment publié, qui ne manquera pas d'intéresser ceux qu'attire une période, fascinante, de notre histoire.

1. *Monge, le savant Ami de Napoléon Bonaparte* (1746-1818) (Ed. Gauthier-Villars).

LE PRESSENTIMENT SCIENTIFIQUE

— Jérôme Cardan, ce médecin italien du XVIe siècle, que M. Lucas-Dubreton, avec une verve étourdissante [1] vient de faire revivre, est le parfait représentant d'une science encore tout engluée de magie, tout enrobée de merveilleux. Notre esprit qui se veut, qui se croit, rationaliste, a peine à comprendre comment les savants de la Renaissance, qui, brisant avec la scolastique, se sont hardiment lancés dans la découverte de la nature, pouvaient, en même temps, rejeter des superstitions enfantines et croire fermement à l'astrologie, à l'oniromancie, à l'efficacité des amulettes, qui nous paraissent de même nature que les chevauchées des sorcières. Nous ne concevons pas la coexistence du rationalisme et du mysticisme ; tout au plus admettons-nous qu'on puisse fermer la porte de l'oratoire quand on entre dans le laboratoire.

Pourtant on ne saurait nier que Jérôme Cardan, qui, en mécanique, en chimie, en thérapeutique, s'est montré un inventeur de génie, qui a donné, dans ses mémoires, mille preuves d'une intelligence aiguë et même « moderne », a également adhéré à des croyances qui nous paraissent parfaitement irrationnelles, pour ne pas dire absurdes. Comment Jérôme Cardan pouvait-il, à la fois, soutenir que les « sorcières » n'étaient point des suppôts de Satan mais des malades de l'esprit — devançant ainsi la science psychiatrique de deux siècles — et prétendre que la destinée des hommes est inscrite dans les astres, que leur sort prochain leur est annoncé par les messages des songes ? Comment la contradiction entre ces deux attitudes mentales n'éclatait-elle point à ses yeux ?

On se demande si ce n'est pas nous qui nous trompons en posant qu'il n'y avait absolument rien de rationnel dans cette mystique abracadabrante : un rationnel au second degré, fondé sur un pressentiment qui n'est pas encore une hypothèse. On peut dire par exemple que les alchimistes, en recherchant la transmutation des métaux, ne devançaient en aucune façon les savants de l'âge atomique, mais on peut dire aussi qu'ils avaient le pressentiment de l'unité fondamentale de la matière, principe que n'exclut point la science contemporaine.

— M. Robert Amadou, qui s'est voué, avec un esprit critique peu commun, à la parapsychologie, c'est-à-dire à l'étude des phénomènes paranormaux (télépathie, voyance, action à distance, etc.), dans un petit livre extrêmement curieux [2] a fort bien montré que sous son aspect magique la vertu de la poudre de sympathie, qui passa jusqu'au XVIIe siècle pour guérir à distance, reposait sur une théorie, « rationnelle », du fluide dans un milieu universel. Théorie qu'avaient formulée, en termes

1. *Le monde enchanté de la Renaissance. Jérôme Cardan l'halluciné* (A. Fayard).
2. *Un chapitre de la médecine magnétique : La poudre de sympathie.* (Nizet, édit.)

assez précis, Paracelse, Van Helmont, Kenelm Digby. Naturellement ces pressentiments scientifiques n'ont reçu jusqu'à aujourd'hui aucune confirmation, mais bien téméraire qui affirmerait qu'ils ne seront pas un jour incorporés dans une science qui n'a pas fini de nous étonner.

— Au reste, comment notre pensée, si extravagantes ou si prudentes que soient ses démarches, échapperait-elle à une logique qui lui est inhérente ? Ceux que nous tenons, avec raison, pour les créateurs de la science moderne, qui l'ont détachée, pensons-nous, de tout dogmatisme, en la fondant sur l'observation et l'expérience dirigée : Gassendi, Descartes, Pascal, Huygens, Newton, n'étaient point entièrement dégagés des conceptions métaphysiques ; encore moins étaient-ils libérés d'une nécessité logique (causalité, finalité) qui n'existe peut-être que dans l'esprit humain. Je ne serais pas assez audacieux pour hasarder cette hérésie si je ne venais de lire le livre magistral que M. René Dugas a consacré à la mécanique au XVIIe siècle [1]. Quoiqu'il ne soit pas en tout point accessible à ceux pour qui les hautes mathématiques sont lettre close, l'ouvrage nous offre le tableau passionnant des plus grands esprits d'un grand siècle aux prises avec de redoutables problèmes et s'efforçant de saisir en leurs compas cette sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

PIERRE AUDIAT

1. *La Mécanique au XVIIe siècle* (Dunod, édit.).

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA GUERRE ET LE PROGRES HUMAIN

par John U. Nef.
Traduit de l'américain par M. Armand Rebillon *(Alsatia, Paris, éditeur)*

M. John Nef est professeur d'Histoire Economique à l'Université de Chicago : au reste homme de très grande culture et pénétré de valeurs spirituelles qui furent celles de l'Europe occidentale. Ayant tout lu et beaucoup médité, il a écrit une remarquable histoire des relations entre la guerre et la civilisation industrielle. Pour lui, il n'y a pas de doute : c'est du triomphe de l'industrialisme que date la disparition des divers freins ou des contraintes qui autrefois rendaient la guerre un peu moins destructrice chez les peuples civilisés. Psychologiquement et, si l'on ose dire, « philosophiquement » la situation s'est encore beaucoup aggravée depuis cent ans. « Dans une large mesure, les esprits qui ont rendu possible la victoire de l'Etat industriel ont contribué à la déchéance de l'esprit humain. » Le remède ? Une contre-offensive de l'homme, la renaissance d'une conception commune de la vie, telle qu'il en a existé en Europe pendant la dernière partie du XVIIe siècle et presque tout le XVIIIe, et sur une base plus large, au XIIe et au XIIIe siècle, « quand les guerres entre les peuples chrétiens étaient rares et, relativement, de peu de conséquence ». Mais cette communauté, pour agir efficacement, ne devrait plus être limitée aux seules élites, ni aux peuples occidentaux. Le problème est évidemment mondial. Il s'agirait en somme — M. Nef n'hésite pas à employer cette expression — d'une « véritable rédemption ». P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 165.)

LE MOIS A PARIS

Fidèles et successifs en art. — A la recherche des Jeunes. — Simultanément, au musée d'Art moderne et au musée Galliera, deux expositions ont tenté de résumer chacune l'évolution de cinquante artistes vivants. Rouault, Vlaminck, Van Dongen, Utrillo, Picasso, Léger, Villon, Waroquier, Gromaire, Oudot, Brianchon ont consenti à entrer dans le jeu en prouvant, soit par des oppositions, soit par des similitudes, qu'ils étaient des fidèles ou des successifs. Une composition de l'époque bleue de Picasso voisinant avec une *Nature morte à la Cafetière* plissée accordéon comme par un séisme, montre prêt à toutes les métamorphoses un des génies les moins homogènes de tous les temps. Un demi-siècle, il est vrai, sépare ces deux toiles. Mais Picasso eût pu nous réserver les mêmes surprises en présentant des œuvres en tous points dissemblables peintes à quelques jours d'intervalle. Ce que nous tolérons de lui, comment l'accepter d'artistes de seconde zone dont les variations en surface n'avouent qu'une obédience à des conformismes successifs ?

— Le *Musée imaginaire* n'offre pas que des avantages. Si l'on peut se féliciter, au point de vue social, de voir mises à la portée de tous, et pour un prix modique, les reproductions en couleurs de chefs-d'œuvre de musées français ou étrangers de la qualité de celles qu'a réunies la Galerie Royale sous le titre *De Botticelli à Picasso*, ne peut-on craindre que pareille vulgarisation favorise chez les jeunes, déchirés entre des tentations contraires, l'esprit d'assimilation et ce qu'il comporte d'insensibilités ou de paresses ? La déception où nous a laissé, par exemple, la rétrospective Derain (musée d'Art moderne) vient de ce que, malgré tous ses dons, ses curiosités techniques, son ingéniosité manuelle, il

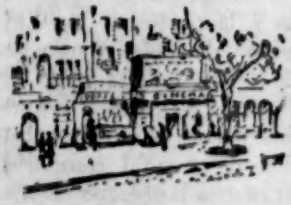
écouta moins sa propre voix que celles des maîtres divers auxquels il se référait sans cesse : d'où l'aspect composite d'un ensemble qui est un peu comme une histoire de la peinture à travers les âges, alors que les dessins et les gravures de Dunoyer de Segonzac, présentés à Nice au musée des Ponchettes, rassurent, au risque de paraître à certains monotones, par leur fidélité non seulement aux mêmes thèmes, mais aux mêmes urgences intérieures.

⁂

Les amateurs, les marchands, voyant s'épuiser les stocks et monter vertigineusement le prix des œuvres consacrées, réclament de nouveaux espoirs, de nouvelles valeurs à lancer. La galerie Charpentier s'est mise avec ardeur à prospecter, plusieurs mois durant, toute la France, pensant trouver parmi les vieillards ou les enfants, les professionnels sans auréole ou les « naïfs », de quoi composer un Palais de la Découverte.

Rendons grâce aux explorateurs : leur exposition a de la tenue. Et si elle pèche, c'est par excès de goût. La plupart des artistes contemporains, même dans l'outrance, obéissent encore à trop d'astuce. Nous aurions aimé ici quelques joyaux à peine dégagés de leur gangue, quelques imprudences compensées par des vertus complémentaires. Mais où trouver l'imprévu en un temps où le talent se divise à l'infini au lieu de se concentrer et où, sur quatre Français et dans tous les milieux, il y en a un au moins qui se croit peintre. Le jury du Prix de la Critique n'a pas encore pu découvrir un second Bernard Buffet. Celui-ci expose chez Drouant-David une trilogie : *l'Ange de la Guerre, les Fusillés, les Pendus.* Si terribles que soient l'inspiration et l'exécution de ces panneaux, ils s'imposent par l'intrépidité avec laquelle leur auteur osa s'attaquer à de vastes surfaces. Se renouveler sans arrêt, tout en restant fidèle à son style, à son écriture, faire preuve, à vingt-sept ans, d'une pareille autorité et d'un pareil sang-froid face à l'horreur, étonne et inquiète presque.

CLAUDE ROGER-MARX



Les Diaboliques et l'engagement. — Ai-je l'esprit mal fait, ou frivole ? J'allais féliciter Clouzot de nous avoir raconté une histoire jouée sans arrière-pensée édifiante. Et voici précisément que « l'Express » reproche à Clouzot d'avoir trahi le cinéma engagé.

Pourquoi ne pas reprocher aux pâtissiers de ne pas fourrer leurs chaussons aux pommes de philosophie ? Il m'apparaît, à moi, que le cinéma est avant tout

un art plastique et que, si Clouzot a fait son chef-d'œuvre, c'est parce qu'il l'a désencombré, purifié des images pensantes.

D'ailleurs, le message de Clouzot, dans ses autres films, était plutôt fragmentaire. Consulté, il ne sait plus très bien ce qu'il faut en retenir.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a de ses semblables une vision plutôt noire, parfois répugnante.

Il n'a pas changé en tournant *les Diaboliques*. Mais, comme il s'agit d'une stricte aventure policière, les personnages n'existent qu'en fonction d'un récit qui leur impose la sobriété. Oh ! Ils ne sont pas beaux ! Mais l'auteur glisse sur leur moralité et, à cause de cette discrétion, et aussi de son souci de ne pas user du coup bas des moyens physiques, il est plus fort que jamais.

Ce n'est pas que ses traits soient toujours infaillibles. La peinture de la triste pension qui ouvre son récit me semble assez conventionnelle. Mais, dès que la trame se noue, la conviction de Clouzot fait des miracles. Le public ne peut pas plus échapper à l'histoire qu'il ne sauterait d'une automobile en marche. On guette sur l'écran les moindres images ayant une réalité physique. Quand on sait faire cela, tant pis pour la psychologie des romanciers !

⁂

Ce n'est pas pour Hitchcock que j'écris ces mots. Hitchcock a aussi un style, de la conviction et il raconte avec une suprême autorité des histoires policières. Le voici aux prises avec *Un Crime presque parfait* (qu'on appelait *Un Crime parfait* au théâtre). Il nous coupe moins le souffle, peut-être, mais il faut reconnaître qu'il n'emploie par les mêmes moyens. Son intrigue se noue entièrement devant nos yeux au lieu que celle de Clouzot comporte un truc. N'arbitrons donc pas un match entre les deux boxeurs de catégories différentes et disons seulement qu'il y a, même au cinéma, plusieurs types de roman policier.

⁂

Il ne faudrait pas grand-chose à *Phffft* (je ne suis pas sûr de l'orthographe) pour que ce soit une grande petite comédie américaine. Peut-être une pointe d'invention qui renouvellerait un scénario un peu prévu. Mais cette histoire de deux divorcés s'apercevant qu'ils s'aiment après leur divorce à Reno fourmille d'observations justes et de traits comiques irrésistibles. Au surplus, l'héroïne est Judy Hollyday, petite personne vraiment très drôle.

JEAN FAYARD

Le massacre des hôtels de Paris continue. — La démolition de l'hôtel de Rohan est consommée et, déjà, on élève sur son emplacement une lourde bâtisse qui nous fera amèrement regretter l'élégante façade à refends précédée de sa cour et de sa grille et flanquée d'arbres. On a coupé les arbres et arraché les grilles et tout l'espace utilisable sera occupé par des bureaux.

Chaque fois que les spéculateurs peuvent mettre la main, dans le VIe ou le VIIe arrondissement, sur une maison ancienne accompagnée d'une cour ou d'un jardin, on peut être sûr qu'un immeuble de rapport s'élèvera bientôt sur son emplacement. Les arbres et les espaces verts disparaissent, on accroît les difficultés de la circulation et les pouvoirs publics restent passifs.

On vient de démolir aux 12 et 14, rue Cassette, deux hôtels du XVIIIe siècle qui avaient été construits par les Carmes, comme tous les hôtels du côté pair de la rue et de même que les hôtels bâtis à l'autre bout du jardin et qui ouvraient rue du Regard. Déjà, on avait démoli, en 1909, l'hôtel Molé, au 23, où Taine était mort. Ces deux hôtels appartenaient à l'Institut catholique.

Mais il y a pire. D'autres spéculateurs ambitionnent de jeter bas l'hôtel de Locmaria, puis de Lambert, qui a été construit par Dullin en 1730 et qui avait échappé de justesse à la démolition lors du percement du boulevard Saint-Germain.

Mariette a gravé, dans son recueil, les façades de l'hôtel de Lambert et les jardins. Les façades sont encore là, très simples. La plus remarquable, celle sur cour qui est précédée, au 102 de la rue de l'Université, par un immense portail, présente un corps central encadré de refends et surmonté d'un fronton triangulaire percé d'un œil-de-bœuf. Des balustres surmontent l'attique. L'hôtel était compris dans un terrain triangulaire avec, à gauche, une basse-cour entourée de communs, tandis que la façade sur jardin était perpendiculaire à la rue de l'Université. Le jardin, bien entendu, n'existe plus : les bosquets et les boulingrins ont disparu avec le percement du boulevard Saint-Germain qui a entraîné pas mal de remaniements dans la disposition des bâtiments.

Mais, enfin, l'hôtel est là. C'est un authentique hôtel du XVIIIe siècle qui a toujours une très noble allure. Je demande aux Monuments historiques de l'inscrire à leur inventaire supplémentaire s'il n'y est pas encore, afin de décourager les spéculateurs qui, déjà, veulent se débarrasser des locataires.

GEORGES PILLEMENT

La danse. — Les Noces Fantastiques à l'Opéra. — Le nouveau ballet créé à l'Opéra, *les Noces fantastiques* (Delannoy-Chastel et Levasseur-Lifar) d'après un livret de M. Lifar, reprend le thème romantique de l'amour plus fort que la mort. Un capitaine quitte sa fiancée ; perdu au cours d'une tempête il descend au royaume sous-marin. Il résiste aux séductions de la Néréide ; errant au fond des abysses, il reparaît au village, retrouve sa fiancée inconsolable et l'entraîne... Au fond des mers ils fêtent leurs noces, parmi la ronde des marins morts, puis émergent sur une plage secrète et lumineuse où ils célèbrent « l'envol de l'âme par la danse ». Cet argument mêle, selon une formule éprouvée, les deux univers, réel et fantastique. M. Lifar l'a traité avec force et ampleur.

La partition de M. Delannoy, plaisante et soutenue, a la variété de ton, de rythme d'un accompagnement de ballet. Le décor de M. Chastel, un peu banal pour le village et le glauque royaume de la Néréide, prend pour la scène des noces un aspect plus frappant et marqué d'angoisse. Les costumes d'André Levasseur, pittoresques-réalistes, semblent évoquer les Pays-Bas.

Le sujet où abondent les traits descriptifs convenait au talent de M. Lifar, toujours plus concret que lyrique. L'animation plastique, constamment véhémente et poussée parfois vers la grandiloquence, ne va pas sans répétitions ni longueurs. Le livret, cependant, dans ses différents épisodes offrait plus de ressources à la fantaisie et à l'invention chorégraphique. Les scènes inspirées du folklore : la gigue des matelots, l'entrée des poissonnières et des bohémiennes, la valse des villageoises... n'apportent pas les moments de détente attendue, ni les saillies de gaieté qui eussent éclairé le ballet.

Les danses de la Néréide et de son peuple sont peu caractérisées, ni ne révèlent de trouvailles originales. On y trouve inchangées les formes habituelles des chorégraphies de M. Lifar. Les ensembles sont établis dans la formule « unanimiste » ; plusieurs groupes architecturés sont beaux et hardis.

De ce ballet, malgré la diversité des épisodes, se détachent seuls trois personnages : Mademoiselle Vyroubova est très brillante dans un rôle ardu et comblé de difficultés et d'effets techniques. Celui de Claude Bessy, fine et souple Néréide, n'est pas moins compliqué, mais ses souplesses font merveille. M. Peter van Dijk, aux prises avec un rôle écrasant et très chargé, réussit à donner à son interprétation un caractère héroïque et lyrique. C'est lui, en vérité, qui donne au ballet son sens romantique. On admire sa noblesse, sa vaillance, sa précision rythmique absolue et son sens musical très fin.

Ainsi, malgré certaine uniformité de ton et d'allure, et quelques longueurs, ce ballet est un ouvrage considérable et qui rappelle par son éclat et par sa tenue théâtrale les meilleures compositions de M. Lifar.

PIERRE MICHAUT

Saint-Just et la mythologie révolutionnaire. — Préfaçant le livre d'Albert Ollivier, Malraux retrouve pour chanter Saint-Just et la Révolution l'accent qui lui inspira naguère les plus belles pages de *l'Espoir* et de *la Condition Humaine*. Il célèbre 1789 comme *le temps légendaire de notre histoire, plus grand que celui de Louis XIV moins flou que celui de saint Louis... elle est une métamorphose du monde, un des temps où tout devient possible, où naissent les fils d'aubergistes qui deviendront rois, les fils de petits gentilshommes qui deviendront empereurs. On y a peu d'ancêtres, on y a peu de parents. On n'y vieillit pas. Lorsque Saint-Just voit Hoche pour la dernière fois, ils ont vingt-six ans l'un et l'autre... Une jeunesse de marbre mutilée veille sur ces quelques années, victorieuses du vieux fleuve héraclitéen.*

On voit quel est le ton : la légende l'emporte sur l'histoire. Mais pour sonder l'énigmatique Archange de la Terreur, les coups de sonde de Malraux, bon connaisseur en matière de mythes, n'étaient pas inutiles. Quel homme était Saint-Just ? Ni cette préface, ni la passionnante enquête d'Albert Ollivier ne nous l'apprennent. Michelet qui admirait son courage, sa pureté, sa rigueur, voyait en lui l'image du « vrai fanatisme ». Mais Saint-Just, comme tout homme, n'était pas tout entier cerné par ses actes, encore que sa vie paraisse souvent se confondre avec la passion crispée qu'il y mit. Au seuil de sa brève carrière, il semble avoir eu, comme beaucoup de jeunes gens, la parole facile et l'esprit confus, entremêlant des préceptes « romains » de soupirs à la Greuze : en quoi il était bien de son temps, capable, à la même minute, de faire tomber une tête et de verser une larme. En tout cas, il ne néglige pas sa carrière : il adhère à la franc-maçonnerie, et il adresse à Robespierre, déjà presque célèbre, à propos d'une affaire de marché franc, une lettre dithyrambique que l'Incorruptible n'oubliera point (« Vous que je ne connais que, comme Dieu, par des merveilles... vous n'êtes point seulement le député d'une province, vous êtes celui de l'humanité ! ») ; inéligible à la Législative, il achète des biens nationaux. A peine élu, dès ses vingt-cinq ans, il exige la mort du roi. Pourtant, lorsque Collot d'Herbois et l'abbé Grégoire ont fait voter, presque par surprise, la République, Camille Desmoulins a entendu Saint-Just murmurer : « Ah ! ils veulent la République, elle leur coûtera cher. » Mais trois mois plus tard, il a compris que l'avenir était aux implacables et lance ses formules implacables : « *On ne peut point régner innocemment...* ».

Ce discours est sa campagne d'Italie : sur un cadavre symbolique, Saint-Just fonde une République de droit divin ; Camus, dans *l'Homme révolté*, a parfaitement défini « cette sorte de sérieux qui fait de l'histoire un roman noir », ce ronronnement des sentences, huilées d'éloquence comme un mécanisme d'horlogerie, qui, toutes, aboutissent à la mort. L'auteur d'*Organt*, poème licencieux, rêve moins de Rome, en dépit de son style, que de Sparte. Dans son système d'éducation, les garçons appartiennent à la République depuis l'âge de cinq ans et passent vingt années sous l'uniforme. *Un gouvernement républicain*, répète-t-il, *a la vertu pour principe. Sinon la terreur. Que veulent ceux qui ne veulent ni vertu ni terreur ?* Cependant, son mot le plus célèbre nous égare encore : *Le bonheur est une idée neuve en Europe.* Mais ceux qui « ont une idée affreuse du bonheur (entendez : différente de la sienne) et le confondent avec le plaisir » lui font horreur.

D'où vient alors le prestige qu'il exerce encore sur certaines imaginations ? De sa pureté, de sa rigueur, de son courage. *Sans doute, la présence de Saint-Just dans quelques mémoires tient-elle à celle des soldats de l'an II dans toutes les autres*, écrit Malraux. Il fut la plus profonde conscience de la Révolution. « Orgueilleux, certes ; d'un orgueil sacerdotal, bien différent de la vanité. » Il voulait vivre dans l'histoire « comme les saints vivent dans la foi, se confondre avec la République comme les saints se perdent en Dieu ». De ce point de vue, il n'a pas tout à fait perdu la partie, puisque sa voix semble aujourd'hui parler encore pour la Révolution. Et nous ne retenons plus de sa brève agonie que les mots fameux, jetés à la hâte sur le papier : *Je méprise la poussière qui me compose... Mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux.* Paroles qui jettent sur son cadavre, et pour toujours, le manteau doré de sa légende [1].

PIERRE DE BOISDEFFRE

La musique. — Ce mois-ci, les concerts ne nous ont pas beaucoup gâtés : orchestres et chefs français et étrangers ne sont guère sortis du répertoire le plus traditionnel. Si cela continue, les vrais amateurs de musique resteront chez eux, écoutant la radio, et surtout, faisant tourner sur leur électrophone leurs enregistrements préférés.

En effet, les parasites industriels, dont l'éther est infesté, permettent rarement de recevoir dans de bonnes conditions les programmes étrangers. Et ceux de la Radiodif-

1. On a vu que M. Pierre Audiat considère les exploits de *l'archange de la Terreur* (!) avec plus de scepticisme. Le cas de Saint-Just a déjà suscité assez de controverses pour que la publication d'un livre à lui consacré (quelle qu'en soit la valeur) appelle la confrontation de plusieurs jugements. (N.D.L.R.)

fusion française, pour une émission intéressante comme l'*Ange de Feu* de Prokofieff, que j'ai manquée hélas, en donnent quatre ou cinq dont on se passerait. Au contraire, le microsillon permet de choisir, et l'œuvre qu'on veut entendre, et le moment où on l'entendra.

Nous signalerons de temps en temps les enregistrements les plus remarquables. Nous parlerons aujourd'hui de deux réalisations excellentes.

D'abord, un disque de Columbia (Pathé-Marconi-Columbia, 33 F.C.X. 294). Il comporte, enregistrés par Elisabeth Schwartzkopf, le final du dernier opéra de Strauss, *Capriccio*, jamais entendu en France et ses quatre derniers lieder qu'a inoubliablement chantés Flagstad à son concert parisien d'adieux.

Capriccio, opéra en un acte, a été achevé en 1942. Son final est un long monologue, très proche de l'admirable air de la Maréchale, au premier acte du *Chevalier à la Rose*. 1775, un château de l'Ile-de-France, la comtesse Madeleine, veuve encore belle, est courtisée à la fois par un poète et par un musicien. Restée seule, pendant qu'ils sont allés chercher à Paris des chanteurs et des musiciens pour monter un opéra au château, la comtesse s'interroge devant son miroir. Et elle décide de renoncer à ses deux soupirants. C'est sur cette page mélancolique que s'achève la dernière des quinze œuvres théâtrales de Strauss.

Les quatre derniers lieder datent de 1948. Strauss devait mourir l'année suivante, à quatre-vingt-cinq ans. Là, ce n'est plus l'adieu d'une femme à sa jeunesse, mais l'adieu à la vie du compositeur. Une atmosphère, non de tristesse, mais de contemplation et de recueillement : au soir d'une vie magnifique, un beau crépuscule. *Soleil couchant* est d'ailleurs le titre du dernier de ces poèmes, le plus noble peut-être, avec sa conclusion orchestrale, grave méditation des cordes, des bassons et des cors où de légers trilles de flûtes jettent, comme un espoir, l'indication d'un chant d'oiseau. Madame Elisabeth Schwartzkopf, dont la voix est parfois un peu froide au théâtre, reste incomparable au concert, elle interprète ce disque avec une pureté de timbre et de style qui en fait un ravissement.

Les *Gurre lieder* de Schœnberg ont été édités en deux disques par une firme, Erato, dont le catalogue est de qualité supérieure (Erato L.D.E. 3012 et 3013).

Les *Gurre lieder*, écrits en 1901 et 1902, mais dont l'orchestration n'a pu être achevée qu'en 1910-1911, forment un oratorio en trois parties pour cinq solistes, trois chœurs d'hommes à quatre voix, un chœur mixte à huit voix et un orchestre de cent cinquante exécutants (dépassant tout ce qu'on avait mis en œuvre auparavant avec ses huit flûtes, ses sept clarinettes, ses dix cors, le tout tellement divisé que le musicien avait commandé, pour écrire sa partition, un papier à musique spécial à quarante-huit portées !)

Antérieure à l'invention par Schœnberg de la musique sérielle, fondée comme on sait sur l'exposition successive dans chaque thème des douze sons formant l'échelle des demi-tons d'une octave de la gamme, cette œuvre marque l'extrême aboutissement du chromatisme wagnérien. Elle offre la même richesse de thèmes, mais l'emploi des leitmotive y est plus souple. L'orchestration, d'une prodigieuse fluidité, a certainement influé sur Richard Strauss qui a eu connaissance des *Gurre lieder* en 1910, et qui fit alors nommer Schœnberg professeur au Conservatoire libre de Berlin.

L'enregistrement effectué par Erato, sous la direction de M. René Leibowitz, auteur d'un livre fort intéressant sur *Schœnberg et son École*, avoisine la perfection malgré les extraordinaires difficultés de sa réalisation. Cette série est une des plus belles qu'un amateur puisse mettre actuellement dans sa discothèque s'il veut sortir des sempiternels concertos dont il paraît une douzaine par mois !

JEAN MISTLER

Le français élémentaire. — La presse, dans son ensemble, avait, il y a trois ans, accueilli avec des sourires l'annonce qu'une nombreuse et docte commission ministérielle allait établir un « français élémentaire », destiné aux étrangers peu cultivés et surtout aux populations de l'Union française, pour leur faciliter l'apprentissage de notre langue. Sans contester que cette initiative charitable pût rendre des services, on faisait valoir que ce français au rabais était humiliant pour nos frères d'outre-mer. On exprimait aussi la crainte que cette simplification extrême n'aboutît à un sabir informe qui ferait, par contagion, courir des dangers au français de la métropole. Les résultats des travaux de ladite commission viennent d'être consignés dans une plaquette : *Le Français élémentaire*. Il convient de l'examiner avec objectivité. Reconnaissons honnêtement que les enquêteurs officiels ont su éviter les écueils les plus redoutables et les plus voyants.

Le vocabulaire de base prévu, qui comprend 1 138 mots, n'est, bien entendu, qu'un point de départ. Il pourra s'enrichir par la suite. Ce choix délicat de mots-clefs apparaît toutefois bien exclusif et, par suite, arbitraire. On aurait beau jeu d'y relever des omissions comme celle de gorge, d'estomac, de bonheur et de gaieté, de coiffeur, de dentiste et de couturière, de pomme, de naissance. Les « listes de fréquence » établies après enregistrements de conversations, étaient, comme toutes les statistiques, sujettes à des erreurs et à des lacunes. La preuve en est qu'aux mots enregistrés il a fallu, pour combler les trous, ajouter ce qu'on a appelé des « mots disponibles », c'est-à-dire des mots dont on pourra disposer au besoin.

Le plan d'études grammaticales, établi par un professeur au Collège de France (!) est judicieux et ne garde sagement que l'essentiel sans favoriser les incorrections, comme on pouvait le craindre. Il y a cependant des exclusives contestables, entre autres celle du pronom *dont*, qui entraînera à dire : *le couteau que je me sers.*

On peut seulement se demander s'il était indispensable de mobiliser des savants et des pédagogues armés de magnétophones pour aboutir à cette mince plaquette. Ne pouvait-on atteindre le même résultat sans ce lourd appareil scientifique ?

RENÉ GEORGIN

Politique intérieure. — M. Mendès-France, qui ne faisait rien comme les autres, n'est pas parti comme les autres. Son retour à la tribune du Palais-Bourbon, après le scrutin qui, au matin du 5 février, lui retirait la confiance de l'Assemblée (319 voix contre 273), a provoqué le déchaînement de l'opposition. Ce qu'étaient, à cet instant, ses intentions exactes, qui pourrait l'affirmer ? On admet généralement qu'il serait resté au pouvoir s'il n'avait pas eu contre lui la majorité absolue. Le fait est qu'il s'est lancé inopportunément dans un panégyrique de son activité gouvernementale et qu'il a eu un mot malheureux (« Le point final, c'est moi qui le mettrai. ») avant de succomber une seconde fois, sous les huées et dans le vacarme assourdissant des claquements de pupitres.

On le sentait perdu, s'en rendait-il compte lui-même ? Ce n'est pas certain. Pourtant, battu à deux reprises, les jours précédents, sur des questions budgétaires d'ordre secondaire, il n'avait pas réagi. Et, dans l'ultime débat sur la politique nord-africaine, il s'était défendu sans « vigueur », répliquant surtout aux coups directs que lui avait assénés son collègue de parti, M. René Mayer. On avait critiqué les réformes algériennes et l'évolution des négociations tunisiennes, mais il est bien vrai que ce furent seulement des éléments d'une cause qui, depuis un certain temps, se désagrégeait. Les difficultés qu'avait eues M. Mendès-France à faire son quatrième remaniement ministériel en témoignaient.

Il est certain que l'homme n'était plus sur sa lancée de départ. Si, personnellement, il était encore en mouvement (il a battu tous les records de kilomètres parcourus), sa politique ne l'était presque plus.

Faut-il rappeler que le secteur économique, pour lequel M. Mendès-France s'était depuis toujours préparé et pour lequel il avait obtenu pleins pouvoirs il y a six mois, était demeuré en friche ?

Quoi qu'il en soit, la page est tournée. Et il faut bien regarder plus avant.

M. Antoine Pinay, premier appelé à recueillir la succession, a dû renoncer, la perspective qui s'offrait à lui, après le refus socialiste, les réserves M.R.P. et celles des républicains sociaux, étant par trop étriquée.

M. Pierre Pflimlin (M.R.P.) a gagné la première partie, celle du programme. L'homme avait du caractère, il était « neuf ». On a dit de lui : « C'est un Mendès-France qui irait à la messe ». Mais il lui fallait, avant de venir se présenter à l'Assemblée, constituer son cabinet. Dès ce moment, le défaut des nouvelles dispositions constitutionnelles est apparu. Les ministres-sous-condition ont craint de se trouver atteints dans leur crédit par un insuccès du chef de file. Ce fut une des causes de l'échec de M. Pflimlin qui, sous le régime antérieur, eût obtenu aisément l'investiture. Il y eut d'autres raisons : craintes des républicains sociaux sur la « coloration européenne » du cabinet projeté, craintes des radicaux rangés derrière M. René Mayer de se couper brutalement de ceux des leurs demeurés fidèles à la « mystique mendésienne ».

Puis l'on passait à M. Christian Pineau (S.F.I.O.), jeune et neuf lui aussi. Mais ses chances paraissaient minces de convaincre ses amis socialistes de la nécessité pour eux, à un an des élections, de reprendre goût au pouvoir alors qu'ils s'en tiennent à l'écart depuis quatre ans. A moins que M. Christian Pineau n'ait pour intention de faire un cabinet Mendès sans Mendès...

S'affubler d'une peau d'ours pour faire l'ours, c'est du cirque, à la rigueur. En politique, c'est tout différent... Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, M. Edgar Faure procède, à son tour, à des consultations.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PENSEES D'UN MEDECIN

par Gaston Andréoli *(La Baconnière)*

Si l'humanisme en sa perfection se définit par une connaissance de l'homme employée à le servir et à le sauver, aucune spécialité professionnelle n'y dispose mieux que la médecine. Comme *Le Serpent et le Miroir* du docteur Sendrail, *Les Pensées* du docteur Andréoli soulignent cette harmonie d'un métier et d'une culture. En cette trop mince plaquette elzévirienne, quelques maximes à la Vauvenargues condensent une expérience et une sagesse.

P.-H. S.

GRÈCE

par Pierre-Jean Launay
(Les Albums des Guides bleus - Hachette)

A Pierre-Jean Launay est échu le périlleux honneur de présenter un album sur la Grèce. Il s'en est adroitement tiré en contant avec modestie ses surprises de voyageur. On ne tarde pas à s'apercevoir d'ailleurs qu'il connaît bien tous les aspects du pays. Les illustrations soulignent le thème « variété », on passe de l'église de Daphni au trésor de Mycènes, des paysages classiques, Delphes ou Epidaure, au décor wagnérien des « Météores ».

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 166.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LA STRATÉGIE PÉRIPHÉRIQUE DEVANT LA BOMBE ATOMIQUE

par le Général Jacquot *(Gallimard)*

Cet ouvrage vient à son heure. N'a-t-on pas déclaré pendant des mois que les Etats-Unis allaient renoncer à défendre l'Allemagne de l'Ouest, la France et le Benelux et voulaient baser leur défense contre les Soviets à la périphérie de l'Europe occidentale, sur la Grande-Bretagne et l'Espagne ? N'a-t-on pas dit ensuite que la bombe atomique avait modifié les données du problème ? Et ne discute-t-on pas maintenant des nouvelles formes que les puissances de l'O.T.A.N. devaient donner à une guerre éventuelle ? Il était donc bon de faire le point avant d'aborder cette dernière question. C'est ce que le général Jacquot a voulu faire pour éclairer l'opinion.

Dans la première partie de son ouvrage, il trace l'histoire de la stratégie périphérique, en définit les formes, les limites, cite des exemples.

Dans la seconde il démontre que la stratégie périphérique serait un leurre pour les grandes puissances maritimes, Etats-Unis et Grande-Bretagne, et que la guerre atomique ne peut à elle seule assurer le succès. La stratégie conventionnelle, celle qui use des moyens classiques, est donc encore appelée à jouer un rôle et elle pourra contribuer à la décision à condition de frapper l'adversaire en un point faible et d'employer un instrument apte à cette action.

Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteur indique une solution susceptible de freiner une poussée des armées soviétiques vers l'Ouest. A son sens, en pareil cas le point faible de l'agresseur serait ses arrières, sa zone d'adduction des ravitaillements en essence, en munitions et en vivres.

C'est là qu'il faudrait aller le frapper. Seules des forces aéroportées, prêtes à prendre l'air au premier signal, peuvent le faire. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne doivent donc mettre sur pied dès maintenant des armées aéroportées dont la « Brigade de Fusiliers de l'Air » serait l'unité de base opérationnelle. Chaque brigade opérerait dans une bande de terrain donnée. Ce travail fait, les brigades se regrouperaient dans des zones montagneuses ou bien perceraient vers la mer du Nord ou le Schleswig. Il est possible que certains lecteurs ne partagent pas les conceptions de l'auteur et les critiquent. En tout cas on ne saurait reprocher au général Jacquot de préparer la dernière guerre, celle de 1945.

L. KOELTZ

L'ALLEMAGNE EST-ELLE INQUIETANTE ?

par Robert d'Harcourt *(Flammarion)*

ADMINISTRATION ET POLITIQUE EN ALLEMAGNE OCCIDENTALE (sous la direction de A. Grosser - Colin). — LES RELATIONS GERMANO-SOVIÉTIQUES 1933-1939 (sous la direction de J.-B. Duroselle - Colin)

Les lecteurs de la *Revue de Paris* savent avec quel soin, avec quelle intelligence aussi, M. Robert d'Harcourt suit, depuis près d'un demi-siècle, les questions allemandes. L'ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui, et où l'on retrouve les points de vue qu'il a exposés ici-même fait suite à son livre de 1950 (*Visage de l'Allemagne actuelle*). Cette analyse de la psychologie allemande (en face du réarmement, du communisme, de la France, de la réunification) n'aboutit pas aux conclusions pessimistes qu'on trouve dans la presse française ; celles-ci procèdent trop souvent d'une méfiance systématique, plus sentimentale que rationnelle, qui est l'un des obstacles sérieux à l'édification de la nouvelle Europe. Il appartiendra au gouvernement fédéral de veiller à ce que le réarmement allemand n'aboutisse pas à rendre leur ancien pouvoir aux officiers décrits par Remarque ou Plievier (et dont le romancier Serge Groussard vient de nous donner — dans *Un Officier de Tradition*, Gallimard — un portrait saisissant). Mais il dépend aussi beaucoup de la France d'accueillir les efforts faits outre-Rhin et de ne pas rejeter l'Allemagne dans la voie fatale où l'ont conduite les déceptions et les humiliations de l'entre-deux-guerres.

Si l'on veut entrer plus avant dans le détail de la structure politique de la nouvelle République fédérale, on devra se reporter au Cahier de la *Fondation Nationale des Sciences Politiques* publié sous la direction d'un des meilleurs spécialistes français des questions allemandes, M. Alfred Grosser ; on y trouvera des études très complètes sur la première législature

et sur l'organisation des six Länder — Schleswig-Holstein, Basse-Saxe, Rhénanie-Westphalie, Rhénanie-Palatinat, Bade-Wurtemberg et Bavière — qui ont pris la place des anciens pays, ainsi que sur la nouvelle autonomie municipale.

Dans la même série, on lira avec intérêt un recueil d'études consacré aux *Relations germano-soviétiques de* 1933 *à* 1939. On y voit avec une extrême clarté qu'en dépit d'une évidente hostilité idéologique, les rapports de l'Allemagne et de l'U.R.S.S. n'ont pas cessé au moins sur le plan commercial. Il semble bien — pour autant qu'on puisse en juger, tant que les documents essentiels n'auront pas été publiés — que l'initiative du rapprochement soit venue de Staline lui-même ; d'autre part, Reichswehr et Armée Rouge ont collaboré efficacement, de 1924 à 1932, et l'exécution du maréchal Toukhatchevsky sans prouver la collusion des deux états-majors mit au moins en lumière les craintes nourries par Staline. Un intéressant chapitre sur Litvinov (généralement présenté comme le champion d'une politique occidentale) ne dissipe pas le mystère qui continue à entourer sa mémoire, mais souligne qu'il ne fut jamais qu'un agent d'exécution du Politburo.

Bref, ce cahier nous rappelle qu'un « Rapallo » est toujours possible : l'Occident doit tout faire pour éviter à l'Europe cette nouvelle catastrophe.

PIERRE DE BOISDEFFRE

LE ROUSSILLON

(Del Duca)

Si le Roussillon n'était pas en France, quelle réputation lui feraient les touristes français ! On s'attardera, en feuilletant cet album, devant ces merveilles que sont le fort de Salses, le cloître d'Elne, le prieuré de Serrabone, l'église de Saint-Michel-de-Cuxa, les remparts de Villefranche-de-Conflent, le village de Prats-de-Mollo. Mais on regrette que l'introduction de cet ouvrage (due à André Fraigneau) soit à la fois si brève et si vague et que l'éditeur ait même renoncé à ces traditionnelles notices qui, en fin de volume, éclairent sur l'histoire des monuments photographiés.

M. T.

LES GRANDES PERSONNES

par Dorette Berthoud *(La Baconnière)*

Le même drame psychologique vu sous trois aspects par la même personne. Petite fille, l'héroïne du roman a été abandonnée par sa mère, d'où blessure inguérissable... Plus tard, mariée, elle est à son tour séduite par le mirage. Mais, au dernier moment, elle se reprend. Lorsque sa propre fille éprouvera, plus tard, la même tentation, elle pourra, invoquant son expérience, faire entendre le langage de la raison. Par opposition à une littérature où l'on cède sans combat aux impulsions de l'égoïsme, l'héroïne de Dorette Berthoud choisit la solution difficile, ce qui ne va pas sans déchirement.

SUZANNE DESTERNES

L'OISELEUR

par Anne Fontaine *(Grasset)*

L'art d'Anne Fontaine est un subtil mélange où une extrême délicatesse de touche s'allie à des notes graves d'une profonde résonance. Sous la fantaisie de ces « portraits d'oiseaux », on sent, ou plutôt on devine, les mouvement d'un cœur mélancolique. Et de ces poèmes d'une forme exquise se dégage une émotion d'autant plus vive que l'expression en est plus voilée. Ce lyrisme secret, souvent nuancé d'une discrète ironie, semble être la marque personnelle du poète à qui un jury bien inspiré a récemment décerné le prix Francis Jammes.

S. DESTERNES

EURASIENNE

par Louis Dessagne *(Ed. Regain-Monte-Carlo)*

Curieux roman consacré à la psychologie des métis et aux difficultés que fait naître leur situation. Une intrigue bien nouée nous montre quelques-uns d'entre eux méconnus successivement par les deux races auxquelles ils se rattachent. Leur condition les condamnerait-elle presque inexorablement à vivre « en humiliés et offensés » ?

Le roman de Dessagne est un roman de mœurs qui décrit la vie en Indochine au cours des années qui ont précédé la seconde guerre.

R. G.

OPÉRATION GACHIS

par Philippe de Pirey *(La Table Ronde)*

D'un séjour de deux ans en Indochine, où il a participé à de nombreuses opérations, toutes baptisées de noms fort poétiques, et notamment à la fameuse retraite d'Hoa-Binh, Philippe de Pirey a rapporté une sorte de chronique de la vie du parachutiste colonial, rédigée en partie d'après ses souvenirs mais surtout d'après son journal. Il n'est donc pas étonnant qu'elle conserve le ton d'un carnet de route. Comme dans toutes les guerres, les soûleries y alternent avec les actions d'éclat, les prises de villages avec les visites au bordel militaire.

Philippe de Pirey a le don de l'observation et le sens du détail original ou pittoresque. Mais le grand mérite de son livre est son objectivité.

JACQUES DE RICAUMONT

LES THÉORIES PSYCHOSOMATIQUES

par J. P. Valabrega *(P.U.F.)*

Le terme de psychosomatique est fort à la mode ; aussi est-il urgent de savoir exactement ce que comprend cette perspective à la fois psychologique et médicale.

Dans une première partie, l'auteur cherche à définir le point de vue psychosomatique, ses rapports avec les sciences voisines et la psychanalyse ; il analyse les problèmes posés par la pratique et les spécialités médicales.

La seconde partie expose quelques résultats et hypothèses psychosomatiques. Un des concepts les plus intéressants est celui de *Surdétermination étiologique*. A côté du diagnostic différentiel, la méthode psychosomatique invite à considérer un *diagnostic additionnel* intéressant les réactions spécifiques du malade. Il faut pratiquer une médecine à *plusieurs champs*.

A. T.

LE JOURNAL DE L'ANALOGISTE

par Suzanne Lilar *(Julliard, 1954)*

Le jury Sainte-Beuve, qui a distingué *Le Journal de l'Analogiste* (dont une partie a paru dans cette revue), a fait un bon choix : c'est un essai subtil, dense, d'une écriture remarquable, et qui prend sous un angle original le problème toujours posé de la nature de l'art et de la poésie. Comme, pour André Malraux, tout art est métamorphose, pour Suzanne Lilar toute poésie est analogie, et les deux formules se rejoignent en profondeur. Avec, toutefois, cette différence que Malraux entend la métamorphose comme la création de formes significatives du sacré, alors que Suzanne Lilar, dans la ligne du romantisme allemand et du symbolisme post-baudelairien, parle moins du sacré que du « réel absolu » : ce qu'il s'agit, pour l'artiste, d'atteindre et d'exprimer, c'est l'essentiel, le typique, le signe caché sous la chose, et, par ce contact avec les essences, la vérité profonde du *moi*, le foyer de la conscience. Ainsi la jouissance de l'art devient « plaisir métaphysique », comme il semble bien qu'elle soit chez Malraux émotion de nature religieuse. Mais alors, ne faut-il pas craindre que l'activité esthétique soit, là encore, surestimée et détournée de son objet propre, qui est — j'ose affirmer ce lieu commun déserté — la catégorie du Beau formel ?

P.-HENRI SIMON

ZOHRA

par Zeenuth Futehally *(Plon)*

Le document est ici beaucoup plus intéressant que l'affabulation. L'auteur dépeint, vers les années 1936, Hyderabad, un Etat musulman des Indes, en pleine évolution. Les femmes, encore recluses et soumises à l'autorité familiale, circulent en automobile fermée ; au cinéma, parquées toutes ensemble dans une section de la salle, elles voient des films américains. En termes précieux, on discute des idées occidentales. Nababs et mendiants se côtoient, mais les intellectuels se révoltent contre la misère.

Dans ce cadre, Zorah, une jeune aristocrate, se marie sans amour et s'éprend de son beau-frère ; la peste interrompt ses tourments. Ses entretiens avec un nationaliste musulman et un partisan de Gandhi idéaliste sont instructifs. Malheureusement, dès que les personnages deviennent sentimentaux ils jouent faux. L'héroïne paraît exagérément émotive, puérile et romantique. A chaque page du livre, son pur visage frémit, des larmes embuent ses yeux. C'est trop. Un peu trop...

NICOLE DUTREIL.

LE TRAVAIL PARLEMENTAIRE EN FRANCE ET A L'ETRANGER

La *Revue Française de Science Politique*, que publie trimestriellement la Fondation Nationale des Sciences Politiques, a consacré son dernier numéro de 1954 au « Travail parlementaire en France et à l'Etranger ».

Ce numéro spécial contient le texte des rapports présentés à un colloque international organisé au mois de juillet dernier par l'Association Française de Science Politique, sous la présidence de M. André Siegfried. Il s'ouvre par une importante étude de M. François Goguel, qui assumait les fonctions de rapporteur général.

M. Goguel présente et justifie de la façon la plus intéressante un certain nombre de suggestions tendant à améliorer, à la lumière des exemples étrangers, les méthodes parlementaires qui sont en usage en France.

Des études de Mrs Pickles sur la Grande-Bretagne, de M. Murray Stedman sur les Etats-Unis, de M. Coeytaux sur la Suisse et une note de M. Goguel sur la procédure italienne de vote des lois par les Commissions, complètent ce numéro qui s'achève par le compte rendu détaillé des débats auxquels participèrent des hommes politiques, des universitaires et de hauts fonctionnaires.

ERRATUM

Dans la *Revue de Paris* du 1er janvier, page 33, note 2, au lieu de *Second empereur du Mexique*, précision s'appliquant à Axayacatl, il faut lire *Sixième empereur*.

NOTES INTER-ARTICLES

Moby Dick, p. 37. — *Botafogo*, par Aluizio de Azevedo, p. 92. — *Bartholdi*, par Jacques Betz, p. 92 — *La victoire des convois*, par Maurice Guierre, p. 133. — *La Guerre et le Progrès humain*, par John U. Nef, p. 154. — *Pensées d'un médecin*, par Gaston Andréoli, p. 165. — *Grèce*, par Pierre-Jean Launay, p. 165.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Maicas, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Decaris et R. Cailleux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 427-2-55.

Dans la collection

L'UNION FRANÇAISE

Nature - Hommes - Ressources
Économie - Folklore - Voyages

PIERRE HUBAC

TUNISIE

2e édition revue et mise à jour

JEAN CÉLÉRIER

MAROC

2e édition revue et mise à jour

Deux livres d'actualité. Chacun : 480 fr.

●

Dans la même collection :

H. DESCHAMPS

Madagascar, Comores et terres australes.
2e édition .. .. .. **345 fr.**

L'Union française.
Histoire - Institutions - Réalités.
480 fr.

H. DESCHAMPS, MENARD et DECARY

Somalis, Réunion, Indes.
345 fr.

M. LARNAUDE

Algérie .. .. .. 345 fr.

J. RICHARD-MOLARD

Afrique Occidentale française.
2e édition .. .. .. **480 fr.**

H. ZIEGLÉ

Afrique Équatoriale française. .. .. .. 480 fr.

ÉDITIONS
BERGER - LEVRAULT

15.000.000 D'ACHETEURS

ont consacré le succès de la revue

HISTORIA

qui publie en Mars son **100e** *numéro*

Extrait du sommaire :

- La fin de Mussolini
- L'inoubliable Reine Margot
- L'Espionne de Pearl Harbour
- Pascal à Port-Royal
- Un génial faussaire démasqué
- Zénobie, Reine de Palmyre
- La chasse aux célibataires
- Jules Verne, prophète du XXe
- L'étrange affaire Malet
- De l'or à la pelle

ET UN ARTICLE INÉDIT DU MARÉCHAL JUIN :

Ambassade extraordinaire en Chine

192 pages en noir et en couleurs

NUMÉRO SPÉCIAL - Prix exceptionnel : 100 frs

A propos de l'étude de **Jules Romains**
" DERNIERS MOIS ET DERNIÈRES LETTRES "

rappelons les 3 derniers grands livres de

STEFAN ZWEIG

LE MONDE D'HIER - SOUVENIRS D'UN EUROPÉEN

Un vol. in-8°. 432 fr.

" Un excellent biographe... Un poète du passé. "
Marcel BRION

LE BRÉSIL, TERRE D'AVENIR

Un vol. in-8°. 690 fr.

" Un des vrais humanistes de notre Europe. "
Robert KEMP

BALZAC - LE ROMAN DE SA VIE

Un vol. in-8°. 720 fr.

" Très remarquable. "
Émile HENRIOT

aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ELY CULBERTSON

LE PLUS CÉLÈBRE ANALYSTE DE BRIDGE

VIENT DE PARAITRE :

LE COMPTE DE POINTS CULBERTSON AU BRIDGE

4 . 3 . 2 . 1 AMÉLIORÉ ET SIMPLIFIÉ
AVEC LA NOUVELLE RÈGLE DE 3 ET 4

Un volume in-8° (12,5×19) de 240 pages, sous couverture illustrée..... 690 fr.

●

MÉMENTO DU BRIDGE CONTRAT 1955

30e mille

Un volume de poche in-16 (11×16) de 80 pages, sous reliure souple et jaquette en couleurs..... 690 fr.

NOUVELLE ÉDITION MISE A JOUR COMPRENANT LE NOUVEAU MODE D'ÉVALUATION PAR POINTS ET LES NOUVELLES ENCHÈRES INTERROGATIVES.

●

LE BRIDGE SANS MAITRE

ENCHÈRES ET JEU DE LA CARTE
Self-Teacher 1955

50e mille

NOUVELLE ÉDITION CONTENANT LES DERNIERS RÈGLEMENTS ET LE NOUVEAU MODE D'ÉVALUATION PAR POINTS.

Un volume in-4° (21,5×28) de 88 pages, sous couverture illustrée en couleurs..... 890 fr.

Avec ce livre et un crayon on peut apprendre Seul le bridge.

LE PLUS CÉLÈBRE ANALYSTE DE BRIDGE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Vient de paraître

ROBERT MERLE

OSCAR WILDE

ou

LA DESTINÉE DE L'HOMOSEXUEL

essai

nrf

ŒUVRES DE ROBERT MERLE

La mort est mon métier (roman)
Flamineo (théâtre)
Week-end à Zuydcoote (roman)

PRIX GONCOURT 1949

ARMAND COLIN

CH. BRUNEAU

PETITE HISTOIRE

de la langue française

en deux volumes

T. I : *Des origines à la Révolution* — **850 F**
T. II : *De la Révolution à nos jours* — **en préparation**

J. COMBARIEU - R. DUMESNIL

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

Nouvelle édition entièrement refondue

T. III : XIXe siècle — **1.800 F**

T I. : Des origines au XVIIe siècle : 1.400 F - T. II : XVII-XVIIIe siècle : 1.400 F

ANDRÉ SIEGFRIED

TABLEAU DES ÉTATS-UNIS

2e édition — **970 F**

COLLECTION ARMAND COLIN

Conseil d'État et juridictions administratives, par M. Letourneur et J. Méric
L'idée d'union fédérale européenne, par L. de Sainte Lorette
Les Troubadours, par E. Hoepffner
Le Marxisme, par H. Arvon
La recherche scientifique du criminel, par Ch. Sannié
Le droit aérien, par R. Saint Alary
Les philosophies de l'existence, par J. Wahl
Les Sociétés italiennes du XIIIe au XVe siècle, par J. Luchaire

GABRIEL FAURE

PAUL VALÉRY

MÉDITERRANÉEN

Un volume in-16 jésus avec 16 hors-texte
Dessins et pages des Carnets inédits de Valéry

Exemplaires numérotés sur Johannot	épuisés
50 exemplaires sur Rives *(reste encore quelques exemplaires)*	1.200 fr.
L'exemplaire sur beau vélin	800 fr.

Du même auteur :

ROME (12e mille)	480 fr.
L'ITINÉRAIRE ITALIEN (15e mille)	360 fr.
MES ALYSCAMPS	
Sur vélin	230 fr.
Sur alfa	340 fr.
MALLARMÉ A TOURNON	
Sur vélin	200 fr.
Sur vélin du Marais	380 fr.
FLANERIES	
Sur vélin	600 fr.
Sur vélin du Marais	1.000 fr.

HORIZONS DE FRANCE

39, RUE DU GÉNÉRAL-FOY, PARIS

NOUVEAUTES

LITTÉRATURE

VINCENT VAN GOGH

par

Henri PERRUCHOT

Le premier ouvrage retraçant, avec exactitude et chaleur, la vie prodigieuse du "Peintre aux Tournesols"

★

RUDYARD KIPLING

SERVITUDES ET GRANDEURS IMPÉRIALES

par

Robert ESCARPIT

Un livre qui replace Kipling dans son contexte politique et social et qui rend à son œuvre sa profondeur historique.

★

LA VIE QUOTIDIENNE

LA VIE QUOTIDIENNE DES AZTÈQUES

A LA VEILLE DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

par

Jacques SOUSTELLE

Une vivante étude de la civilisation Aztèque, résultat de vingt ans de travaux et de recherches sur place.

Chaque volume broché
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

JULIEN GREEN

JOURNAL

TOME VI

1950 - 1954

PLON

FEUX CROISÉS

N. KAZANTZAKI

PRIX DU MEILLEUR ROMAN ÉTRANGER 1953

LE CHRIST RECRUCIFIÉ

roman

PLON

VIENT DE PARAITRE

JOSEPH PEYRÉ

LE PUITS ET LA MAISON

Roman Un vol. · 650 fr.

CARLO COCCIOLI

LA VILLE ET LE SANG

Roman Un vol. : 450 fr.

COLLECTION « LA ROSE DES VENTS »

ROGER LEMELIN

LES PLOUFFE

Roman Un vol. : 700 fr.

MATEO MAXIMOFF

LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Roman Un vol. : 550 fr.

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

RENÉ FERLET ET GUY POULET

VICTOIRE SUR L'ACONCAGUA

Un vol. ill. : 650 fr.

JEAN RÉNALD

L'ENFER DE DIEN BIEN PHU

Un vol. : 525 fr.

WEYGAND
de l'Académie française

EN LISANT LES MÉMOIRES DE GUERRE DU GÉNÉRAL DE GAULLE Un vol. : 400 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

KATHERINE MANSFIELD

ŒUVRE ROMANESQUE

« Ah! Quelle prompte magie, l'art de Katherine Mansfield. »

Henri CLOUARD

L'Œuvre romanesque *de Katherine Mansfield est un livre de bibliothèque, l'une des œuvres majeures de la littérature anglaise de ce siècle.*

1 vol. 744 p., reliure pleine toile, sur vélin supérieur, couvre-livre rhodoïd. 1.950 fr.

DERNIERS SUCCÈS :

JOHN SEDGES

LA GRANDE AVENTURE

roman 780 fr.

HAN SUYIN

MULTIPLE SPLENDEUR

roman 750 fr.

DESTINATION TCHOUNGKING

roman 600 fr.

LAJOS ZILAHY

L'ANGE DE LA COLÈRE

roman

par l'auteur des DUKAY 750 fr.